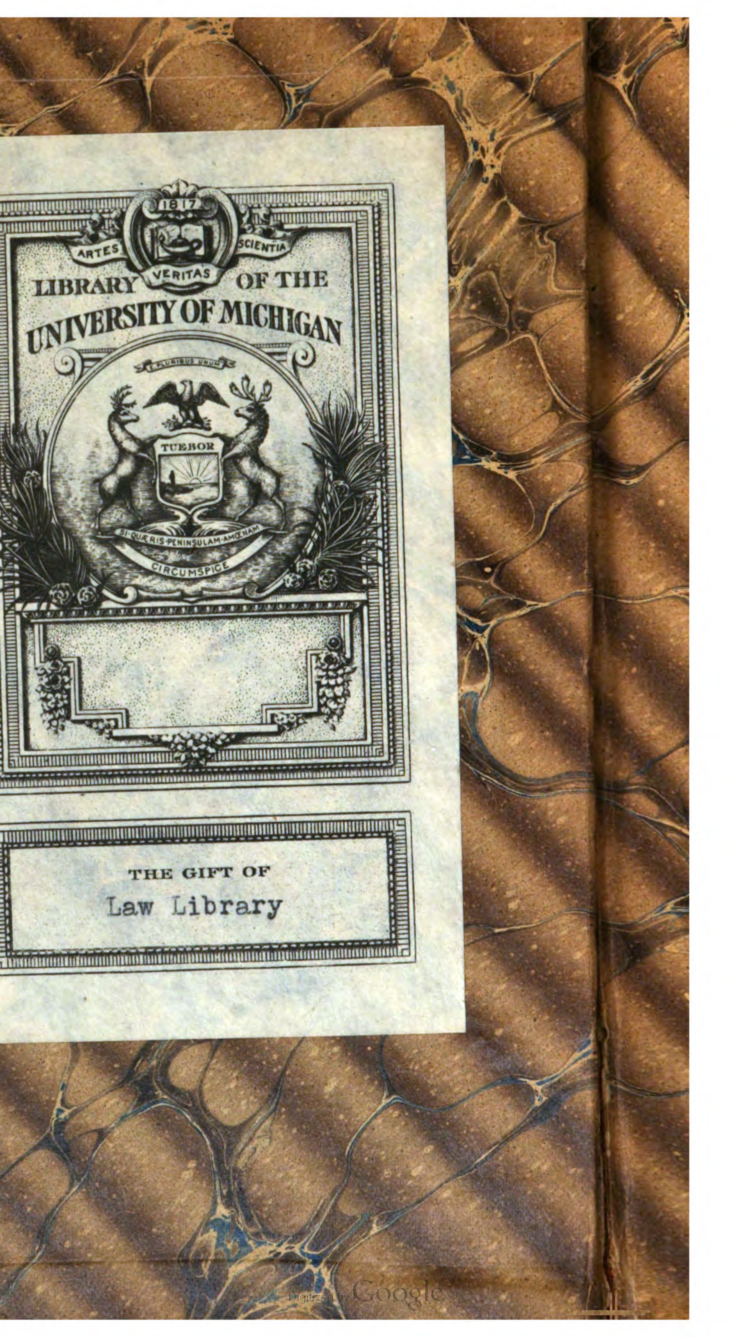

A 544007



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI·QUÆRIS·PENINSULAM·AMŒNAM
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
Law Library



LE SECRET

DES

COMPAGNONS CORDONNIERS

DÉVOILÉ

R LES COMPAGNONS DU DEVOIR, LES SOCIÉTAIRES
LES INDÉPENDANTS, LES COMPAGNONS DE
LIBERTÉ ET CEUX DE L'ÈRE NOUVELLE
DU DEVOIR, RÉUNIS EN SOCIÉTÉ DE
SECOURS MUTUELS, A PARIS.



PAYRARD, 29, QUAI NAPOLÉON, 29.
1858.

PARIS. IMPRIMERIE DE MOQUET, 92, RUE DE LA HARPE.

PRÉFACE

SUR LE DEVOIR.

OU DE L'AVIS DONNÉ AUX OUVRIERS CORDONNIERS.

La Société de l'Alliance des Cordonniers de la ville de Paris se fait un devoir de mettre sous les yeux de leurs confrères ainsi que de tous ceux qui voudront en prendre connaissance, l'histoire du compagnonage des cordonniers, renouvelé pour la seconde fois en 1808. Cet ouvrage pourra vous le faire connaître, et le bon sens des lecteurs pourra apprécier le bien et le mal que ce malheureux mystère a pu produire sur le caractère de bien des hommes faibles. Vous trouverez dans cet ouvrage tous les renseignements possibles : la manière que s'est fondé le compagnonage et à quelle époque. Vous trouverez également de quelle manière se sont fondé les Sociétaires, les Indépendants, les Compagnons de liberté, de l'Ere nouvelle et l'alliance des sociétés réunies; chaque réception sera séparée l'une de l'autre, et vous mettra à même d'apprécier les grandes modifications que chacun a cru faire. quoique le principe du compagnonage n'enseigne que la vertu, l'obéissance et la sagesse, cela n'a pas empêché le sang de couler, malheureusement trop souvent, puisque des frères, amis jurés par le sang, une fois reçus compagnons, leur haine est devenue si grande, qu'ils se sont assassinés, et bien d'autres malheurs semblables à celui-là, surtout entre les plus grands amis d'enfance. S'il fallait rapporter tous les faits de pareille nature, ainsi que la quantité d'argent dépensé pour les procès et amendes de toutes les batteries occasionnées par le schisme du compagnonage, il y en aurait un volume sans fin.

Voyant que les hommes ne voulaient pas devenir assez raisonnables pour s'entendre entre eux, nous avons jugé convenable de mettre de côté tous les vieux préjugés, et de réunir les quatre sociétés dans une; le pourparler a duré encore quelque temps, et nous avons fini par comprendre que l'union fait la force. Chaque bureau ne pouvait trouver le moyen d'avoir quelque argent en caisse pour soulager les frères dans leurs besoins, et un an après la fusion, la caisse de l'Alliance, malgré bien des malades, possédait une somme de quelques cents francs et ne devait rien. Comme vous le voyez, l'amour de l'humanité a donc contraint les hommes de s'unir les uns les autres pour se secourir, et trouvé aussi le moyen de faire connaître à tous les membres où était, et ce que l'on faisait de l'argent; rien n'est dépensé sans montrer pourquoi; chaque allié possède un livret sur lequel on fait mention de l'argent qu'il a versé pour sa cotisation et ses amendes, ainsi que de ce qu'il a reçu pour dû de maladie ou autres, de manière que nous avons employé tous les moyens les plus clairs pour éviter toutes discussions.

Par conséquent, nous avons fait et nous cherchons toujours les moyens de faire de mieux en mieux, pour faire connaître à nos frères que nous ne marchons que sous les lois de la vérité. Comme vous le verrez, notre ouvrage ne sera pas rempli de belles phrases comme s'il eût été traité par un grand historien; pour nous, les belles paroles ne sont rien, les actes avant tout.

Depuis 48 ans que nos hommes les plus savants et les plus éclairés ont fait des chansons et prononcé de beaux discours en faveur des malheurs qui sont arrivés journellement par l'abrutissement du compagnonage, ils n'ont rien pu faire de bon, et cela est compréhensible, puisque les hommes les plus anciennement initiés dans la même société ne pouvaient tomber d'accord sur les droits du compagnonage. Par conséquent, il ne faut pas être surpris que des confrères ou autres corps d'état viendront démentir l'ouvrage que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs; que cela n'em-

pêche pas nos frères d'en prendre connaissance, afin de pouvoir en raisonner avec qui que ce soit, puisque les mots mystiques sont les mêmes, les signes et attouchements aussi : les contestations ne peuvent rien y faire.

Nous prions nos confrères de bien comprendre que ce n'est que le sentiment de l'humanité qui nous fait traiter la question du Devoir ; nous n'avons aucune haine contre eux, bien s'en faut, puisque nous les appelons toujours vers nous pour nous éclairer encore mieux s'il est possible, afin de prouver au monde entier que la corporation des Cordonniers ne connaît plus qu'une seule et unique société, afin que chaque corps d'état puisse imiter notre exemple et faire mieux, si c'est possible, car nous en avons tous bien besoin.

Beaucoup de nos lecteurs ne trouveront pas notre histoire telle qu'elle doit être, vu que chacun en a composé selon son idée, puisque le compagnonage n'est pas parti du Temple, vu qu'il n'en existait pas à l'époque, et comme il existe un grand nombre de personnes qui possèdent quelques pièces compagnoniques, d'après les réformes et les embellissements que chacun a pu ajouter à l'ouvrage : c'est ce qui fait le motif des discussions. Mais pour en finir, les mystères sont tous les mêmes, comme je vous l'ai dit plus haut ; du reste vous verrez en lisant cet ouvrage que les mystères des compagnons du Devoir, des compagnons de Liberté, de l'Ere nouvelle, tous ne connaissent pas d'autres mots de reconnaissance que le même, excepté les Indépendants, qui ont adopté d'autres mots de reconnaissance sur l'histoire de Guillaume Tell.

Par conséquent, vous êtes donc bien prévenus qu'il ne faut pas écouter ceux qui vous diront que ce n'est pas cela ; c'est pourquoi retenez bien les paroles et les attouchements, avec cela vous ôtez la parole au plus crédule, puisque nous avons l'approbation de nos anciens qui nous ont affirmé que nous possédions positivement toutes les pièces principales du Devoir de chaque société, et, à bien dire, de tous les corps d'état, puisque nous sommes des enfants de maître Jacques, comme tous les autres corps d'état.

Du reste, chacun est à même de se procurer l'ouvrage du compagnonage, par Agricol Perdiguier, ainsi que par Moreau, compagnon serrurier. Vous verrez avec plaisir, pour passer un examen sérieux sur la fondation du compagnonage, que, d'après l'Histoire ancienne, l'on n'a jamais connu de maître Jacques ni de père Soubise pour fondateur du compagnonage, comme vous verrez dans la biographie de maître Jacques qu'il dit avoir débarqué à Marseille, après avoir voyagé trois ans pour faire connaître ses talents, et, d'après l'histoire, Marseille ne s'est bâtie que six cents ans avant Jésus-Christ, et Bordeaux, où le père Soubise a dû débarquer, environ 300 ans après; d'après l'époque de la construction du Temple de Salomon, maître Jacques et Soubise auraient existé dès mille ans auparavant. Cela prouve bien que nous sommes tous autant les uns que les autres, que le compagnonage s'est formé tel que nous vous le donnons dans la *Notice historique du Compagnonage*, depuis 1200 à 1645, lorsque la plupart des sociétés ont été dissoutes par le clergé. Il est inutile de vous donner le détail de chaque société, la manière dont chacune est organisée; l'ouvrage d'Agricol Perdiguier vous fera connaître tout cela. Cet ouvrage est très-curieux à lire, il est nécessaire pour bien se rendre compte de bien des choses et surtout les surnoms de chaque corps-d'état, que l'on ne savait pas d'où cela sortait.

NOTICE HISTORIQUE

SUS LES COMPAGNONS DU DEVOIR.

Reportons-nous au commencement du douzième siècle, et nous verrons une grande partie de la population française initiée dans des sociétés mystiques. C'est surtout la bourgeoisie, qui, privée de ses droits politiques par la conquête franque, conspire dans des sociétés secrètes, afin d'y secouer le joug que lui impose la féodalité.

Mais nous ne voulons pas nous occuper de la bourgeoisie ni de ses sociétés conspiratrices; se sont les travailleurs et les compagnons qui font l'objet de notre ouvrage, et nous nous renfermerons dans le cadre de notre sujet.

Si nous avons parlé de la bourgeoisie, c'est que nous voulons constater que les sociétés mystiques étaient à la mode à l'époque où le compagnonage prit naissance.

Quoi ! s'écrient les compagnons, nos sociétés ne dateraient que du douzième siècle, c'est une erreur de votre part, car la fondation remonte à l'époque de la construction du Temple de Salomon, et les parchemins compagnoniques sont là pour l'attester ! Oh bien, non, nous ne sommes pas dans l'erreur, nous sommes au contraire dans le vrai, et nos parchemins mystérieux ne sont que des romans, n'ayant aucun mérite historique.

Nous avons dit que les sociétés mystiques étaient à la mode, pour les fonder on a recherché ce qui pouvait le mieux captiver la population encore ignorante, superstitieuse et crédule.

Le mérite de l'antiquité offrait un incontestable avantage, et les fondateurs du compagnonage dûrent s'en servir. Pendant la construction du Temple, soi-disant, un grand nombre d'ouvriers furent tués ou blessés par suite d'un écroulement d'une partie de cette bâtisse ; pour venir en aide à leurs camarades que leurs blessures empêchaient de travailler, les ouvriers fondèrent une société de secours fraternels, de laquelle Iram et Soubise étaient les directeurs ; mais cette société cessa d'exister avec l'achèvement des travaux du Temple, du reste, elle n'avait aucun caractère mystérieux.

Les fondateurs du compagnonage avaient sans doute puisé ces renseignements dans un ouvrage ayant pour titre *Le Sirus;* ils se présentèrent aux ouvriers comme étant les continuateurs d'une société ayant été fondée sous les auspices du roi Salomon et par les architectes qui avaient dirigé les travaux du Temple. Cet expédient leur réussit parfaitement, et en peu de temps les ouvriers attachés à la bâtisse étaient initiés au compagnonage.

Ainsi, dès le début, il n'y avait de compagnons que les ouvriers constructeurs, c'est-à-dire que les tailleurs de pierres, les charpentiers, les mâçons, les menuisiers et serruriers. Mais bientôt un homme (maître Jacques) se dévoue et conçoit le projet de faire compagnons tous ceux qui se présenteront avec un cœur fraternel et qui s'engageront à pratiquer ce principe : chrétien, aime ton prochain comme toi-même.

Cette nouvelle société se propage avec la rapidité de l'éclair, et si nous en croyons un rapport compagnonique, il y aurait eu à Orléans dix-huit-cents compagnons reçus dans une seule journée; à cette époque, les compagnons du Devoir n'étaient pas organisés par corps d'état, ils formaient une grande famille, recevant dans son sein tous les hommes de bonne volonté; alors le compagnonage rendait d'immenses services à la classe ouvrière.

Mais bientôt une idée diabolique se propage parmi

les enfants de maître Jacques : ils vont dissoudre leur grande société, et se fractionner par corps d'état ayant des assemblées périodiques ou convoquées extraordinairement.

Après la dissolution de la grande société, et pendant longtemps encore, toutes les professions ont eu leur compagnonage, mais plusieurs les perdirent vers le milieu du dix-septième siècle.

Les cordonniers étaient de ce nombre, voici comment la chose se passa : les compagnons cordonniers avaient fait une réception le 15 août ; soit par indiscrétion involontaire, ou par suite d'une délation préméditée, la police en fut instruite, une visite domiciliaire fut faite au siége de la société, et tous les papiers mystiques furent saisis ; le rapport de police est ainsi conçu : Les compagnons cordonniers se réunissaient dans deux chambres contiguës, la première servait pour interroger les récipiendaires et pour leur faire subir des épreuves en usage, puis ils étaient conduits dans la chambre des mystères, où se trouvait un autel et des fonts baptismaux ; là ils choisissaient trois compagnons dont l'un servait de parrain, l'autre de marraine, et l'autre de curé ; après avoir prêté serment sur le saint chrême et sur le livre ouvert des Evangiles, le nouveau baptisé était reçu au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, puis la réception terminée, ils célébraient la messe.

Ce rapport est déposé à la faculté de théologie, laquelle, le 21 septembre 1646, condamna ces pratiques comme étant un blasphême et un sacrilége.

Néanmoins les compagnons cordonniers continuèrent leur société ; mais le 22 novembre 1651, le bailly du Temple rend une sentence qui ordonne aux maîtres cordonniers de ne plus en souffrir l'usage. Ainsi finit le premier compagnonage des cordonniers.

Les tailleurs d'habits et les bourreliers furent dénoncés et condamnés à la même époque, tandis que les maçons recevaient le duc d'York, en Angleterre, pour qui ils construisirent un château. Celui-ci reçoit plusieurs de ses camarades, et voilà l'aristocratie

compagnons. Puis ils donnèrent une certaine somme d'argent aux compagnons maçons pour qu'ils ne fassent plus de réceptions, et ceux-ci se perdirent définitivement.

Voilà donc des ducs, des comtes, des barons et des seigneurs devenus compagnons.

Mais ne voulant pas s'abaisser en se disant les enfants des maçons, ils prirent le titre de franc-maçons, puis ils augmentèrent et embellirent leurs papiers mystiques. Pour faire disparaître leur origine, ils font remonter la fondation de leur société à la plus haute antiquité, tandis qu'il est indubitable que la première Loge qui ait existé à Paris, rue Aubry-le-Boucher, 18, ne remonte qu'au dix-septième siècle.

La plus ancienne des sociétés mystiques, et qui ait du rapport dans leurs principes, est celle des Charbonniers ou des Bons-Cousins.

La fondation de leur société date du quatrième siècle. A cette époque, l'Allemagne et la Franche-Comté étaient couvertes de forêts vierges, où habitaient des hommes endurcis, mais non corrompus. De véritables prêtres du Christ conçurent le projet d'y pénétrer, l'Evangile à la main. A force de douceur et de persévérance, ils parvinrent à les réunir en société; alors les Bons-Cousins devinrent scieurs, fendeurs, bûcherons et charbonniers.

Tout bon cousin doit exercer la charité, et s'il rencontre un malheureux sur sa route, il doit lui donner pain et pinte, c'est-à-dire du pain, du vin, cinq sous et une paire de souliers.

De ce que les bons cousins se rendaient dans les villes voisines pous y vendre leur charbon, leurs marchés devinrent le jour de leurs réunions, de manière que les assemblées se nommèrent ventes.

Saint Thiébault, né en Brie, vers l'an sept-cents, ordonné prêtre en Italie et solitaire en Souabe, fut l'un des principaux propagateurs de la Charbonnerie, et après sa condamnation et sa mort, les bons cousins se placèrent sous son patronage. Aujourd'hui, il n'y a plus que dans le département de la Haute-Saône où

cette société se soit maintenue dans son principe primitif; partout ailleurs, la Charbonnerie est devenue politique, et a ajouté à son nom celui de Carbonaro.

Maintenant nous rentrons dans notre sujet compagnonique, pour ne parler que des compagnons cordonniers.

Nous voici sur le bord de la Charente, jetant un coup-d'œil sur une petite maison située au Nord-Ouest d'Angoulême; nous y voyons quatre hommes mystérieux s'y réunir, le premier se nomme Martirel, compagnon tanneur, les trois autres sont des ouvriers cordonniers que Martirel vient de recevoir compagnons; il leur a donné les noms de messire Va Sans Crainte, de Suisse Va-de-Bon-Cœur et de Béarnais Cœur-Sincère.

Nous voilà compagnons, se disent les cordonniers, mais comment ferons-nous pour nous faire reconnaître par les autres corps d'état?

Martirel propose de faire un dîner dans lequel assisteraient deux compagnons serruriers; le dîner a lieu, à la fin du repas, messire Va Sans Crainte se place au milieu de la salle et fait un appel compagnonique; Martirel se lève, et répond à cet appel; alors les serruriers, ne doutant plus de ce dont il s'agissait, s'adressent à Martirel, une discussion très-vive s'engage et l'on en vient aux voies de fait; c'est bien mal commencer.

Les serruriers se hâtent de faire savoir aux tanneurs ce qui se passe; afin de s'assurer des faits, les tanneurs délèguent trois de leurs compagnons pour s'aboucher avec les cordonniers; l'entretien a lieu, mais le langage des tanneurs n'a pas convenu aux cordonniers, et une lutte s'engage; on se bat avec furie et les tanneurs en sont victimes.

On le comprend facilement, les tanneurs sont furieux, soit contre Martirel, soit contre ceux qu'il a reçus; alors une assemblée générale des corps a lieu; les tanneurs exposent les faits passés, déclarent que Martirel est un renégat et qu'ils ne veulent prendre aucune responsabilité de ses actes; enfin les corps d'état décident de ne pas reconnaître pour compagnons

les cordonniers et qu'on les combattra par tous les moyens possibles.

Malheureux ouvriers, ils vont pendant plus de trente ans se livrer de sanglantes batailles, dans lesquelles il y aura des morts, des blessés, et un grand nombre seront jetés dans les prisons. Puis, pour exciter à la haine, des poètes feront des chansons, où se trouveront les qualifications et les injures les plus grossières.

Ah! que de folie, que de démence, que les compagnons seraient coupables envers l'humanité, si tant d'actes inhumains n'étaient le fruit de l'ignorance, à laquelle le plus grand nombre des travailleurs est condamné à grandir et à vieillir! Voilà donc les ouvriers cordonniers repoussés et traqués par tous les corps d'état ; ils vont se battre contre tous. Qu'ils soient donc au moins amis, afin de pouvoir repousser la force par la force, puisqu'ils acceptent cette coupable guerre du travailleur contre le travailleur!

Les compagnons cordonniers organiseront leur société sur le modèle des autres corporations, c'est-à-dire que les aspirants ne pourront ni coucher, ni manger avec eux et ne leur parleront qu'avec une espèce de grandeur, bien capable de blesser les amours-propres les moins susceptibles ; puis ces aspirants seront obligés de verser leur quotité dans une caisse secrète dont les compagnons pourront disposer selon leur bon plaisir, sans en avoir à rendre aucun compte.

Il est facile de comprendre qu'une pareille organisation ne pourrait exister longtemps sans avoir de fâcheuses conséquences, aussi nous allons voir un mécontentement général parmi les aspirants; ils font d'abord de justes réclamations, mais les compagnons ne veulent rien entendre, et croyant les intimider, ils classent les aspirants les plus influents; alors se forme une société dissidente, sous le nom de sociétaires de bienfaisance, et que les compagnons appelleront les Margageas. Ces derniers ne seront pas plus raisonnables que les autres, car au lieu de fonder une société de paix, ils iront se joindre aux autres corps

d'état pour se battre contre leurs anciens camarades d'ateliers, et feront de nouvelles victimes.

Malheureux ouvriers !...

Malgré la fondation des sociétaires, les compagnons ne changent en rien leur société, ils conservent la caisse secrète et continuent de parler aux aspirants avec hauteur, ce qui doit les conduire à de nouvelles dissidences.

Nous voici arrivé en 1827. Un nommé Monge, dit Perpignan, et Imbert, dit Poitevin, travaillant à Marseille, se battent avec des sociétaires et sont condamnés à un an d'emprisonnement. La caisse accorde à tous aspirants en prison pour une cause qui concerne la société, un franc par jour pendant la captivité des hommes en question ; les compagnons délibèrent que ceux qui travailleraient n'auraient que cinquante centimes par jour ; nos deux prisonniers sont enfin rendus à la liberté et viennent régler leur compte avec la société ; on leur donne lecture de la nouvelle loi, car ils avaient toujours travaillé.

Déclaration leur est donc faite qu'ils n'auraient que cinquante centimes par jour ; les aspirants protestent contre cette loi, en objectant avec raison qu'elle n'existait que depuis leur condamnation et qu'elle ne pouvait pas avoir une force rétroactive.

Une assemblée générale est commandée à ce sujet. La chose allait s'arranger d'une manière satisfaisante, lorsque B.., dit Marseillais la Constance, alors premier en ville, tient un langage si impertinent, qu'il met tous les aspirants dans une indicible exaspération, les portes de la chambre sont enfoncées, une lutte acharnée s'engage, et le dénoûment est des plus désolants pour Marseillais la Constance.

La responsabilité morale est d'autant plus grande, qu'il ne manque ni d'intelligence ni d'instruction.

Le lendemain de cette malheureuse journée, les aspirants s'assemblent entre eux et décident de quitter les compagnons et de fonder une nouvelle société sous le nom d'Indépendants.

Ces nouveaux ennemis du compagnonage devaient

être plus prudents, plus conséquents, et surtout plus pacifiques que leurs devanciers ; nous les applaudirions de tout notre cœur, mais hélas! toute espérance était déchue : nous ne pouvons nous attendre qu'à de nouveaux combats et à de nouvelles victimes.

Mais voyez cette folie, voilà des aspirants qui attaquent et critiquent les compagnons, ils leur jettent toutes sortes d'injures à la face, et au lieu de fonder une société qui soit tout le contraire de celle des compagnons, pas du tout, ils cherchent même à les imiter en tout. Ils auraient dû faire exception de porter cannes et couleurs, eh bien, non, ils ont fait une société compagnonique sous le nom d'Indépendants. N'est-ce pas une véritable aberration de l'esprit humain?

Mais les fondateurs de ces deux sociétés dissidentes vont sans doute éclairer les compagnons, en voyant deux divisions se faire ; depuis 1808 qu'ils ont formé le compagnonage, ils comprendront que leur système de société est vicieux, ils s'occuperont sans doute d'une réorganisation et réformeront les abus?

Oh ! mon Dieu, non. Ils s'attacheront à signaler leurs nouveaux ennemis comme étant des bandits, des ivrognes, en un mot, le rebut du genre humain ; et cependant la veille de la rupture, ils les appelaient nos braves aspirants.

Nous avons dit que les compagnons n'avaient rien changé dans la société ; en effet, la caisse est toujours secrète, et bientôt on demandera une caisse générale ; mais les compagnons refusent et chassent les aspirants qui réclament leurs droits à contrôler l'emploi des fonds de la société.

Pour diminuer les partisans de la caisse générale, ils décident de recevoir à dix-huit ans, et, à l'aide de ce stratagème, elle vécut jusqu'en 1848.

Mais avant d'expirer, la caisse secrète fut la conséquence d'une action bien mauvaise que nous ne voulons pas passer sous silence, voici le fait :

Les compagnons de Bordeaux faisaient verser par chaque aspirant une somme de quatre francs pour la

célébration de la saint Crépin; la somme produite par le versement dépassait de beaucoup celle des dépenses, de manière que non-seulement les compagnons ne versaient rien, mais ils prélevaient des bénéfices sur l'argent versé par les aspirants, et les bénéfices servaient à payer le repas de six francs par tête qu'ils faisaient à la Chartreuse.

En 1847, des aspirants bien avisés se doutèrent de l'indélicatesse des compagnons et s'informèrent partout où les dépenses s'étaient faites; ils furent bientôt convaincus de la fraternelle sollicitude des compagnons.

Un règlement de compte est demandé, mais les compagnons ne veulent point de comptes, puisqu'ils sont coupables.

Les aspirants persistent dans leur demande, déclarent qu'ils connaissent la vérité et qu'ils ne veulent pas être dupes d'une pareille cupidité; alors on décide de se débarrasser de ces brouillons qui eussent contrôlé les actes des compagnons et on les chasse au nombre de douze. Voilà une belle justice, c'est-à-dire une monstruosité!

Mais ce n'est pas tout, car en vertu de cette caisse secrète, les compagnons malades recevaient un secours de sept francs par semaine, tandis que les aspirants ne recevaient que trois francs cinquante.

Eh bien, nous le demandons, est-il possible qu'une pareille société conserve l'union quand elle se rend coupable de pareils faits? Aussi les ouvriers cordonniers sont-ils divisés en six sociétés différentes.

Entretien mystérieux sur le compagnonage.

PREMIER ENTRETIEN.

Vous savez, pays, qu'il y a réception pour les fêtes de Pâques.

Ceux qui désireront se faire recevoir devront en prévenir les compagnons au moins huit jours à l'avance.

Les confidences sont faites; et les aspirants présentés s'occupent de faire leur chef-d'œuvre.

Nous voici au Jeudi-Saint, c'est le jour fixé pour la présentation de l'ouvrage de réception.

Les compagnons sont en chambre, la table où se trouvent les trois premiers en ville est recouverte d'une serviette, sur laquelle il y a une paire de bottes; elle est visitée par tous les compagnons, puis le premier en ville demande s'il n'y a pas d'opposition, car il ne faut que trois opposants pour que l'aspirant ne soit pas reçu, mais aucune voix ne se fait entendre; alors on fait venir ledit aspirant en chambre, un compagnon est désigné pour signaler les défauts de l'ouvrage présenté, il est placé devant la table, l'aspirant arrive enfin.

Un morne silence règne autour de lui; son interlocuteur lui dit d'une voix grave : Asseyez-vous, pays. Puis il lui montre les bottes, lui demande s'il les connaît pour être les siennes, et, après une réponse affirmative, il est prié d'en signaler les défauts. Le compagnon termine en lui disant : Je prierai les compagnons d'avoir des égards pour vous, et peut-être vous accepteront-ils, mais je ne puis pas vous le garantir. Le pauvre néophyte est tout tremblant, il se croit refusé; cependant il voudrait bien connaître les mystères du Devoir, afin d'avoir un joli nom, une canne et des couleurs pour orner sa poitrine.

Mais tout n'est pas dit, car pour être reçu le travail et la conduite ne suffisent pas, il fant de l'argent, c'est la question principale.—Vous avez de l'argent, lui dit son interlocuteur, combien possédez vous? — Cinquante francs, répond le patient compagnonique. — Cela suffit, lui est-il répondu, vous pouvez vous reti[illegible] et si vous devez être reçu, on vous préviendr[illegible] voilà parti le cœur gonflé, et il restera deux jours [illegible] une grande anxiété.

2e ENTRETIEN. — DE LA RÉCEPTION.

Voyez là-bas ces trois hommes avec des rubans sur la poitrine et de grandes cannes, ce sont les trois rouleurs qui commandent les compagnons pour ce soir ' car il y a réception. Suivons-les jusqu'au premier garni, afin de voir leurs gestes et d'entendre leurs cris mystiques.

Les voici qui arrivent à la porte; un d'entre eux entre dans la chambre, et les deux autres restent en dehors; les compagnons que l'on vient commander s'habillent, et, lorsqu'ils sont prêts, le compagnon qui se trouve placé à la porte et qui reste immobile frappe un léger coup du bout de sa canne; les compagnons restés en dehors entrent, deux cannes sont placées par terre et forment la croix; chaque compagnon tient son chapeau de la main droite et placé sur l'oreille, la main gauche sur le cœur, en inclinant la tête du côté droit. Ainsi placés, le rouleur crie pendant trois fois et en murmurant entre ses dents : Honnenr aux bons enfants s'il y en a. Le compagnon que l'on commande crie deux fois et de la même manière : Assurément, il y en a. Puis ils se rapprochent et placent leurs pieds entre les cannes, se prennent la main gauche et se tiennent réciproquement le chapeau sur l'oreille; puis ils se font tout bas le dialogue suivant :

Le rouleur. Pays, veuillez recevoir l'agréable salut d'un bon enfant arrivant.

Le compagnon. En vertu de quoi ?

Le rouleur. En faisant trois pas en arrière, trois en avant; moyennant deux mots, trois paroles, je vous le dirai.

Le C.·. Avez-vous quelque chose à commander ?

Le R.·. Mon devoir m'y oblige.

Le C.·. Faites les vôtres, lès miens sont faits. Alors ils se retirent et reprennent leurs positions primitives. Le rouleur fait deux cris : Honneur aux bons enfants s'il y en a, et le compagnon répond une seule fois : Assurément il y en a. Puis ils se rapprochent et continuent leur dialogue.

Le R.·. Les bons enfants ne partent que de là, et tous ceux qui passeront par ici vous en feront un pareil récit.

Le C.·. L'avenue ?

Le R.·. De Bordeaux.

Le C.·. Qu'y a-t-il ?

Le R.·. Des bons enfants.

Le C.·. Qui sont-ils ?

Le R.·. Un lorrain, un auvergnat, un limousin.

Le C.·. Que font-ils ?

Le R.·. Ils boivent, ils mangent au service des bons enfants et non des margageas.

Le C.·. De quoi se flattent-ils?

Le R.·. De bien boire, bien manger et de gruger les margageas jusqu'au cœur.

Le C.·. Que faites-vous là ?

Le R.·. Le devoir d'un bon enfant.

Le C.·. Quel est le devoir d'un bon enfant ?

Le R.·. Un entretien de famille sur le tour de France.

Le C.·. Il n'y a pas de Devoir en ville ?

Le R.·. Ce n'est pas la ville qui fait le Devoir, ce sont les bons enfants qui sont dedans.

Le C.·. Que vous faut-il ?

Le R.·. De l'ouvrage, ou sinon, la conduite d'un bon enfant.

Le C.·. Que demandez vous ?

---

(1) L'avenue veut dire : d'où venez vous ?

Le R.·. Une entrée de boutique, ou bien la conduite d'un bon enfant.

Le C.·. Où sont vos hardes ?

Le R.·. Ce ne sont pas mes hardes, ce sont nos hardes ; mais en passant dans la forêt des Trois-Buissons, la pluie, la grêle et la misère étaient si grandes, qu'il ne m'en est resté que les apparences qui sont sur mon corps ; mais s'il y a de l'ouvrage, elles ressusciteront.

Ce dialogue terminé, le rouleur dit au compagnon : Avec la permission de mon premier, de mon second et de mon troisième, vous êtes commandé pour ce soir onze heures, sous peine de deux francs d'amende. Ils s'embrassent, et voilà ce que les compagnons appellent une entrée de boutique.

3e ENTRETIEN.

Nous avons vu les trois rouleurs commander les compagnons pour le soir 11 heures, eh bien, les voici maintenant occupés à organiser leur Temple, qui du reste est très-simple ; mais nous le visiterons un peu plus tard.

Minuit approche, les aspirants qui doivent être reçus sont arrivés chez la mère, un compagnon est avec eux afin d'empêcher toute conversation.

Enfin, à minuit sonné, deux compagnons revêtus de leurs insignes s'approchent du plus ancien des récipiendaires, lui frappent sur l'épaule, lui découvrent la tête et lui passent la main sur le front ; puis ils lui font signe de les suivre. Les voilà qui arrivent auprès d'une table, sur laquelle se trouvent des os de morts et des pistolets. Alors on lui dit de se dépouiller de tout ce qu'il possède en argent, fer et acier, puis on le fouille pour s'assurer qu'il n'a plus rien sur lui. Cela fait, on lui bande les yeux ; ainsi dans l'obscurité, on lui fait parcourir une route tortueuse, et, à travers des écueils, ils arrivent enfin à la porte du Temple, sur laquelle le compagnon frappe un coup. Un autre com-

pagnon est placé en dedans, et, au coup frappé, il demande : Qu'amenez-vous là? On lui répond : Un brave aspirant qui désire se faire recevoir compagnon. Alors la porte s'ouvre, et on fait entrer le nouveau reçu en le faisant baisser, comme si l'entrée était très-basse; il n'arrive devant son interlocuteur qu'après avoir été tiraillé et bousculé ; s'il est d'une nature timide, il ne pourra pas dire un mot.

On lui demande enfin ses noms et son âge, puis on lui fait la proposition de partager l'argent de la caisse des aspirants et de changer de religion. S'il consent, on lui dit de prêter serment, et lorsqu'il va pour lever la main il est vigoureusement arrêté; on lui dit : Misérable, vous êtes indigne d'être compagnon. Mettez-moi cet homme à la porte, s'écrie-t-on avec indignation. Le pauvre néophyte est tout tremblant, il se croit renvoyé; deux compagnons le saisissent et l'enmènent; on le bouscule de nouveau et avec plus de vigueur que la première fois ; il est conduit dans un cabinet de réflexion, où l'on cherche à lui faire avouer ses torts, puis on le reconduit dans l'enceinte de réception, où l'encens brûle toujours avec profusion. Il prête serment et on lui débande les yeux. Alors ses regards se promènent autour de lui, il voit une table sur laquelle brûlent six bougies, l'enceinte du Temple, construite avec du calicot blanc, ayant un ciel bleu parsemé d'étoiles, puis l'équerre et le compas, faits avec des couleurs.

Enfin on le fait mettre à genoux et on lui administre un breuvage qui se compose d'un verre de vin dans lequel il y a une grande quantité de sel et de poivre.

—Voici, lui dit-on, une liqueur que maître Jacques a composée pour la réception, ce n'est pas bon, mais il faut tout boire jusqu'à la lie. Et, d'un seul trait, il boit donc cette liqueur enchanteresse, qui lui fait faire une bien vilai[illegible]ace.

Il désig[illegible]ois compagnons qui lui serviront, le premier de [illegible]ain, le second de marraine et le troisième de c[illegible]s lui donneront un nom chacun parmi

lesquels il choisit celui qui lui plaît le mieux, et il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit compagnon du Devoir, enfant de maître Jacques.

Mais voici la question essentielle, car on lui présente une assiette où se trouvent deux couleurs et sept pièces de cinq francs. On lui dit de toucher les rubans et d'en désigner les couleurs. — Celle-ci est rouge, dit-il, elle représente le sang que maître Jacques a versé pour nous dans les plaines de Provence, et celle-ci est bleue, eh bien, elle signifie l'union qui doit exister entre les compagnons.

— Pourriez-vous me dire ce qu'il y a sur les couleurs? — C'est de l'argent, dit-il. — Combien il y en a-t-il ? — Trente-cinq francs, répond-il. — Oui pays, il y a trente-cinq francs, et c'est la somme que les nouveaux reçus donnent pour leur réception. —Que préférez-vous, l'argent ou les couleurs ?—Je préfère les couleurs. —Eh bien, on vous en donnera. Ils se lèvent, et on lui place deux rubans sur le côté droit, il reçoit le baiser compagnonique, puis il est conduit dans une chambre, car il ne doit pas voir la réception qui suit la sienne.

La réception terminée, tous les nouveaux reçus sont reconduits dans le Temple, on les fait mettre à genoux tous ensemble, et, devant la table où sont les trois premiers en ville, on leur fait lecture d'un écrit que l'on appelle *la Morale*, dans lequel il est dit qu'il ne faut pas avoir pitié des margageas et des renégats, parce qu'ils sont abandonnés de Dieu et de maître Jacques.

Maintenant voyez le diplôme, ce qu'en termes compagnoniques l'on appelle *affaire*, revêtu de ses six cachets. On fait lecture de la première partie, et pour la seconde on leur dit : Vous apprendrez le reste en voyageant.

Nous vous remettons, cher pays, cette pièce mystique si précieuse, mais vous aurez le soin de bien la cacher, afin que personne ne la voie ; si l'on cherchait à vous la prendre et que vous soyiez poussé dans vos derniers retranchements de défense sans pouvoir la garantir des mains des profanes, vous la mangerez,

car c'est le seul moyen de la soustraire complétement à vos ravisseurs.

Cette recommandation est faite dans toutes les réceptions et à tous les nouveaux reçus. Permettez-nous de la faire aussi, et avec toute la gravité du raisonnement.

Vous avez regardé toutes ces initiales sans pouvoir déchiffrer un seul mot, et comme il faut que vous les sachiez par cœur, afin de pouvoir monter en chambre, nous allons vous en faire la lecture.

SIGNIFICATION DE L'AFFAIRE OU DIPLOME.

UNION ET FORCE.

Conduite et protection de l'Etre suprême et de tous les bons enfants du Devoir, cordonniers et bottiers, à donner réception du pays Léger, dit Bourguignon, le modèle des vertus.

Nous tous, compagnons d'Avignon, du Devoir, cordonniers et bottiers.

Nous étant assemblés chez la mère pour y recevoir et mettre du nombre le nommé Bourguignon.

C'est pourquoi nous recommandons à tous les compagnons du tour de France de le recevoir tant par ci que par là, de le laisser passer et repasser librement et sûrement sans lui faire aucun tort, et de lui donner tout secours au besoin, comme il nous a promis de faire lui-même, comme venant de votre part. Il a pris pour premier le pays Tourangeaux, l'ami du courage, pour second, le pays Beaujolais bien aimé, et pour troisième le pays Marseillais bien aimé.

Ce petit dessin, qui forme le triangle, est entouré de rayons, avec des lettres en hébreu dans le milieu qui se traduisent en français par ces mots : Gloire à Dieu.

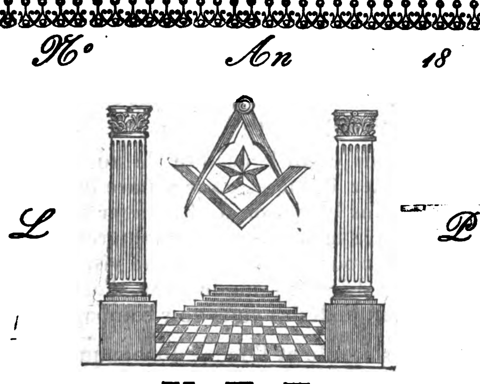
Pour tous témoins, le compagnon d'Avignon l'ayant vu, questionné et entendu ;

C'est en vertu de quoi nous lui avons laissé permis de recevoir par lui ses pays où il passera, confessons et attestons de signer sur ledit mandat de réception.

Le premier en ville.

Voilà l'explication du passeport compagnonique, écrit en lettres initiales.

N° An 18

L  *P*

U. E. F.

C. E. P.. D. L.·. S.. E. D. T.... L.·. B.·. E.... D. D.·. C.... E. B.·. A.. D. R. D. P.

N.·. T.·. C.·. D. D. D.·. C....'E. B.·. N.·. E.·. A.·. C.·. L. M.. P. YR. E. M. D. N.·. L.. N..

C.·. P.·. N.·. R.... AT.·. L.·. C.·. D. T.·. D. F.. D. L. R.·. T.·. P.. C.. Q.·. P.·. L.·. D. L. L.... P. E. R.·. L.·. E.. S.·. S.·. L.. F.. A.·. T.·. E. D. L.·. D.·. T.·. S.·. A. B.... C.. I. N.. AP. D.·. F. L. M. C.. V.... D. V.·. P.·. I. AP.·. P.

P.. L. P.·. P.·. S.·. L.
P.. E. P.·.
T.·. L. P. E



AMOUR FRATERNEL.

P.·. T.·. T.·. L.·. C.·. D. L. V.. Q.... E.. E. C.·. E. V.·. D. Q. N.·. L.·. A.·. L.·. P. D. R.. P.·. L.. S. P.·. O. I. P.. C.·. E. A.·. D. S.·. S.·. L. M.·. D. R. L. P.·. E. V..

M

Oh ! je le vois, cher lecteur, vous auriez la prétention de tout apprendre sans peine; eh bien, nous vous appliquons la loi des nouveaux reçus et vous apprendrez le reste en voyageant.

Nous quittons enfin l'enceinte de réception pour nous rendre chez la mère, pour y faire le petit festin symbolique dans lequel on doit manger le pain et le fromage et boire le vin : nous chanterons quelques couplets, puis nous irons faire notre visite aux aspirants qui nous diront : Comme vous, j'étais aspirant. — Comme moi, je désire vous voir compagnon.

Le temps s'écoule et l'heure du banquet mystique a sonné ; allons nous mettre à table, et alors nous chanterons la gloire et les grandeurs du compagnonage.

Le pays premier en ville est prié de chanter, on fait silence.

1er COUPLET.

Pays, jugez de mon ivresse,
D'un songe que j'ai fait cette nuit,
La Déesse de la Sagesse
Dans un temple m'avait conduit ;
Il faut bannir tout artifice,
Me dit-elle en me conduisant,
Car c'est ici, car c'est ici que la justice
Fait agir nos braves dévorants.

Très-bien, très-bien, un ban pour l'auteur et le chanteur.

Le bon rouge jamais ne bouge,
Il est bon teint, bonne couleur,
Aux margageas ça leur fait peur,
Aux compagnons ça fait honneur.

Mais pays, dans votre enthousiasme d'applaudissements, vous avez interrompu le chanteur ; permettez-lui au moins de chanter le deuxième couplet.

2e COUPLET.

Es tu prudent? — Oui, je le suis, grand-maître.
Es-tu humain? — Je l'ai toujours été.
Il faut ici que tu fasses connaître
Ton courage et ton humanité.

— Ah! cette fois, pays, je me permettrai de vous interrompre à mon tour, non pas par le refrain d'applaudissement, mais à cause de ce refrain. Quoi, vous dites que vous êtes prudent et humain dans votre chanson, et dans votre ritournelle, vous attaquez et provoquez une partie de vos frères en misère, des travailleurs, en leur jetant à la face une qualification outrageante !

Est-ce par cette expression de margagués que vous croyez faire preuve d'humanité?

Soyez au moins conséquent avec vous-même.

3e ENTRETIEN.

La journée d'hier s'est passée dans une gaîté des plus animées.

Mais ce matin les nouveaux reçus consultent leurs bourses, elles sont presque vides, car ils ont versé trente-cinq francs à la caisse des compagnons, deux francs pour une paire de gants blancs et trois francs pour les bouquets mystiques ; nous arrivons au chiffre de quarante francs, plus l'excédent des dépenses que nous avons faites pour les amusements de la soirée. Aujourd'hui nous achèverons de dépenser nos cinquante francs; si nous voulons avoir des cannes, nous écrirons à nos vieux pères, afin qu'ils nous envoient de l'argent.

Nos nouveaux reçus étaient aussi dans leurs réflexions, lorsqu'ils apprennent que plusieurs compagnons des villes voisines venaient de partir, que l'on allait faire partir pour les faire remplacer, et qu'ils avaient à se préparer pour leur départ, car le réglement n'accordait que quinze jours de délai.

Et si nous n'avons pas d'argent? dirent les jeunes compagnons.

— Qu'importe, il faut satisfaire les exigences de la Société sous peine d'être exclu, puis chassé. Vous partirez donc, hâtez-vous d'apprendre votre entrée de chambre, afin d'être en mesure pour vous mettre en route.

Nous voilà enfin arrivés au jour fixé pour le départ de nos jeunes compagnons. Ils se rendent chez la mère pour y prendre l'heure du départ, ils montent en chambre, où se trouvent les trois premiers en ville et le rouleur. Les lettres sont faites et les affaires sont remplies (affaire signifie passeport compagnonique), un compagnon coupe la doublure du gilet afin de pratiquer une poche mystérieuse pour y placer lesdites affaires; cela fait, l'on se donne le baiser d'adieu et l'on monte en voiture.

Lorsqu'ils arrivent dans la ville qui leur est désignée, le rouleur ayant prévenu les trois premiers en ville de l'arrivée des compagnons, se hâte de se rendre chez la mère, puis on leur donne l'heure de l'arrivée.

Le repas pris, le rouleur leur dit de se tenir prêts; alors ils déroulent leurs couleurs, se les placent sur la poitrine en attendant qu'on vienne les chercher.

Le rouleur vient revêtu de ses insignes et frappe un léger coup de canne par terre; le premier reçu parmi les arrivants se lève et le suit; ils arrivent à la porte de la chambre; le rouleur frappe un coup à la porte, le premier en ville y répond en y frappant un second coup sur la table; l'arrivant frappe alors coups sur la porte, le troisième en ville porte et dit :

D. Qui êtes-vous?

R. Un honnête compagnon, enfant de Jacques.

D. Votre mot de passe?

R. Dites-moi le vôtre, je vous dirai le mien.

D. Jaquin (premier mot de passe).

R. Boos (deuxième mot de passe).

Puis le rouleur ouvre la porte, l'arrivant entre et met un genou à terre à trois pas de la table.

Le premier en ville demande :

D. Que demandez-vous ?

R. La permission de faire mon entrée de chambre.

Le premier en ville répond : Permis.

L'arrivant se lève, prend son chapeau de la main droite, ayant la gauche sur le cœur, il se découvre en passant son chapeau sur l'épaule gauche; puis il le reporte sur la cuisse droite, et reste immobile en attendant qu'on le questionnne.

Le premier en ville. Qui êtes vous ?

L'arrivant. Un brave compagnon, enfant de Maître Jacques.

D. Que demandez vous ?

R. La permission de passer devant la table pour y déposer un gage sacré.

Le premier en ville. Permis.

Alors l'arrivant fait trois pas en avant, avance le pied droit dessous la table et incline son corps en avant, il tientson affaire (passeport) de la main droite et la présente gracieusement au premier en ville, en disant : Gloire à Dieu, honneur à Maitre Jacques, et respect à tous les braves compagnons.

Le Premier en ville. faites votre devoir.

L'arrivant se recule de trois pas, il met son chapeau contre l'oreille, sa main gauche sur le cœur, en inclinant son corps du côté droit, et dit : par la permission de mon premier, de mon second et de mon troisième, qu'il me soit permis de rester en chambre tel que je suis.

Le premier en ville. Permis.

L'arrivant. Qu'il me soit permis de passer devant la table et la boîte de Maître Jacques et de tous mes pays en général, sans être condamnéà aucune amende.

Le P. Permis.

L. De poser mon chapeau.

Le P. Permis.

L. Que le rouleur marque ma place,

Le P. Où désirez vous être placé ?

L. Au rang dés bons enfants.

Le rouleur présente une chaise à l'arrivant qui se place devant la table, puis on fait lecture de la lettre dont il est porteur ainsi que de son affaire que l'on dépose après dans une boîte disposée à ce sujet et qui est secrètement déposée chez un ancien compagnon, puis on annonce à l'arrivant qu'il sera obligé de rester pendant trois mois dans ladite ville sous peine de trois mois d'exclusion; une fois le terme expiré, il est libre de partir et de faire son tour de France.

Le tour de France se comprend par cinq villes principales, que l'on appelle Cayenne, chaque Cayenne a son nom. Paris, est la Cayenne de gloire. Lyon, de l'espérance. Marseille, de l'innocence. Bordeaux, de la gaîté. Angoulême, de l'union, et Nantes du printemps.

Lorsqu'un compagnon arrive dans une Cayenne, on lui donne une faveur (ruban), et lorsqu'il part, on lui appose un cachet sur son affaire. Celui qui à la fin de son tour de France, possède ses six cachets, a droit à une conduite générale, après avoir prouvé qu'il est capable de se mettre sur les Champs, c'est-à-dire, qu'il faut savoir par cœur, ce que l'on appelle Grand Battant aux champs, d'après le devoir des tanneurs et danser d'après celui des tondeurs.

Nous ne rapporterons pas cette pièce mystique dans son entier, de crainte de fatiguer le lecteur, car c'est une foule de mots stupides et insignifiants qui ne sont propres tout au plus qu'à conter aux enfants.

La veille d'une conduite générale, tous les compagnons sont commandés sous peine de deux francs d'amende à quiconque manquerait; puis l'on se rassemble chez la Mère jusqu'au moment du départ. Le rouleur et le partant sortent devant la porte de chez la Mère, et prenant chacun leur canne, puis se regardant d'un œil fixe et frappant un léger coup de canne en-même temps l'un que l'autre, ensuite ils font trois pas l'un vers l'autre et posent leur canne à terre, en croix, pour faire le devoir, tous les compagnons se rangent autour d'eux, alors le partant pousse un léger cri entre ses

dents, qui signifie *à moi rouleur*, le rouleur répond par un même cri qui veut dire, *me voilà*. Puis ils se rapprochent et se parlent réciproquement à l'oreille droite en se couvrant le visage de leurs chapeaux. Après cette cérémonie terminée, le rouleur en tête, tout le monde se met en route dans la direction que le partant doit prendre.

Lorsque le partant se met en route, le rouleur l'appelle par son nom de *Provincé*, mais il fait de la main gauche un signe négatif, il l'appelle une deuxième fois par son nom de *Compagnon*, il fait le même signe de l'autre main, mais à la troisième fois il met un genou en terre en élevant une main en l'air. Alors tous les compagnons accourent a lui, avec une corbeille portée par les deux plus jeunes compagnons, dans laquelle se trouve du pain, du vin et du fromage. Une serviette déposée à terre sert de table sur laquelle l'on met toutes les provisions mystérieuses, quatre verres de vin sont placés sur les quatres coins de la serviette, à côté desquels se trouvent placé un morceau de pain et de fromage, un petit drapeau tricolore flotte au milieu de la table; (inutile de dire que le partant répête a chaque instant le cri prolongé de, *à moi rouleur*, et que l'autre répond *m'y voilà*, nous dirons seulement que le partant éxécute entre chaque verre un pas de danse en chantant un couplet dont la poésie est des plus ridicules, et à chaque fois qu'il a chanté et dansé il boit en passant son verre par dessus sa jambe).

Après avoir bu, il jette son verre par terre, alors le rouleur qui le suit par-derrière ramasse les morceaux de pain, de fromage et les lui met dans sa poche, après quoi il le pousse légèrement par-derrière, et le partant se met en route.

Le rouleur l'appelle encore trois fois, il y répond encore par un signe négatif et au troisième appel il met son chapeau au bout de sa canne, fait un dernier signe, et part sans regarder derrière lui.

La conduite rentre pour règler ses comptes et reviennent en ville en chantant : Puisse-t-il ne pas encontrer une fausse conduite, car il faudrait livrer

bataille, et nous aurions le chagrin de voir des blessés et des morts.

ENTERREMENT.

Voyez ce cercueil sur lequel est placé un marteau, une paire de pinces, une canne et des couleurs, il est porté par quatre compagnons, ils ont tous un crêpe noir au bras, une couleur noire et une blanche, ils tiennent leur canne par le milieu du jonc, la pomme inclinée du côté de la terre et marchant d'un pas silençieux, ils arrivent au cimetière.

Dirigeons nos pas un peu vers la dernière demeure des mortels, la cérémonie religieuse est terminée.

Le premier en ville descend dans la fosse, tous les compagnons se rangent autour de la bière, puis l'on étend le drap mortuaire de manière à la couvrir entièrement. Le premier en ville ainsi caché, frappe plusieurs fois comme s'il déclouait et reclouait le cercueil, ensuite il place une bouteille de vin de chaque côté de la tête du défunt, cela fait, il prolonge un cri entre ses dents, qui signifie : *Honneur aux bons Enfants s'il y en a*, sitôt le cri terminé, tous les compagnons répètent un cri également prolongé qui a la même signification. Le premier en ville sort enfin de la fosse dans laquelle l'on jette ensuite quelques pièces de monnaie

REMERCIEMENT.

Tous compagnons mariés ou célibataires, après l'âge de trente-six ans, ont droit de remercier la Société, s'ils ont rempli toutes les formalités prescrites par la Société ; c'est-à-dire ne rien devoir, alors les honneurs leur sont rendus au moment de leur départ, lorsqu'ils rentrent dans leurs foyers.

Voici le rouleur qui vient de chercher deux bouteilles de vin, c'est la quantité que la Société paie au

compagnon qui remercie la Société, trois verres sont remplis, on coupe de l'affaire du compagnon, (comme vous avez vu plus loin, l'affaire signifie passeport), l'on en coupe un morceau dans l'endroit où sont écrits en hébreu ces mots *Gloire à Dieu*.

Le premier en ville, brûle le morceau de papier et met la cendre dans le verre du remerciant, puis tous boivent à la santé de Maître Jacques, à la santé du Père et de la Mère, à la santé des bons enfants qui sont sur le tour de France, on brûle l'affaire immédiatement et le remerciant fait ses adieux.

Maintenant nous allons vous quitter chers lecteurs, vous êtes suffisamment initiés, en un mot vous êtes compagnons, il ne vous manque que des noms, ayez l'obligeance de vous en choisir un, celui qui vous conviendra le mieux, puis vous choisirez parmi cette vaste salle que l'on appelle la terre; un parrain, une marraine et un curé qui voudra bien vous donner le baptême compagnonique, comme vous n'avez pas versé trente-cinq francs dans notre caisse, vous aurez donc la complaisance d'acheter vos couleurs, car nous n'en fournissons pas.

A propos, si vous achetez une canne et que l'on vous demande ce qu'elle représente. Vous répondrez que la pomme est à Maître Jacques, le jonc aux Compagnons et l'enbout aux margageas, voilà une grande signification.

Comme vous voyez chers lecteurs, malgré le principe du compagnonnage, l'on était assez cruel pour avoir une haine mortelle contre ses semblables, en es traitant de margageas à chaque instant, par conséquent, il était donc nécessaire que l'alliance vînt se faire classer au sein des quatre Sociétés pour abolir ces préjugés qui nous ont tant fait de mal.

Vous avez vu dans le principe du Maître, ces mots : « aime ton prochain comme toi-même ». Conséquemment, nous devions suivre ce principe, nous aurions été bien plus heureux que de nous assassiner pour une cause qui n'était qu'un mensonge, ainsi que l'histoire vous le fait connaître.

Tout celà était l'ouvrage de l'ignorance, de la passion et d'un aveugle fanatisme ; le fondateur du compagnonage était mû par de généreux sentiments, et nous dirons sans hésiter que si les enfants de Maître Jacques avaient été les dignes continuateurs de leur père, les ouvriers seraient unis par les doux liens de la fraternité.

En 1854, plusieurs entreprirent une réforme radicale en fondant l'Ère nouvelle du devoir, mais a peine cette société avait elle pris naissance, que les compagnons de Nantes qui n'avaient quitté l'ancienne Société que par jalousie contre la chambre de Paris, intriguèrnet de manière à organiser la nouvelle Société sur les mêmes principes que l'ancienne, alors une division des plus complètes se produisit parmi les compagnons de l'Ère nouvelle.

Une partie d'entr'eux restèrent avec la chambre de Nantes, tandis que l'autre partie de concert avec les autres sociétés fondèrent la grande alliance, dans le but de réunir autant que possible les membres épars de notre profession, non pas par des réceptions mystérieuses,mais par les vrais principes philanthropiques, car ils comprenaient que ces sociétés compagnoniques coûtent baucoup et rapportent très-peu.

Une reconnaissance a eu lieu en 1847, où les compagnons tondeurs de Lyon et de Vienne, reconnurent que les compagnons cordonniers s'étaient fondés d'eux-mêmes, ils leurs firent une constitution à la condition que les cordonniers feraient construire une chapelle aux environs de Vienne, deux mille francs avaient été déposés à cet effet, et ils n'ont pu se les faire restituer qu'à l'aide d'un stratagème.

Le croirait-on ? La chambre de Lyon à dépensé plus de sept mille francs pour obtenir cette fausse reconnaissance.

Enfin cinq compagnons tondeurs les présentèrent dans une assemblée générale tenue à Paris en 1849, et sept corps d'états les reconnurent après 48 ans de combats, pour être compagnons cordonniers et bottiers.

Maintenant plus de combats pour le schisme com-

pagnonique, puisque les hommes ont compris que chaque corps d'état étaient autant l'un que l'autre.

Nous avons sous les yeux les livres du compagnonage traités par Agricol-Perdiguier compagnon menuisier, ainsi que par Moreau ouvrier serrurier, dans lesquels le détail est donné de la manière la plus claire des mœurs et de l'organisation de chaque corps d'état, on y voit que le compagnonage a donné aux hommes nn caractère de grandeur et d'orgueil, tels qu'ils méconnaissaint leurs camarades une fois reçus compagnons, on y trouve également des anecdotes sur les brutalités qui se sont passées sur le tour de France, nous avons extrait un passage des deux frères Laurent, qui se sont rencontrés sur la route, page 86 du livre du compagnonage, ainsi que d'un grand nombre d'assassinats ou batailles page 74; par conséquent ceux qui n'ont pas eu connaissance de tous ces combats, doivent avec plaisir, se procurer cet ouvrage.

RENCONTRE

DES DEUX FRÈRES LAURENT.

d'après le Livre D'AGRICOL-PERDIGUIER.

Un jour, après une marche longue et forcée, je me reposais sous un arbre peu distant de la grand'route. Là, promenant ma vue sur le chemin que j'avais parcouru, je vis venir un compagnon; ici tournant du côté par où je devais continuer mon voyage j'en vis venir un second. Ils se faisaient face, marchaient tous deux la tête haute en se fixant avec des yeux où je lus d'abord leur bizarre intention. Enfin, n'étant plus séparés que par un court espace, l'un s'arrête brus,

*

quement, fait couler à terre le paquet qu'il portait au bout de sa canne, prend une pose martiale, et profère ces cris redoutables : — Tope pays ! quelle vocation ? L'autre ayant pris une attitude fière, répond : — Compagnon cordonnier, et vous, le pays? Le pays répond à son tour qu'il est compagnon maréchal dans l'âme et dans les bras, tout prêt à le faire voir. Aussitôt ils s'avancent, ils se trouvent face à-face : un colloque injurieux s'engage ; le maréchal dit à son émule : — Passe au large, sale puant ! Le cordonnier lui répond : Passe au large toi-même, ô noir gamin ! — Et là, dressés l'un devant l'autre, ils se lancent des regards foudroyants ; leur bouche vomit les imprécations les plus atroces, les injures les plus dégoûtantes. Ayant épuisé tous les traits que leur langue pouvat décocher, ils en viennent aux mains ; armés chacun d'une longue et solide canne, ils font quelques évolutions, quelques rapides moulinets, puis, s'élançant avec impétuosité, se portent réciproquement de rudes coups ; le sang jaillit des deux côtés, et le combat ne se modère point. Mais, après avoir longtemps combattu avec un acharnement difficile à décrire, le maréchal, exténué de fatigue, meurtri, saignant, chancelle, tombe et s'allonge sur la poussière épaisse du chemin. Le cordonnier impitoyable ne retient point sa fureur, il frappe encore, il déchire son adversaire renversé.... Il le déchire ! Mais quelle ne fut pas sa surprise ! quel ne fut pas son abattement ! Quel changement subit ne s'opéra-t-il pas dans tout son être, lorsqu'il aperçut sur les bras nus, sur la poitrine découverte de son ennemi vaincu, des signes distintcs, des marques non équivoques qui le frappent, qui lui font promptement reconnaître, dans celui qui gît sur la poussière, Laurent.... Laurent, son frère bien aimé ! O mon frère s'écrie-t-il, je suis François ton frère et ton ami !.. Oh ! pardonne ! Et se précipitant sur lui, il le prend, le relève, le serre dans ses bras... Ils s'embrassent tous deux.... ils pleurent; mais dans ce moment la douleur est assoupie, leurs pleurs sont douces, et leurs larmes sont des larmes de bonheur et de joie.

Dès, lors, moi, témoin de cette scène détestable puis touchante, j'approche en disant : mes amis permettez à un compagnon menuisier, à un compagnon de liberté, de mêler ses larmes aux vôtres, et ils m'acueillirent favorablement. J'ajoutai : mettons toute prévention de côté, car nous sommes également des hommes, et au lieu de nous haïr et de nous faire du mal, aimons-nous et soulageons-nous mutuellement.

Dans ce moment, François, qui n'avait cessé de soutenir son frère dans ses bras, le relève, le porte sur le bord de la route, et le pose sur un tapis de gazon. Après avoir reçu quelques soins, après avoir goûté quelques instants de repos, Laurent sentit ses forces renaître,il se releva; nous le prîmes chacun sous un bras, et nous nous dirigeâmes à petits pas vers la ville la plus prochaine. Après avoir marché pendant une heure nous y arrivâmes. Nous entrâmes dans la première auberge, laquelle était remplie de compagnons, de divers états et de divers, *devoirs* qui s'y étaient réunis pour discuter des intérêts qui leur étaient communs. Quelque bruit de ce qui venait de se passer ayant déjà transpiré jusque-là, ils témoignèrent le désir de nous avoir parmi-eux, et nous passâmes à leur table sans difficulté. Quand nous eûmes pris quelques aliments, réparé nos forces, un des compagnons pria les deux frères de faire le récit de leur rencontre extraordinaire ; ce que malgré leur bonne volonté ni l'un ni l'autre ne purent accomplir tant ils étaient émus. Dès lors plusieurs compagnons tournaient leurs regards sur moi et semblaient me demander de satisfaire leur désir. Je pris donc la parole, je leur racontai l'aventure dont je venais d'être le témoin, et mon récit les toucha profondément.

LIVRE DE RÉCEPTION

DES

COMPAGNONS CORDONNIERS.

Cette société s'est formée peu d'années aprés la rénovation des Compagnons cordonniers, en 1808. Il est survenu un grand mécontentement entre les compagnons et les aspirants : ces derniers ne purent souffrir que les compagnons jouissent d'une autorité supérieure et ne rendissent aucun compte de ce qui se passait aux aspirants ; si bien que ces derniers ayant voulu demander des comptes aux compagnons et n'ayant rien pu savoir; il en est résulté de grandes contestations entre eux ; les compagnons renvoyèrent les aspirants les plus entêtés. Les aspirants formèrent alors une Société sous le titre des Sociétaires, et firent leur réception, telle que le livre pourra vous le faire connaître.

La société des Sociétaires s'est formée en 1811. Des hommes très respectables firent autoriser cette société par M. le Préfet, sous le titre de Société de secours mutuels, titre qui lui est resté et qui a été donné, en 1855, à toutes les autres Sociétés qui se sont jointes à elle.

Manière dont un vrai Sociétaire doit se conduire.

Une assemblée comme la nôtre est une réunion d'hommes vertueux et par conséquent respectables.

Tout homme raisonnable doit avoir pour principe de mériter l'estime d'une société dont il est membre.

Le premier moyen qu'il doit employer, c'est d'observer exactement les lois auxquelles il s'est soumis, soit par état ou par serment; celles de notre société ont pour base : l'honneur, la décence et l'humanité : tout sociétaire doit se persuader que le nom est énergique, c'est-à-dire qu'il renferme en lui ceux de sujet fidèle, de bon sociétaire et de véritable ami.

Celui qui se méprise assez pour se manquer à lui-même ne doit s'attendre qu'à des humiliations; aussi la société le punit comme tel. Il est vrai qu'elle ne l'emprisonne pas, mais elle le méprise et l'oublie; la décence et le rang ne sont rien entre les sociétaires; la probité est tout. Il est donc nécessaire de se conduire en honnête homme et surtout de ne proférer aucun mot contraire à la bienséance et à l'honnêteté. N'importe quelle liaison l'on ait, il est défendu de se donner d'autre nom que celui de Frère, ce nom sacré fait le plus bel éloge de la société puisqu'il renferme tous les sentiments qui unissent nos cœurs.

Morale de la réception.

Prétendants, sondez votre cœur : voici l'instant de la fraternité. On vous a jugé digne d'être admis dans le sein de notre noble société. Que les promesses sacrées que vous allez faire soient gravées dans votre âme, et que la sincérité, en guidant vos paroles, soit le garant de votre innocence. Mais songez que si votre cœur se rendait féroce en déchirant le sein de notre fraternité, les supplices les plus rigoureux vous poursuivraient partout et ne vous qiutteraient qu'après une cruelle et triste mort. Que ce glaive dont vous êtes armé vous fasse comprendre que la vengeance nous est chère, et que nous n'hésiterons jamais à punir les traîtres qui pourraient se trouver au sein de notre so iété. Vous allez prêter serment avec moi devant notre auguste assemblée.

Serment.

Je jure sur la foi de mon âme de ne jamais divulguer les secrets qui vont m'être confiés ni ce que j'aurai vu et entendu dire ou faire ici ; je veux que, si je me rendais coupable d'un pareil forfait, j'eusse la gorge coupée, les entrailles arrachées, le corps brûlé, les cendres jetées au vent, que mon nom soit exécré à jamais de tous les sociétaires présents et à venir. Ainsi soit-il!

Le Directeur à l'Assemblée.

Mes respectables frères, vous avez entendu le serment qui vient d'être prononcé par un prétendant digne d'être reçu parmi nous. Voici l'instant heureux où son cœur va comprendre combien il nous est devenu cher, dans ce grand jour.

Parlant au Prétendant.

Prétendant, songez que l'avenir vous serait funeste, si votre âme ne se présentait pure devant nous. Dieu veuille que vous soyez toujours fidèle et que vous puissiez vivre et mourir en bon sociétaire.

Prétendant, l'heure enfin vient de se faire entendre où le bandeau qui vous couvre les yeux doit s'abattre et vous faire connaître le lieu qui, jusqu'à ce jour, a été pour vous un mystère. Etes-vous bien décidé? Vous sentez-vous capable de paraître en ces lieux sans vous rendre coupable?... Si votre cœur trop faible ne pouvait résister, demandez votre guide, il est prêt à vous reconduire. Répondez et parlez sans détour.

Observation.

Cher frère, rassurez-vous; le tombeau qui paraît devant vous n'est qu'une marque de la douleur qu'éprouve la société de la perte de son illustre fondateur. Ce glaive dont vous voyez tous les frères armés, serait pour vous punir, si vous vous rendiez coupable d'une lâche perfidie, et pour vous défendre si le moindre dangre vous menaçait. Les lampes qui vous éclairent et à la lueur desquelles vous découvrez la pâleur sur tous les visages, doivent vous faire connaître l'aspect d'un perfide qui oserait nous trahir. Gravez dans votre cœur cette loi mémorable qui paraît devant vous.

Instruction-Catéchisme.

D. Frère, où avez-vous été reçu ?

R. L'on répondra par la ville qui est la fondation (Bordeaux).

D. Que faisait-on lorsqu'on vous y a reçu ?

R. On y pratiquait la bienfaisance et l'on y creusait des cachots pour les vices.

D. Qu'avez-vous observé ?

R. La franchise, salut, prospérité et force à tous les frères.

D. Que venez-vous faire ici ?

R. Vaincre mes passions, soumettre mes volontés, et faire de nouveaux progrès pour la société.

D. Qu'entendez-vous par de nouveaux progrès ?

R. J'entends pratiquer la vertu et mourir en vrai sociétaire.

D. Dites-moi ce que c'est qu'un vrai sociétaire ?

R. C'est un homme libre, fidèle aux lois et au serment qu'il a prêté.

D. A quoi connaîtrai-je que vous êtes sociétaire?

R. A mes signes, paroles et attouchements que j'ai fidèlement reçu le jour de ma réception.

D. Qui vous a procuré l'avantage d'être reçu sociétaire ?

R. Un ami, que j'ai depuis reconnu pour frère.

D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir sociétaire?

R. Parce que j'étais dans les ténèbres et que je désirais connaître la lumière.

D. Que signifie cette lumière ?

R. La connaissance et l'emblême de toutes les vertus.

D. Qu'a-t-on exigé de vous pour vous recevoir sociétaire?

R. Que j'instruise les frères de mon âge par mon zèle pour la société.

D. Quel âge aviez-vous pour votre réception?

R. Onze ans.

D. Que fit-on de vous ?

R. L'on me mit mi-nu mi-vêtu, mais cependant d'une manière décente, et l'on me conduisit à la porte de la salle et l'on frappa trois coups.

D. Pourquoi vous mit-on mi-nu mi-vêtu ?

R. Pour me faire connaître que le luxe est un vice qui en impose au vulgaire.

D. Que signifient les trois coups que l'on a frappés ?

R. Le respect à tous les frères et la demande de l'ouverture de la salle.

D. Que fit-on de vous lorsque la salle fut ouverte ?

R. L'on me mit entre les mains des surveillants.

D. Qu'aperçûtes-vous en entrant dans la salle ?

R. Rien que l'esprit humain puisse comprendre, un voile épaïs couvrait mes yeux.

D. Pourquoi vous a-t-on couvert les yeux ?

R. Pour me faire comprendre combien l'ignorance est préjudiciable au bonheur des hommes.

D. Que vous a-t-on fait faire après être rentré dans la salle ?

R. L'on m'a fait voyager pour me faire connaître qu'un sociétaire doit partir quand on le demande.

D. Que vous a-t-on fait faire après ?

R. On m'a fait mettre à genoux, la main droite sur

le réglement, de l'autre main tenant un poignard sur la mamelle gauche ; là je prêtai serment de fidélité ; après, l'on me découvrit les yeux, et je vis tous les frères armés d'un poignard et décorés d'un cordon bleu.

D. Que signifient cette arme et ce cordon bleu ?

R. Ils me montrent que tous les frères seraient prêts à verser leur sang pour moi si j'étais fidèle à mon serment, et ainsi qu'à me punir si j'étais assez méprisable pour y manquer.

D. Que vous a-t-on donné en vous recevant ?

R. L'on m'a donné un cordon et une paire de gants blancs.

D. Que signifie ce cordon ?

R. Il nous démontre la candeur de nos mœurs et l'égalité qui doit régner entre nous.

D. Pourquoi vous a-t-on donné des gants blancs ?

R. Pour m'apprendre qu'un sociétaire ne doit jamais tremper ses mains dans l'iniquité.

D. Que vous a-t-on observé à la fin de votre récep-ion ?

R. L'on m'a observé de garder et de cacher nos mystères.

D. Où les cachez-vous ?

R. Dans mon cœur.

D. Y a-t-il une clef pour y entrer ?

R. Oui, cher frère.

D. Où gardez-vous cette clef ?

R. Dans un coffre de corail qui ne s'ouvre et ne se ferme qu'avec une clef d'ivoire.

D. De quel métal ?

R. D'aucun, c'est une langue soumise à la raison qui ne sait dire que du bien comme en présence des sociétaires.

D. Quels sont les plus grands devoirs d'un sociétaire ?

R. C'est de remplir ceux de l'état où la Providence l'a placé, de fuir le vice et de pratiquer la vertu.

Fin du Catéchisme.

LIVRE DE LA DEUXIÈME RÉCEPTION

DES

SOCIÉTAIRES-PARFAITS

AVIS

Pour cette réception, il faut deux chambres allant l'une dans l'autre, dans la première il ne faut pas du tout de lumière et fermer les fenêtres avec des rideaux, afin que l'on n'y voie pas plus que si vous aviez les yeux bandés, à la porte de cette loge, dans la même chambre, il faut un surveillant qui ait la tête et le corps revêtu d'un drap blanc, qu'il ait la figure très pâle, qu'il soit armé d'un poignard et les bras nus, vous aurez aussi dans cette chambre, une lanterne sourde allumée, dont on enseignera l'usage lorsqu'il le faudra.

DÉCORATION DE LA LOGE

Il faut que la loge soit tendue en blanc de trois côtés avec des larmes noires que vous semerez par toute la tenture, dans le fond où il n'y en a pas, vous mettrez les transparents qui sont en trois morceaux. (Voyez l'exemple n. 1, 2 et 3).

Ces transparents sont en trois morceaux, afin que la grandeur ne gêne pas, parce qu'il faut qu'ils tiennent tout le fond de la loge.

Vous aurez le soin de les placer à un pied de distance de la muraille afin que vous puissiez mettre les chandelles derrière, de façon que le feu n'y prenne pas; sur le devant du transparent, vous placerez une table couverte en noir depuis le dessus jusqu'aux pieds, il ne faut pas que cette table soit très-grande ; sur le de-

vant de la table, vous mettrez un petit vase rempli d'esprit de vin que vous allumerez lorsque je vous le dirai ; sur la draperie, vous mettrez une tête de mort découpée en papier blanc avec deux os en croix au-dessous ; la table doit représenter un petit autel. Autour de la loge, selon sa grandeur, vous mettrez de chaque côté deux ou trois colonnes dont voilà l'exemple. (Voyez n. 4). Entre les colonnes vous mettrez des têtes de morts (voyez n. 5) ; à l'autre extrémité de la loge, vis-à-vis de l'autel, sont placés un lit de repos formé par deux chaises et une planche de longueur d'homme, vous couvrirez ce lit d'un drap noir, de chaque côté de ce lit sur la tenture, vous mettrez une colonne; entre les deux colonnes, au-dessus du lit, vous mettrez une tête de mort ailée; sur ce lit vous ferez coucher le plus ancien sociétaire, la poitrine et les bras nus, la main droite au-dessus du cœur, vous aurez un simple manche de poignard auquel vous attacherez un morceau de drap rouge pour imiter une blessures, et vous lui attacherez sur le cœur avec un petit cordon bien fin qui lui fera le tour du corps, afin que l'on croie qu'il a le poignard dans le cœur ; il faut que ce sociétaire ait la figure très pâle, vous lui couvrirez le restant du corps avec un drap blanc ; vous mettrez ses gants et son cordon sur le dos du lit, ce sociétaire devant représenter un profane qui a trahi son secret ; ce même sociétaire pourra se mettre à la porte, en dehors de la loge, comme il est déjà dit dans l'avis, il n'aura qu'à mettre son drap sur sa tête et lorsqu'il aura fait la commission qu'il faut qu'il fasse, il rentrera dans la loge avec le premier qui entrera et se remettra sur le lit de repos, où il fera le mort quand il le faudra.

Il faut que la loge soit tapissée par terre, dans cette loge il faut une planche de cinq pieds de long sur un de large, que l'on appliquera un bout sur un tabouret et l'autre par terre, on l'assujétira de manière qu'elle ne vacille pas ; pour cette réception il ne faut point avoir de souliers aux pieds, il faut avoir le poignard, les gants et les cordons que l'on attachera comme dans la

première réception ; on aura le soin de demander à celui que l'on voudra recevoir : cordons, poignard, gants et cordon vert, que l'on aura pour chacun de ceux que l'on recevra sans qu'ils le sachent: dans cette même loge on aura une chaîne à laquelle on ajoutera des manchettes de fer blanc et on l'attachera en dedans de la porte de la loge, l'on va en savoir l'utilité ; on avait oublié de dire que devant le transparent, il fallait mettre un rideau de chaque coté, qui puisse se fermer à volonté, il faut qu'il soit placé à un demi-pied de distance du transparent que l'on fermera lorsqu'il en sera temps.

RÉCEPTION

Vous introduirez le sociétaire dans la première chambre sans lui bander les yeux, vous lui ferez faire un tour dans la chambre sans lui rien dire, et vous le conduirez à six pas de distance avant d'arriver à la porte de la loge où doit être placé le surveillant dont on à parlé plus haut ; puis, vous direz au sociétaire : *allez, mon frère, à la porte de la Loge, et l'on vous ouvrira*, vous le quitterez lorsque vous le verrez près du surveillant. C'est alors que vous ouvrirez la lanterne sourde que vous aurez tenue cachée jusqu'à ce moment et la présentant au visage du surveillant, il dira : *Malheur au profane qui osera pénétrer dans ces lieux;* en prononçant ces mots, il tiendra son bras levé comme s'il voulait le poignarder, lorsque le surveillant aura fini de parler, vous éteindrez votre lanterne, prendrez la main du sociétaire et vous lui direz : « Vous sentez vous la force de pénétrer dans cette Loge afin d'être initié dans nos secrets ? » S'il répond oui ! vous lui direz. « Permettez que je vous bande les yeux, » vous les lui banderez et le désabillerez comme dans la première réception, de plus, vous lui ôterez ses bas et ses souliers, vous le prendrez ensuite par la main, et le conduirez à la porte de la loge où vous frapperez quatre coups, un lent, deux pricipités et un lent, dans la loge, on répondra par deux coups précipités et un

lent. Après celà, vous direz, *ouvrez*, le directeur vous ouvrira et il prendra les mains du sociétaire en les enchaînant en lui disant : *ne craignez rien*.

Celui qui l'aura introduit, lui fera faire un tour dans la loge, et vous aurez le soin de fermer toutes les portes et les fenêtres; après le tour fait dans la loge, vous le ferez monter sur la planche dont on a parlé, vous monterez le premier à reculons et vous tirerez à petits pas le sociétaire à vous, afin qu'il ne s'aperçoive pas qu'il monte, s'il est possible; vous lui direz en montant : « Prenez garde a ne pas tomber, car il y a un précipice de chaque côté de vous ». Lorsque vous serez au bout du tabouret où est appuyée la planche, vour ferez mine de tomber par terre, vous le tirerez à vous afin qu'il tombe, et vous ferez en tombant comme si vous tombiez de très haut, en disant : « nous somme perdus. » Alors le directeur vous voyant tomber, parlera dans un espèce de cornet afin que sa voix paraisse plus sépulcrale, et dira : « ne craignez-rien, vous voilà bientôt hors du danger ».

Quand vous serez relevé, vous ferez faire un tour dans la loge au sociétaire, vous le conduirez à l'autel, lui ferez mettre un genou à terre, son poignard sur le cœur et la main sur le livre, soit évangile ou réglement qui sera sur l'autel ; le directeur lui dira : C'est ici, mon frère, que vous allez renouveler l'obligation que vous avez déja faite dans votre première réception, mais si vous ne vous sentez pas assez de force pour tenir les promesses où vous allez vous engager, nous sommes prêts à vous reconduire par le même chemin que celui par lequel on vous a introduit dans cette loge. Ici on répondra *Oui* ou *Non*. Car ce que vous avez vu et entendu, n'a rien de secrêt, rien que nous ayons tenu de caché jusqu'à ce jour ! S'il dit *Oui*, vous lui ferez faire cette obligation.

OBLIGATION

Je jure et promets, sur cet autel du feu de la vérité, et devant le Créateur de tout l'univers, le Conserva-

teur de tous les êtres, le vengeur du crime et devant vous mes frères, de ne jamais rien révéler à aucun sociétaire ni prétendant, de ce que j'ai vu et entendu faire ici et de ce que je vais voir et entendre. Si je manque à ce serment sacré, que l'on me fasse endurer toutes les peines et souffrances qu'un parjure et un profane mérite en manquant à son obligation.

Lorsqu'il aura fini son obligation, vous lui ôterez son poignard, et le directeur lui dira :

Mon frère, voici le moment où le bandeau qui vous couvre la vue, va être levé afin que vous puissiez pénétrer la moralité et la vérité de ce qui va s'offrir à vos yeux.

Pendant le temps que le sociétaire fera son obligation, vous aurez le soin d'allumer l'esprit de vin qui sera dans le petit vase sur l'autel, ce sera le feu de la vérité, ce doit être la seule lumière qui doit éclairer la loge, parceque les transparents serviront encore à l'éclairer, de plus, le sociétaire qui doit faire le mort s'arrangera sur son lit de repos, afin d'imiter un véritable mort, et vous vous décorerez de vos cordons, gants et poignards, ensuite vous lui débanderez les yeux et lui direz : « Lisez cette inscription ? » Laquelle sera au milieu du transparent, lorsqu'il l'aura lue, vous lui apuierez chacun votre poignard sur le cœur, seulement le chef fera avancer le sociétaire à quatre pas de distance de celui qui est sur le lit de repos, et se tournant, lui dira :

Venez voir la preuve de ce que cette inscription prescrit ?

Lorsqu'il sera à la distance désignée, vous lui ferez ce petit discours :

DISCOURS

Mon chèr frère, rien n'est plus capable de vous faire connaître la vérité de ce que nous désirons vous apprendre, qu'en vous donnant des preuves frappantes des dangers auxquels vous vous exposez en tra-

hissant notre secret, voyez ce prétendu ami de la bienfaisance et de la vertu, celui en qui nous avions mis notre confiance, celui qui était, à ce que nous avons cru un des plus francs, un des plus louables, enfin un des plus fidèles sociétaires, hélas ! c'est lui qui nous a trahi le premier, mais après sa trahison, le remords s'est emparé de lui, et se reconnaissant profane à tous nos yeux et aux yeux de tout l''univers entier, il à terminé ses jours en se plongeant son propre poignard dans le cœur ; avant de rendre le dernier soupir, il a prononcé ces mots : — Mes frères, je meurs profane, mais la seule grâce que je vous demande, c'est d'exposer mes tristes restes dans la loge des sociétaires parfaits, afin que ma présence donne une leçon à l'homme qui ne se sentirait pas assez de force pour tenir son secret, renfermé dans son cœur, pour l'encourager, faites lui voir ces mots, mes très chers frères : « Malheur au profane qui osera pénétrer en ces lieux ».

Lorsque vous aurez fini de parler, vous ferez répéter à celui qui est entre vous deux, les derniers mots du discours, lorsqu'il les prononcera, vous lui appuierez votre poignard un peu fort sur le cœur, quand il aura fini de parler, vous lui direz : Mon frère, il faut que vous souffriez que je vous repose le bandeau sur les yeux pour la dernière fois, afin de vous éloigner d'un tableau aussi effrayant et en même temps, pour vous conduire dans des lieux, oú tous nos secrets vont vous être confiés.

Après cela dit, vous lui bandez les yeux, vous lui faites faire un tour dans la loge et vous le menez au milieu ; ensuite vous lui déchaînerez les mains et vous l'habillerez, vous lui mettrez ses bas mais non ses souliers, vous lui mettrez son cordon, ses gants et son poignard, ensuite vous le ferez asseoir vis-à-vis de l'autel, et vous lui ôterez son bandeau, observez bien que pendant que vous habillerez le sociétaire, il faut que le directeur éteigne le feu qui est sur l'autel, et y mette une grande nappe blanche qui couvrira tout le noir, afin de ne représenter qu'une table sur laquelle on ne met-



que deux chandelles allumées, ensuite vous tirerez le rideau dont on a parlé qui se trouve devant les squelettes, afin que le transparent du milieu paraisse tout seul, vous mettrez une feuille de papier noir devant l'inscription pour que l'on ne la voie pas, entre les rideaux vous mettrez une chaise où sera le directeur, de manière que le transparent soit comme dans un trou et les chandelles qui seront dans la loge, n'empêcheront pas que le transparent fasse sont effet ; quant à celui qui fera le mort, il aura le temps de s'habiller pendant tous ces préparatifs.

Après toutes ces choses, comme on vous a dit, vous débanderez les yeux du sociétaire, et le directeur qui est vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table, entre les deux rideaux, lui dira :

Mon frère, par votre courage, soutenu par la vertu de votre caractère, nous vous jugeons digne d'obtenir le second grade que nous vous désignons et qui vous mettra à la portée de connaître l'égalité qui doit règner entre nous tous ; ainsi donc mon chèr frère, au premier grade de sociétaire, nous ajoutons le second, qui est celui de *Parfait* que vous avez mérité par votre vertu et votre résignation, mes très-chers frères, renouvellons donc ce nouveau titre en nous embrassant tous avec une amitié fraternelle.

Lorsque l'on se sera embrassé, chacun se mettra à sa place, parce qu'il faut observer que quand il y a plusieurs reçus, il faut les faire asseoir de chaque côté de la loge, de façon que le dernier reçu soit vis-à-vis le directeur, lequel dira après que tous seront assis :

Mes frères, nous vous prions de faire un peu attention à ce qui va se dire.

Après ces mots, on commencera le catéchisme.

On avait oublié de dire qu'il fallait ôter la planche, sitôt que l'on aura fait tomber le sociétaire, pour qu'il ne la voie pas lorsqu'on lui débandera les yeux.

D. Etes-vous parfait ?
R. Je le crois.
D. Pourquoi dites-vous je le crois ?
R. C'est que la perfection à eu un commencement et n'aura jamais de fin.
D. Quand vous fûtes à la porte de la loge, qui avez vous vu, qui vous empêcha d'entrer?
R. Un homme pâle comme la mort, revêtu de blanc et armé d'un glaive.
D. Pourquoi était-il de cette manière ?
R. C'était pour effrayer ou écarter tout profane ou téméraire qui voudrait pénétrer dans cette loge de sociétaires parfaits.
D. Commment vous a-ton introdui dans cette loge?
R. Par quatre coups.
D. Que veulent dire ces quatre coups ?
R. Ils se rapportent à un passage de l'Ecriture-Sainte qui dit : cherchez, vous trouverez ; frappez on vous ouvrira.
D. Que vous ont procuré ces quatre coups ?
R. L'ouverture de la loge.
D. Que vous a-ton fait en entrant dans la loge ?
R. L'on m'a enchaîné les mains.
D. Que signifient ces chaînes que l'on vous mit aux mains ?
R. Elles signifient l'esclavage où ma pensée était, de savoir ce que l'on me ferait et ce que je verrais.
D. Qu'avez-vous vu en entrant dans la loge ?
R. Rien, car un épais bandeau couvrait ma vue.
D. Quand vous fûtes dans la loge, qui vous donna la lumière ?
R. Le frère introducteur.
D. Quand l'on vous a ôté le bandeau, que vîtes-vous dans cette loge ?
R. Tous les appareils de la mort.

D. De plus, que vîtes-vous ?

R. Le soleil, la lune, trois étoiles et des cœurs plus gros les uns que les autres, dont je ne puis définir la signification.

D. Nous vous l'expliquerons. Quevous fit-on lorsque vous êutes remarqué tout cela ?

R. On me conduisit au lit d'un profanne, mort pour avoir trahi son secret, sur lequel un frère m'a fait une morale digne d'un sociétaire parfait, après quoi, l'on m'a remis le bandeau sur les yeux..

D. Que vîtes-vous lorsqu'on vous leva le bandeau pour la dernière fois de dessus les yeux ?

R. Rien de nouveau à mes yeux, qu'un cordon vert qui accompagnait mon bleu.

D. Pourquoi avons-nous choisi un cordon vert pour accompagner votre bleu ?

R. C'est que le cordon vert est le symbole de l'espérance, que nous avons et que nous aurons toujours, de voir notre société formée par des hommes vertueux et sages, car la vertu et la sagesse sont les points fondamentaux de notre admirable Société.

FIN DU CATÉCHISME.

APRÈS LE CATÉCHISME, LE DIRECTEUR DIRA :

Voilà mes frères tous nos secrets divulgués à vos yeux, je vais vous donner l'explication de ces tableaux.

Les étoiles et la lune, sont les lumières qui ont éclairé notre Société jusqu'à ce jour, et j'espère qu'elles ne nous abandonneront pas.

Les trois étoiles que vous voyez, sont les étoiles de nos bien aimés fondateurs.

Les petits cœurs que vous voyez au bas, sont les cœurs des prétendants, qui quoique pétits, sont sincères par leur égalité.

Les cœurs qui sont au-dessus, un peu plus gros, sont les cœurs des sociétaires qui par leur générosité et leur franchise, cherchent à parvenir au grade de ociétaire parfait.

Plus haut, sont ceux des sociétaires parfaits, qui

sont parvenus à ce grade, en ouvrant leur cœur à la vertu, à la sagesse, à l'humanité, à l'amitié et à la fraternité.

A présent, mes frères, nous allons donner les signes et attouchements nécessaires pour se faire reconnaître sociétaire parfait.

SIGNES ET ATTOUCHEMENTS

Lorsque vous entrez en loge ou dans un autre endroit où vous croyez qu'il y a des sociétaires parfaits, posez votre main droite sur le cœur ; l'autre sociétaire parfait doit en faire autant, lorsqu'il aura répondu par les signes, présentez-lui votre main gauche.

Alors il mettra la sienne dans la vôtre, vous la lui serrerez fortement en vous embrassant réciproquement,

Vous lui direz : *Amitié*. (1)

Il devra répondre: *Sagesse*.

Lorsque vous aurez donné ces signes et attonchements, vous direz aux nouveaux reçus . allez vous faire reconnaître avec les autres frères.

Lorsque le nouveau reçu aura reconnu les autres frères, le Directeur dira :

Joignons nos manis ensemble, rendons grâces au destin du bein qui nous unit.

Lorsque le directeur aura dit ces mots, il ajoutera en demandant au frère introducteur ;

D. Frère introducteur qu'elle heure est-il ?

R. Mon frère, il est l'heure des vêpres.

D. Que signifie cette heure ?

R. Que Moïse, dans le désert, enseignait les commandements de Dieu jusqu'à l'heure des vêpres.

LE DIRECTEUR A TOUS LES FRÈRES

Puisque c'est à son exemple que nous avons tenû cette loge ouverte, il est temps de la fermer, afin de pratiquer les vertus que nous nous sommes prescrits, ainsi mes frères la loge est fermée.

Fin de la Réception

(1) Amitié et sagesse sont les mots mystiques des sociétaires parfaits.



MODÈLE DE DIPLOME.

L'œil que vous voyez sur le Diplôme, signifie sur-veillance de la société; la lettre V, veut dire vain la lettre M, veut dire marié; la lettre S, sociétai la lettre B, bienfaisant; la Guirlande tendue par anneaux est à la gloire des Sociétaires du Tour France.

Aux noms de nos illustres fondateurs, à tous les ciétaires répandus en France, salut, force et union.

Nous, Membres de la société de *Unitas*.·. *Charitas*.·. *Amor*.·. certifions que L.·. T.·. C.·. F.·. (les très ch frères) de la chambre, à la garde de Dieu et condu de voyage en R.·. (route) du tour de France par l'an de la Veuve 5811, après avoir examiné la vie, les mœurs du très-cher frère, etc., etc.

L'arbre cassé, signifie, société, renversée, mais il reste le tronc avec rejetons et le hibou qui se repo sur la branche.

Le pont signifie le pont de Bordeaux, ville fond trice; sur la colonne de droite, le G.·. signifie gén rosité; sur la colonne de gauche la lettre F.· fran chise; les deux cœurs, signifient qu'ils brûlent pour la Societé; les têtes d'agneaux, douceur; à côté, ce fe représente la lumière; les deux mains, l'union; puis le tombeau du fondateur.

Voilà l'explication des initiales qui sont sur le diplôme.



Aux noms de nos illustres Fondateurs et tous les Sociétaires répandus, en France.

Salut, Force Union.

Nous Membres de la Société *de* UNITAS.·. CHARITAS.·. AMOR.·. *Certifions que les* T.·. C.·. F.·. *de* LA.·. CH.·. ☐.·. *à la garde de Dieu et conduite de Voyage en* R.·.) .·. *du* TO.·. *de* FR.·. P.·. L.·. D.·. L.·. V.·. 5811, *après avoir examiné vie et mœurs du* T.·. C.·. F.·. *âgé de natif de dép. il a été reçu parmi nous le du mois d l'an*

en foi de quoi nous lui conférons le Présent, priant tous les C.·. F.·. *du Tour de France à qui il se présentera, de le reconnaître pour tel à ces signes, marques et paroles, de lui accorder bon accueil et toute bienveillance, fraternelle conformément à nos mutuelles obligations.*

Fait à le du moi d l'an

TROISIEME SOCIÉTÉ DU COMPAGNONAGE.

DÉMONSTRATION

pour la Réception J. H. T. de l'Ordre Légal.

(ENTRÉE DU CAVEAU)

ARTICLE PREMIER.

La première salle est transformée en caveau, au fond un obélisque posé à terre. Tous les frères doivent être armés d'un poignard et observer le plus grand silence; une lampe donnant une frêle clarté, doit être suspendue au milieu du caveau.

ART. 2.

Entrée du Sanctuaire.

La seconde salle appelée Sanctuaire, doit être tendue de noir, parsemé de larmes blanches; en face de l'entrée et tout au fond, doit être construit un mausolée de 2 mètres de hauteur, 0,65 centimètres à peu près de largeur, sur 2 m. 65 c. de piédestal. Ce mausolée doit être creusé de la base au sommet et renfermer une boule noire surmontée d'une tète de mort, dans l'intérieur de laquelle une petite lumière donnera une clarté suffisante pour que le préposé puisse la remarquer; à gauche du mausolée sera placé une petite table recouverte d'un linge blanc, sur laquelle on placera un poignard, une plume, un encrier et le livre de réception.

ART. 3.

Le Temple sera construit dans la salle du caveau, la draperie noire sera remplacée par une draperie blanche, un autel sera élevé sur quatre marches, ainsi qu'une plate-forme, où seront placés trois fauteuils uniformes, recouverts de housses cerises et à une égale distance les uns des autres.

ART. 4.

Les trois chefs représenteront :

L'Administrateur, qui siégera au milieu, GUILLAUME-TELL.

Le Sous-Administrateur placé à la droite du premier, MECTAL.

Le Conférent occupant l'autre siége, VERNER.

Tous les trois seront revêtus de tuniques blanches, leurs couleurs placées en écharpe sur la poitrine; trois étoiles symboliques planeront sur leur tête; et, par un effet de lumière, l'une sera aurore, l'autre bleue et la troisième cerise.

ART. 5.

Représentation des Chefs et ensemble du Temple.

Au moment où le préposé aperçoit la lumière, le Temple doit étinceler de clarté et imposer par sa magnificence. L'encens doit brûler au milieu; l'obélisque doit être placé sur l'autel et être élevé autant que faire se pourra, il doit porter les armoiries du Grand génie libérateur, une étoile sera placée à cinq pouces au-dessus de sa cîme.

ART. 6.

Au commencement de la réception, l'Administrateur doit nommer deux frères chargés de recevoir le récipiendaire à son introduction. Ils devront être prêts lorsque l'appel aura lieu, ainsi que le rouleur et le conférent. Il leur est expressément défendu de brusquer les préposés. L'assemblée doit garder le plus profond silence.

OBSERVATION.

Le mot d'appel est; A L'ORDRE; le mot de passe: LIBERTÉ.

Le rouleur devra apporter la plus grande attention lorsque l'on prononcera ces mots, le mot de reconnaissance est: SAUVEUR.

L'Administrateur dit: à l'ordre! Frère conférent examinez bien si tout le monde est à sa place.

Le conférent, après s'en être assuré, répond: oui, frère administrateur.

MINUIT!

La garde est confiée au frère rouleur, lequel n'ou-

vrira qu'au mot de passe. — Frère rouleur, allez tenir la porte, et vous frère conférent, allez visiter au dehors et voir s'il n'y a pas quelques malfaiteurs qui voudraient s'emparer de la précieuse relique renfermée dans ce caveau; trois coups vous feront sortir et quatre vous feront entrer.

Le conférent frappe le nombre de coups désignés.

L'Administrateur dit : Liberté!

Le conférent étant de retour dit ce qui suit à l'assemblée :

Frères, à peine sorti de ce caveau, j'ai été acosté par plusieurs hommes, dont quelques uns harassés par la fatigue sont tombés à mes pieds. C'est à peine s'ils ont pu me faire part de leur demande. Cependant, un d'eux moins abbatu, m'a demandé d'être admis sous la foi du serment à l'Ordre Légal. Ne pouvant rien par moi-même, j'ai cru de mon devoir de vous informer de sa demande.

L'Administrateur répond :

Comme il est des traîtres, qui pour mieux dissimuler l'apparence de leurs vices, profitent de l'ombre de la nuit, nous ne pouvons les admettre à une heure aussi avancée, sans leur avoir bandé les yeux. Cependant, faites entrer celui qui vous a parlé le plus franchement.

Le conférent va chercher le préposé.

L'Administrateur à l'assemblée :

— Frères! que chacun de nous s'arme d'un glaive vengeur et le porte sur son cœur; ne nous en séparons que pour punir les parjures de notre ordre, faisons-en le serment devant le monument mémorial de notre plus Grand-maître, et comme lui, sachons mourir pour notre indépendance.

Le conférent frappe.

L'Administrateur donne le mot de passe; puis il dit au préposé, au moment où celui-ci les yeux bandés, franchit le seuil :

— Que venez-vous faire en ces lieux, ne craignez-vous pas que le fer qui pèse sur votre sein ne s'enfonce pour punir votre audacieuse curiosité. Apprenez

que cet endroit est sacré et que jamais la porte ne s'en est ouverte pour donner asile aux âmes impures. Malheur à vous si votre intention est d'abuser des hommes qui ne sont esclaves que de la vérité. Votre silence nous donne beaucoup à penser !.... Seriez-vous un traître?

A mort!... A mort!... s'écrie l'assemblée.

— Arrêtez, frères, il est un juge plus puissant que nous, qu'on soumette cet homme à sa sanction, ce juge seul peut savoir la vérité, nous, nous ne pouvons que l'apprécier. Qu'on mène cet homme au juge.

Le conférent sort avec le préposé et après lui avoir fait faire quelques tours il le ramène au Sanctuaire; et le fait passer sur un trapin, l'assemblée aussitôt crie : A mort ! à mort !

Les deux hommes désignés prennent alors le préposé pour le faire sortir, mais le conférent seul le saisit, lui fait faire quelques tours en dehors puis le ramène de nouveau au Sanctuaire, ayant soin de le placer bien en face du mausolée, puis le conférent se retire à pas de loup, et va se placer près de l'Administrateur, puis s'adressant alors au préposé, il dit :

— C'est à vous de bien méditer sur ce que vous allez entreprendre, Dieu veuille que votre âme soit franche et pure! Malheur à vous! malheur! si par une fausse ambition, vous deveniez parjure en violant les engagements que vous aurez contractés. Arrêtez-vous? Ici vous êtes sur le seuil de la vérité !... Je vous laisse seul, livré à vos réflexions, tâchez que votre cœur y réponde? Vous allez passer en sévère justice.

Le conférent après avoir fait ces observations, s'approche du préposé pour voir si le bandeau est bien lié, puis s'en étant assuré, il se place derrière le préposé pour arracher le lien au moment de l'explosion, il se retire doucement ensuite, derrière une tenture. Après un intervalle de cinq minutes, la tête de mort descend jusqu'a deux pas du préposé, une voix cachée lui demande s'il a bien fait son examen, s'il hésite, la même voix le prie de répondre oui ou non. Après la réponse, la tête remonte, le spectre sort, descend

et parcourt l'espace, revient, frappe sur l'épaule du préposé et retourne à sa place.

Alors le conférent dit :

— L'on t'a conduit dans ces lieux paisibles et sombres pour te faire connaître et les conséquences et la gravité du jugement que tu vas prononcer toi-même. La vérité doit te servir de défense ; c'est ici que comparaissent les hommes vertueux ; c'est encore ici que le crime paraît dans toute sa nudité, afin qu'après une sanction sévère on puisse donner la palme au mérite et la mort au parjure. Tremble !... Réfléchis à ton serment, rien n'est fait, tu es encore libre !

Ici un intervalle de cinq minutes est laissé au préposé.

Le conférent continue :

— Parlez, vous êtes vous bien examiné. La curiosité seule ne vous a-t-elle point conduit ici ? Songez-y bien, le glaive pèse de ce jour, éternellement sur votre tête. Tremblez si vous ne vous sentez pas la force de tenir vos serments. La mort sera votre partage, si jamais vous veniez à faillir. Si une flèche puissante a puni un barbare ravisseur, nos armes savent punir les traîtres, et, maintenant, sans hésiter, vous êtes-vous bien examiné ?

Si le préposé répond, oui ! on passe aux questions suivantes :

— Votre conscience n'a-t-elle pas à se reprocher d'avoir désobéi à notre premier ordre ? Jurez !

— Je le jure !

Le spectre dit :

— Monte ici, près de moi, prends dans le fût du mausolée ce que ta main trouvera.

Le spectre fait placer le préposé de manière que ce dernier prenne la boule, celle-ci prise, il le fait mettre en face de lui, et prend la place qu'il occupait, puis il lui dit :

Songe-bien qu'une syllabe te donne une heureuse vie et que deux te donnent une affreuse mort, sans que tu puisses reprocher à quelqu'un l'injustice de ta

position, car c'est toi, toi seul! qui auras prononcé ta sentence et l'aura signée de ton sang!

Ensuite le spectre commande au préposé de remettre la boule à la même place. A ce moment le mausolée se sépare de ses deux échelles, laissant voir un homme demi-nu tenant un poignard comme pour le frapper.

Arrête! dit cet homme, arrête avant de remettre cette boule, examine la bien, ce n'est autre chose qu'un lot destiné à la perte des traîtres. Frémis d'avance si tu deviens parjure à un seul des serments que tu vas prononcer.

Ceci dit : cet homme appelé sacrificateur, va se placer en face du mausolée et adresse au préposé les serments suivants :

— Jure de te consacrer corps et âme, à la propagation de l'indépendance ?

— Je le jure!

— Jure de tout sacrifier pour l'honneur et l'existence de la Société?

— Je le jure!

— Jure que n'importe le cas où les circonstances, tu ne te lieras, soit par amitié, soit même par conversation, avec des hommes que l'ordre légal aura abandonné ?

— Je le jure !

— Jure de ne jamais dévoiler ce que tu auras vu dans ce lieu appelé Sanctuaire?

— Je le jure!

— Jure de te venger de celui qui trahirait son serment ?

— Je le jure!

— Souviens-toi que tous les serments que tu viens de faire, t'obligent à un devoir perpétuel ; te sens-tu capable de les confirmer de ton sang ?

— Je le jure!

Ici on fait au préposé l'opération de la manière usitée.

SECONDE PARTIE.

Le conférent fait placer le préposé en face de l'autel.

L'Administrateur dit :

— D'après vos épreuves, vous méritez être reçu à l'initiation. Mais avant de vous donner la lumière, l'Ordre-Légal me commande de vous adressser les observations suivantes :

— Avant d'entrer ici, vous êtes-vous bien examiné?

Le préposé répondra : oui ou non.

— Alors vous vous rappelez avoir fait un serment qui vous lie perpétuellement, par lequel vous vous engagez à tout sacrifier pour la propagation de notre indépendence et l'agrandissement de la Société. Eh bien! sachez que de ce jour, vous devez servir notre Société, soit qu'elle vous demande sacrifices de corps, de temps, d'argent ou autrement, rien ne doit ébranler vos sentiments d'indépendance. Souvenez-vous que vous devez toujours glorieusement lever la tête en prononçant ou en montrant l'emblême de l'indépendance, et cela, dans quelque circonstance que ce puisse être. Enfin, rejetez tous mauvais procédés de quelque part qu'ils viennent et de quelque façon qu'ils vous soient présentés. Souvenez-vous qu'il faut mourir plutôt que de souffrir la moindre injure contre la Société; qu'il faut la défendre jusqu'à la dernière extrémité devant nos persécuteurs, à quelque rang qu'ils appartiennent; les considérer comme les oppresseurs de l'innocence, puisqu'ils sont l'exemple de la dépravation des mœurs et le germe du vice. Cependant ne distinguez pas l'homme heureux de celui qui est dans l'adversité, jugez-les également. Soyez humble et soumis envers vos frères, ne cherchez jamais de disgrâce, sous peine d'être regardé comme vagabond ou d'être mis au nombre des tyrans, *car sont mis dans ce cas tous nos ennemis!*

La Société use envers vous des droits de maternité, c'est-à-dire, que quelque soit ses commandements;

vous lui devez obéissance de ce jour, jusqu'à votre mort. Vous devez la favoriser de tout votre pouvoir dans ses entreprises, ne jamais réfléchir un seul instant lorsqu'il s'agit de satisfaire ses besoins. Enfin, plutôt toujours vivre dans l'adversité, que de la voir souffrir.

Voici notre devise :

A vous, malheur et mépris si vous ne la suivez pas.

A tous les serments qui sont prononcés, l'assemblée doit se lever.

— Jurez-vous de parler sans haine et sans feinte ?

— Je le jure !

— Jurez-vous de ne jamais dire ce qui se passe en ces lieux ?

— Je le jure !

— Jurez-vous d'être disposé à partir au premier appel de la Société ?

— Je le jure!

— Jurez-vous de n'être jamais orgueilleux de votre rang, de regarder sans exception vos amis comme des frères ?

— Je le jure!

— Jurez-vous de ne jamais fréquenter les traîtres ou révolutionnnaires de notre Société, en quelque temps que ce soit?

— Je le jure !

L'Administrateur s'adressant à l'Assemblée :

— Frères! cet homme nous a prouvé dans ses épreuves une grande fermeté, je le déclare digne de l'honneur du Temple.

L'Assemblée s'écrie :

— Puisqu'il est frère, qu'on lui donne la Lumière.

Le rouleur lui ôte son bandeau.

L'Administrateur dit, s'adressant au préposé :

— Sachez-donc, que vos frères les Fondateurs sacrifièrent leur sang et leurs travaux au service de la Société; mais ils comprirent qu'il y avait encore beaucoup à faire pour atteindre le but qu'ils s'étaient proposés, alors ils établirent une secte qui devait réunir les hommes par les liens indissolubles de la fraternité,

pour parvenir à ce but, ils les firent engager sous la foi du serment, aux lois sacrées de Guillaume-Tell. Les hommes de dévouement comprirent cette nécessité et ils observèrent les commandements qui leur furent transmis. C'est à vous de les imiter si vous voulez mériter la reconnaissance de vos frères; si au contraire, vous ne le faites pas, vous êtes rébelle aux lois de la Société et parjure à vos serments.

Les initiés doivent être cités comme donnant l'exemple de la morale à toute la Société, pour atteindre ce but, on a fait un réglement dont vous êtes tenu de ne pas vous départir.

Voici ce réglement :

ARTICLE PREMIER.

Tout indépendant admis au titre d'initié, s'engage, sous la foi du serment, à s'imposer des sacrifices perpétuels pour les besoins de la Socité, et de lui porter secours en toute cicrconstane.

ART. 2.

L'initié doit donner l'exemple de la sagesse aux indépendants admis. Il doit se distinguer de cesderniers, par son zèle à bien servir la sociéiété, son désintèressement et son humanité envers ses frères malheureux.

ART. 3.

La société étant fondée sur un système d'égalité, on ne peut nullement accorder de faveur, parconséquent, aucun membre marié ne pourra être admis à l'initiation, s'il ne remplit les obligations voulues par l'article suivant.

ART. 4.

Tout indépendant admis, pour être admis à l'initiation, doit être exempt de dettes, son devoir lui prescrivant, pour la propagation de l'indépendance, de partir au premier appel. Du jour de sa réception, quinze jours lui sont accordés pour se mettre en mesure de voyager pour la chambre qui l'aura demandé.

En cas de refus, il paiera 5 francs et remettra ses couleurs pendant un an à la caisse. Il sera obligé de faire six ans d'activité pour avoir son diplôme. Si son livret est en règle, il aura droit de prandre ses couleurs au bout d'un an, moyennant 6 francs pour la caisse de consécration.

ART. 5.

Tout indépendant admis, pour être reçu à l'initiation, doit, avant sa réception, payer 5 francs, plus 4 francs pour ses couleurs, et 1 franc pour ses gants blancs. Les couleurs ne peuvent se porter que réunies en écharpe, la longueur ne pourra jamais dépasser 2 pouces en dessous de la hanche gauche; largeur et nuances conformes à celles de la fondation.

ART. 6.

L'administrateur doit veiller sérieusement à ce que les préposés au titre d'initié, soient capables, par leur talent, leur toilette et leur bonne conduite, de répondre à tous les besoins que nécessite notre ordre. Les hommes en veste ne seront pas admis.

ART. 7.

Tout nouvel initié, est tenu de se rendre ici, au moin une fois par semaine, pendant 2 mois, et à l'heure qui lui sera indiquée par le conférent. Ce dernier est chargé d'instruire le préposé des choses concernant notre ordre. En cas d'absence, le préposé sera passible d'une amende de 1 franc.

ART. 8.

L'Administrateur doit faire passer un examen à tous les initiés qui n'ont pas un an de réception, afin de voir les progrès des jeunes reçus. Tous les trimestres, l'examen sera général et en présence de l'assemblée privée. Chaque membre est tenu de porter ses couleurs pendant le cours de l'instruction.

ART. 9.

Tous les initiés sont tenus d'assister aux réceptions, aux heures indiquées, sous peine de 2 francs d'amende, à moins de donner des raisons indispensables.

ART. 10.

La plus grande tranquilité doit régner dans les réceptions, en cas d'infraction, une amende de 50 cent. est due par le délinquant.

ART. 11.

Les assemblées générales et les réceptions, seront commandées en ordre, par un des premiers, et deux initiés nommés à tour de rôle par l'administration; 2 francs d'amende seront dûs par le membre qui refuserait ce service.

ART. 12.

Aux assemblées générales, réceptions ou banquets, chaque initié doit avoir ses couleurs, sa canne et ses gants, sous peine de 1 franc d'amende.

ART. 13.

Les assemblées initiales, auront lieu tous les trois mois, huit jours avant l'assemblée générale. Toutes les fois que, dans un cas imprévu, l'administrateur enverra un billet revêtu du cachet de la société et de sa signature, paré des deux lettres initiales de notre ordre, chaque membre devra se rendre à l'invitation, sous peine de 50 cent. d'amende.

ART. 14.

Chaque initié est tenu d'avoir une canne de longueur bourgeoise, avec un L. et un J. entrelacés sur la pomme, l'ambout ne pourra dépasser deux pouces. Un délai de 3 mois sera accordé aux nouveaux initiés, pour leur donner la facilité d'acheter une canne. Ce délai expiré, 2 francs seront donnés à titre d'amende

pour ceux qui ne pourront donner de raisons légitimes, telles que maladies, prison ou manque de travail.

ART. 15.

Tous les trimestres, une circulaire sera envoyée à chaque chambre de réception, qui y inscrira : les noms, pays et parties des nouveaux initiés. La dite circulaire sera envoyée de Toulon par la route de Bordeaux, de l'a à Paris, reviendra par la Provence et sera remise à Marseille.

ART. 16.

Tout initié qui se rendra digne de l'estime de ses frères, et qui prouvera par eux, que sa conduite est exempte de reproche, depuis le jour de sa reception, sera au bout d'un an, et sur l'ordre de l'administrateur, admis à sa dernière instruction. Le conférent lui donnera l'explication exacte et détaillée des signes et initiales tracées sur le diplôme.

ART. 17.

Tout initié, recevra son diplôme en donnant sa démission. Il le paiera 2 francs. Si plus tard, il désirait rentrer dans la Société, il sera admis sans être obligé de le remettre ; le livret devant porter certificat de bonne conduite.

ART. 18.

Nul initié n'aura droit à son diplôme, que, si depuis deux ans, il fait partie de la Société, sauf le cas où il serait marié, et encore ce cas ne sera admis, que dans celui où l'initié aurait acquit sa dernière instruction.

ART. 19.

L'ordre initiale devra être nommé, ou du moins commandé, pour la nomination d'un Administrateur, ce dernier, ne peut être reçu, que connaissant son diplôme. De cette manière, on pourra s'entendre pour avoir la majorité en Assemblée générale. L'Adminis-

trateur nommera un conférent capable de donner toute instruction. Le sous-administrateur pourra être nommé quand-même.

ART. 20.

Tout initié, qui après avoir cherché dispute, en viendrait aux mains, payera 3 francs d'amende à la caisse générale, de plus 1 franc, pour celle de la consécration ; cette dernière amende sera aussi appliquée contre celui qui ferait des signes de notre ordre, devant des indépendants admis.

ART. 21.

Les administrateurs doivent veiller sérieusement un indépendant, avant de l'admettre à l'initiation, sous peine d'être remplacés.

ART. 22.

Chaque chambre du tour de France, doit avoir une boîte destinée à la conservation des diplômes et du règlement de l'Ordre Légal. L'Administrateur et le conférent, sont tenus de voir le dégré d'instruction de l'initié arrivant. Ce dernier, immédiatement après son arrivée, fera son entrée en chambre.

ART. 23.

A tout banquet ou fête de réception, chaque membre, est tenu de porter un bouquet d'immortelles bleues et jaunes. Les initiés seuls, supporteront cette dépense, ils devront en faire présent aux indépendants admis.

ART. 24.

Tout initié puni d'amende, devra l'aquitter dans le courant du trimestre, sous peine de la voir doubler à l'assemblée trimestrielle. Les anciens en activité, paieront l'amende de 1 franc, s'il ne se rendent pas à l'invitation que l'Administrateur leur aura fait. Pour reconnaître l'utilité de la présence des anciens, l'Ad-

ministrateur posera un cachet en tête de la lettre d'invitation, et l'autre en dessous de sa signature.

ART. 25.

L'Administrateur, immédiatement après la réception, est tenu d'enregistrer les dépenses et bénéfices qu'aura occasionné cette nuit, sous peine d'une amende de 2 francs. Les trois chefs, sont tenus de donner le compte exact des fonds sortis ou entrés de la caisse de consécration, pendant le trimestre. En cas de négligence, ils paieront 50 cent d'amende.

ART. 26.

On ne peut faire aucun don, si ce n'est par versement, à l'exception de ceux qui auront droit à la caisse de consécration, l'Assemblée alors, sera commandée à ce sujet, et la somme accordée sera remise immédiatement.

ART. 27.

Tout initié, retiré ou sur le tour, arrivant à la Société, devra pour être reconnu, inscrire sur le dos de sa lettre, O.·. sur le coin gauche, L.·. sur l'autre coin d'en bas.

ART. 28.

Toute chambre, écrivant pour l'ordre initial, devra partager la feuille en deux. Sur la première, elle écrira au général pour une excuse quelconque; sur la seconde, sera ce qui nous regarde. De cette manière, nous ne paierons pas de port de lettre intiale. Cependant, on devra signifier l'excuse dans la feuille nous concernant.

ART. 29.

Tout initié doit se cotiser pour 25 cent. tous les trimestres, pour la sûreté d'un voyage imprévu, concernant notre ordre. Cette cotisation sera versée dans une boîte en tôle, qui doit servir pour la conservation du livre initial et du diplôme. Elle sera fermée par

deux cadenas, dont l'Administrateur et le conférent auront chacun une clef. La boîte étant fermée sera remise à un ancien retiré qui en donnera un reçu.

ART. 30.

Honneur à la mémoire de tons initiés qui se sera bien comporté, son nom sera immortel, pour le prouver, on lui élèvera un écusson portant les initiales H.·. d.·. F.·. qui signifient Honnenr d'un Frère, ensuite l'on partagera ses couleurs par moitié, l'une sera ensevelie avec le défunt et l'autre restera dans l'écusson, ainsi que son nom, son pays et le milésime de son décès. Ces armoiries seront à toutes les réceptions, dans la salle du Temple.

Lecture étant faite, l'Administrateur dit :

Avez-vous bien compris ?

Le préposé répond : Oui !...

L'Adm. Jurez de bien l'observer.

Le Pr. Je le jure.

Après ce serment, on doit monter l'encens au pied de l'obélisque. L'Administrateur frappe sur la couverture de son livre, puis il appelle à l'ordre, à ce mot toutes l'assemblée se dresse.

L'Administrateur :

Frères,

Le maître que nous honorons, n'est autre qu'un grand artisan campagnard. Le fils de la nature, le digne père, l'inspiré du ciel, enfin le grand Guillaume-Tell.

Les serments des fondateurs ont été prononcés sous un ciel pur, aux pied des montagnes neigeuses, à la s - pect de l'aurore. C'est pour cette cause qu'ils adoptè rent pour couleurs, celles dont le détail suit :

La couleur Aurore, comme emblême de la lumière; la Bleue, comme emblême de l'union, constance et liberté; la Blanche, comme emblême de la pûreté et de l'innocence ; La cerise, comme emblême de la force et

de la persévérance dans leurs droits.

Ici le conférent délivre les couleurs au préposé, ayant soin de les lui passer en écharpe.

L'Administrateur prononce alors le discours suivant :

Frère, I.·. N.·. T.·.

Ces couleurs, dont l'Ordre Légal vous décorent, ne doivent rien changer à vos sentiments. La fierté ou l'indifférence pour vos amis, seraient un crime si elles vous atteignaient ; la douce amitié qui jusqu'à ce jour a uni vos cœurs par la même sympathie, ne doit pas être altérée par votre admission au titre d'initié. Vous ne cessez d'être égaux ! vos droits et vos devoirs seront toujours les mêmes ; la réception n'établit aucune inégalité parmi nous. Elle n'est institué que pour resserrer les liens de la fraternité. Le zèle par les initiés, doit être illimité, ils doivent donner en toutes circonstances, l'exemple de la vertu et du désintéressement, trouver consolation et bonheur, dans une sage bienfaisance. Vous devez frères, vous préserver de l'orgueil et de la vanité dont se pare l'ignorant ; ces défauts seraient pour la Société un vice qui la conduirait infailliblement à sa perte.

Ici on donne les gants au préposé.

Songez que l'innocence ne doit jamais être souillée, prenez son parti en quelqu'occasion que ce soit. Malheur au traître qui révélerait les secrets qui lui ont été confiés (se tournant du côté de l'obélisque). Frères, voici le monument mémorial de notre Grand-Maître, que chacun de nous fasse le serment solennel de mourir, plutôt que de revèler les secrets de la Société ; répétez avec moi :

Je promets sur ma foi d'initié, par-devant cette auguste assemblée, au pied du monument mémorial du grand génie libérateur, de ne jamais parler à aucun non reçu par l'Ordre Légal, des secrets qui m'ont été révêlés comme indépendant ; Je promets d'en remplir les obligations, au péril même de ma vie ; je promets en outre, de sacrifier aux mânes de Guillaume-Tell, les

parjures qui révêleraient quelques uns de nos secrets aux profanes; je tiendrai mes serments, que la mort la plus affreuse soit l'expiation de mon parjure; telle est ma sentence, qu'on l'exécute sans merci si je devient coupable.

L'Administrateur s'écrit, d'une voix tonnante; frères, vous l'avez entendu, c'est lui-même qui a prononcé son sort.

S'adressant au préposé : Tous les serments que vous avez prononcés, pèsent de ce jour éternellement sur votre tête. Malheur à vous, si vous les oubliez..

AU GRAND GUILLAUME-TELL.

Second Discours en signe de reconnaissance.

C'est à toi, ô grand génie libérateur des trois cantons de l'Hélvétie, défenseur de la liberté, vrai héros de l'indépendance, de bénir cette heureuse nuit, qui nous unit par l'exemple de tes lois. Que ta mémoire reste éternellement dans nos cœurs, et que par toi, nos inspirations soient toujours guidées par cette loyauté qui te fit distinguer parmi ce peuple malheureux, qui, grâce à ton énergie, fût délivrée du joug tyranique sous lequel il gémissait. Un seul coup, une seule flèche, suffit pour détruire le barbare persécuteur de la sainte liberté.

Ceci étant dit, un toast est porté à la mémoire de Guillaume-Tell.

Frères, que chacun de nous donne une santé à la méroire de notre modèle G.-T., et comme lui concourons à la fratèrnité et à l'égalité.

Tous en touchant le verre :

Défendons notre société, comme Tell défendit la liberté.

PREMIÈRE PARTIE.

Manière de reconnaître les indépendants.

Lorsqu'en voyageant, un initié voit à une quinzaine le pas, un ou plusieurs hommes, il doit toujours les fixer, de manière à se préparer pour la reconnaissance, celle-ci se fait en faisant deux pas, l'un rétrograde et l'autre en avançant sur celui qui vient à lui. Puis à cinq pas de distance, porter la main gauche sur le cœur, et la droite à la coiffure, en mettant le pouce sur le front. Si l'on donne le même signe, il faut s'arrêter, et après s'être observé, se rapprocher, et dire :

D. Qui êtes-vous ?
R. Indépendant !
D. Connaissez-vous le livre sacré ?
R. Oui, je l'ai vu !
D. Qu'avez-vous observé ?
R. Le charme de l'égalité !
D. Connaissez-vous les trois syllabes ?
R. Oui !
D. Dites-moi les deux dernières, je vous dirai première !
R. Sau-veur.
L'autre répond, Tell.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsqu'un initié va commander une assemblée en ordre, il doit, à la porte du préposé, frapper quatre coups bien distincts ; le premier fort sur la porte, le deuxième sur la canne de celui qui commande avec lui, qui lui pare, puis lui donne la main ; après, un des chefs frappe les deux derniers, dont le premier faible et le second très-fort.

Le visité ouvre, le rouleur porte sa canne de la main droite à la main gauche, alors il porte la main droite à sa coiffure, le pouce appuyé sur le front, laissant tomber son chapeau sur le côté droit, sans que le pouce

quitte sa position. Alors on s'avance de deux pas pa
tant du pied droit, pour entrelacer la jambe gauch
prenant la main droite du visité, ce dernier passe
gauche en dessous pour la reposer sur la pomme de
canne du rouleur ou de celui qui se sera présent
Après avoir reçu l'attouchement bien distinct,
rouleur répond de même qu'il explique la significatio
de T.·. V.·. M.·.

Le visité demande à l'oreille,

D. Qui êtes-vous ?
R. Amis de la fraternité !
D. Que cherhcez-vous ?
R. Les protecteurs des opprimés !
D. Que leur voulez-vous ?
R. Qu'ils nous aident à secourir !
D. Quel jour les soulagez-vous ?
R. Le jour et l'heure.
D. Avez-vous un mot d'ordre ?
R. Oui !
D. Faite-vous reconnaître, je vous donnerai le mot de passe.
R. Toujours avec ardeur,
Soulageons le malhenr.
(Passe) Liberté.

TROISIÈME PARTIE.

Pour se donner la main, il faut la prendre pleine, tenant le pouce allongé sur celui de son ami, et presser dans cette position, trois coups bien distincts.

Pour frapper à la porte.

Le premier coup à la porte, fort; le second sur la canne; après, une poignée de main suivie de l'attouchement du pouce, puis avec l'embout de la canne revenant sur la porte, frapper le troisième faible et le quatrième fort.

Pour saluer.

On doit porter la main droite à la coiffure, de ma-

nière que le pouce soit appuyé sur le front. On doit laisser tomber son chapeau du côté droit, sans que le pouce quitte la première position dans laquelle il était placé.

Pour boire et choquer le verre.

On prend son verre à pleine-main, et quand on vient pour choquer, on doit avancer l'indicateur à l'autre bord du verre, afin que celui de votre frère se touche par le même mode. Après l'on se fixe, l'on porte le verre à la bouche en deux temps, le premier simulaire, le second pour boire.

Pour inviter un I.·. N.·. T.·. à nous suivre.

Quelque part que ce soit, il faut porter le pouce de la main gauche au milieu du front, la faisant descendre sur la joue du même côté, jusqu'au milieu du menton (ce signe forme la demi-lune).

Pour inviter à se taire.

L'index de la main gauche, doit former le cercle et renfermer la bouche, les trois autres doigts sont ouverts fixés sur le nez. L'initié à qui ce signe sera adressé, comprendra son indiscrétion.

Lorsqu'on fait la conduite à un Initié.

Arrivé au champ de conduite, le partant embrasse ses frères à tour de rôle, et autant que possible par rang d'ancienneté. Après avoir trinqué et bu avec eux, arrivé au dernier, ils se séparent, partant du pied gauche, il s'arrête au quinzième pas. L'Administrateur va se placer quatre pas en avant, après avoir fait le salut d'usage, ils marchent chacun côte à côte, et se prenant les mains, il lui demande à l'oreille :

D. Quel sentiment, ami, charme ton existence ?

R. L'amitié fraternelle de notre indépendance ?

L'Administrateur lui donne le mot d'ordre, puis on s'embrasse...

CÉRÉMONIE D'UN ENTERREMENT.

Pour un enterrement, chaque initié doit avoir au bras gauche, un crêpe, et un autre passé dans les yeux de la canne. L'immortelle et les couleurs passées à la boutonnière. Le conférent porte une couronne d'immortelles dans une serviette.

Arrivés au lieu de repos, les initiés doivent planter leurs cannes deux pouces en terre autour de la tombe, et entrelacer les pommeaux dans le crêpe, afin de former le berceau, ensuite on détache les couleurs qu'on place au milieu des pommes de cannes.

L'Administrateur, le sous-administrateur, et le conférent, conservent les leurs, ainsi que leurs cannes. Quand le berceau est formé, le cortége d'initiés recule de quatre pas de chaque côté, toujours faisant face à la tombe. Cette marche exécutée, l'Administrateur détache ses couleurs, avec lesquelles il forme la lettre T.·. sur la serviette que le conférent a placée à un pas de distance de la tête de la tombe ; le sous-administrateur forme la lettre M.·. et le conférent la lettre V.·., ces lettres formées, le rouleur se barre les pieds avec sa canne, baisse la tête et se croise les bras. Alors, le cortége met un genou en terre, chacun se donne la main droite, la gauche appuyée sur le cœur, le conférent jette la couronne, mettant un genou en terre ; l'Administrateur et le sous-administrateur se dressent, vont au pied du tombeau, se donnent la main, remontent à la tête, leurs mains étant au-dessus du berceau, et viennent s'embrasser où sont les lettres ; tous les frères les imitent et vont se placer du côté de la tombe, à quatre pas de distance ; le rouleur étant resté le dernier, va embrasser le conférent, s'empare des couleurs et de la serviette ; aussitôt les initiés vont reprendre leurs couleurs, leurs cannes et viennent à leur place.

Tous les frères, parés de l'Ordre, passent leur canne de la main droite à la main gauche, saluent, puis font demi-tour à droite, et s'en vont.

La grande Instruction
doit se faire
DANS LA SALLE DU CAVEAU.

L'Assemblee
doit être debout pendant
CETTE CÉRÉMONIE.

FRÈRES INITIÉS,

Après délibération faite parmi-nous, membres de la grande institution de l'Ordre Légal, avons reconnu et approuvé, d'après les obligations qui vous ont été faites, recommandées par les premières épreuves, lesquelles ont été noblement suivies par vous.

Recevez donc de notre part, notre estime, ainsi que notre reconnaissance, et en vertu de la reconnaissance, nous allons procéder à ce que nous vous avons promis lorsque vous passâtes frère de l'Ordre.

L'Esprit de vin, doit brûler dès l'instant que les serments se rappellent, et l'initié recevant sa dernière instruction, doit tendre la main au-dessus de la flamme.

L'Administrateur lui dit : Répétez avec moi : J'ai juré par un serment perpétuel; cette explication est sous la colonne du milieu, ces trois colonnes représentent par leurs initiales les serments que vous avez jurés par trois fois, tels que l'explication vous le donne au-dessous des colonnes.

La lettre O.·. ORDRE ; la lettre L.·. LÉGAL ; les quatre lettres des écussons, signifient : la première, Honneur ; la seconde, Vertu ; la troisième, Valeur ; la quatrième, Indépendance.

Signification des trois Pyramides d'Initiales.

La première, CHEWIS ; la seconde, URIS ; la troisième, ANDERWALDEN ; lieu où est situé le tombeau de Guillaume Tell. L'ensemble des Pyramides, représente les trois Cantons qui conquirent l'indépendance de la Suisse.

Les Palmiers, secours et protection de l'Orient à l'Occident ; l'Etoile multiple, placée sur la cime du fronton, Avenir et Vigilance.

Les bras sortants du mausolée et portant des flambeaux ; l'esprit d'humanité et de vertu, guidant la Société vers le bonheur et l'immortalité.

OBSERVATION.

Le livre doit être consigné chez un ancien initié, et l'on ne pourra le prendre, que pour l'assemblée privée. A ses réceptions, l'initié ancien, à qui on l'aura consigné, ne pourra le remettre, que pour les causes annoncées, et à l'Administrateur lui-même.

Cinq francs d'amende, seront infligés, à celui qui s'arrogerait le droit de le demander croyant l'obtenir.

Fait à Avignon, le 1er Juin 1846.

FIN DE L'HISTOIRE DES INDÉPENDANTS.



Dans cet ouvrage, sans doute, quelques frères bien renseignés, trouveront qu'il manque quelque chose. Cependant, nous rapportons les faits du mieux possible, afin de montrer à nos lecteurs, à peu près ce que sont les réceptions de chaque Société ; chacun pourra voir, que tous ces serments ne pouvaient qu'engendrer la haine des uns contre les autres, et amener quantité de batailles sanglantes, dans lesquelles il y a eu à déplorer bien des morts et des blessés; tout cela, par l'ignorance des hommes, qui ne pouvaient comprendre, que l'union fait la force.

Il n'est pas à-propos de relever, tous les massacres qui se sont passés pour le schisme du compagnonage; nous nous attachons seulement à en dévoiler les mystères, afin de briser cette chaîne, qui existe encore parmi-nous.

Au reste, il est facile de se rendre compte de l'absurdité et de la méchanceté des hommes dans cette opération, puisque vous voyez, que, pour avoir tous les grades du Devoir, il fallait des années ; et pour savoir quoi de plus ? un mot bachique ! oui, le compagnonage doit être considéré avec le plus grand mépris, car il a fait trop de mal, pour ce qu'il a fait de bien ; il a fallu s'armer de courage au XIXe siècle, pour oser toucher à ces mystères.

Nous laissons à nos lecteurs, le droit d'en penser ce que bon leur semblera, car il y a de quoi faire rougir un honnête homme, d'avoir été dupe d'abus semblables, pour si peu de chose.

Nous allons passer à l'explication du Diplôme compagnonique.

Rappelle-toi, que l'homme vertueux, ne doit jamais fléchir devant un mauvais conseil, qu'il doit en tout être égal aux êtres faits à l'image de Dieu; voilà les mystères de l'indépendant, et les devoirs de l'initié.

Rappelle-toi, que l'homme de cœur, doit pouvoir vaincre toutes pensées qui pourraient compromettre son honneur. Initié, lis ton seing, écrit de ton sang; honneur ! trois fois salut à notre grand Maître Tell !

Voilà l'explication de toutes les lettres initiales qui se trouvent au-dessus des quatre colonnes, entre les lettres, se trouve un écusson, sur lequel sont représentés les flèches et l'arc, la pomme et le chapeau du fils de Guillaume Tell, ainsi que les lettres O.·. Ordre; L.·. Légal.

Le temple, est le symbole du recueillement et de la sagesse.

Les quatre colonnes, la force et la résistance à l'oppression.

Le fronteau, l'œuvre des fondateurs accompli, les trois étoiles, qui sont dans le mausolée, signifient : la première, Courage ; la seconde, Constance ; la troisième, Unité.

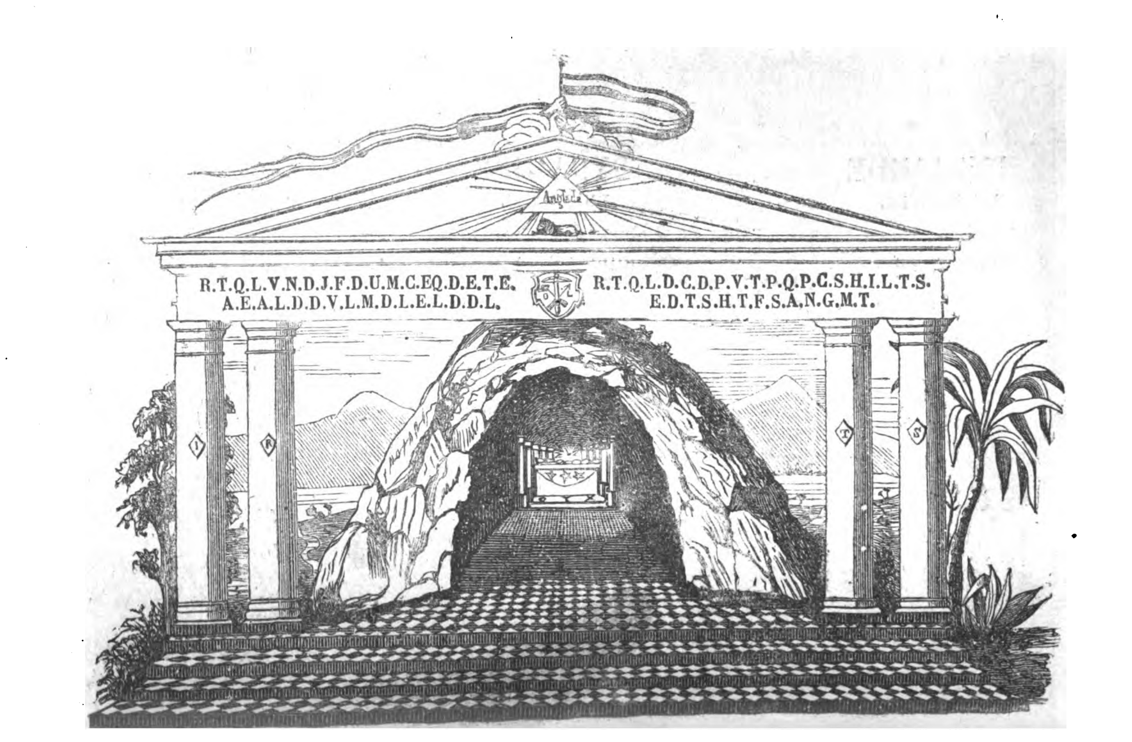
Les marches du temple, représentent : la première, Tell ; la seconde, Verner; la troisième, Métal; la quatrième, Arnold de Vinkelried, qui lui aussi se dévoua à la mort, pour sauver ses frères, à la bataille de Marten.

Les rayons qui enlacent le triangle, sont à la gloire des fondateurs de la Société ; le poignard, signifie, Souvenir; la boule noire, Vengeance ; le mausolée, la Haine et la Mort, qui attendent les traîtres et les parjures ; les palmiers, secours de l'Orient à l'Occident.

Les bras sortant du haut du mausolée, et portant des flambeaux, représentent l'Esprit d'Humanité et de Vertu, guidant la Société vers le bonheur et l'immortalité.

Les quatre lettres, qui sont sur les colonnes, signifient, I, initié; R, rapelle; T, ton; et S, Serment.

L'étoile multiple placée sur le fronteau, signifie, Avenir et Vigilance; le Lion, la Force.


R.T.Q.L.V.N.D.J.F.D.U.M.C.EQ.D.E.T.E.
A.E.A.L.D.D.V.L.M.D.L.E.L.D.D.L.
R.T.Q.L.D.C.D.P.V.T.P.Q.P.C.S.H.I.L.T.S.
E.D.T.S.H.T.F.S.A.N.G.M.T.
I
R
T
S

PYRAMIDE
DE DROITE.

Premier Serment
et première colonne.

J
DC
EAD
T C A L
P D L J
D T S P L
E L D L S
J Q N L C
O L C N T
F L S P A O
B P C A D H Q L
L A A J D N J R
C Q T A V D C L A
S J D T V S C Q T S S
R T Q T L S C T V
D F T A U D P T S
T C D L C D T S

PYRAMIDE
DU MILIEU.

Dernier Serment
colonne du milieu.

J
J P
U S P
D T S
P L G
D L S E
L P D N
I J L S D
M S E L S E
P E D P D C Q
L G P M P S J M R
C H A T L T A L G

PYRAMIDE
DE GAUCHE.

Second Serment
et troisième colonne.

J
V D
P S
H E S
F J V
D N J R
C Q S P
E C L J V
D D A P A
P A D L S
J J D N J O
D V R E D R
V A C D F
J V D N J F
L T O R D N S
E Q T Q C S F
E L S A H E I V

Jure de corps et âme de te consacrer à la propagation de l'indépendance ? — Je le jure. Jure de tout sacrifier pour l'honneur et l'existence de la Société? — Je le jure. Jure que n'importe le cas ou les circonstances, ne te feront lier, soit par amitié ou bien par conversation, avec des hommes que l'Ordre Légal aura abandonnés ?—Je le jure. Jure de ne jamais redire ce que tu as vu dans ces lieux appelés sanctuaire ? — Je le jure. Jure de te venger sur celui qui trahirait son serment? — Je le jure. Rappelle-toi que tous les serments que tu viens de faire, t'obligent à un devoir perpétuel, te sens-tu capable de les confirmer de ton sang ? — Je le jure.

Aussitôt on lui fait l'opération de la manière usitée.

Tout initié qui aura à se reprocher quelque infraction dans le courant de l'année de sa première réception, sera renvoyée à la seconde, en cas de récidive.

J'ai juré par un serment perpétuel, de tout sacrifier pour l'agrandissement de la Société, et la propagation de notre indépendance, je l'ai signé de mon sang et le signe encore pour en donner preuve de conviction; que le glaive punisse mon parjure, si je m'en rends coupable. Honneur aux trois libérateurs, tout à leur gloire.

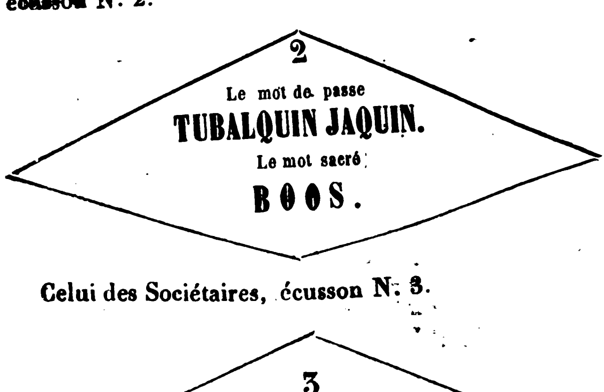
Banni pour toujours de la Société, mais avant on devra le dégrader de ses couleurs.

Jurez-vous de parler sans haîne et sans feinte? Je le jure. Jurez-vous de ne jamais redire ce qui se passe en ces lieux? Je le jure. Jurez-vous d'être disposé à partir au premier appel de la Société? Je le jure. Jurez de n'être jamais orgueilleux de votre rang, et de regarder vos amis comme des frères? Je le jure. Jurez-vous de ne jamais fréquenter les traîtres ou révolutionnaires de notre Société, en quelque temps que ce soit ; faites-en le serment à haute et intelligible voix? Je le jure.

Voici le relevé des Mystères de chaque Société, les Compagnons cordonniers du Devoir et ceux de l'Ere nouvelle du devoir, se servent des mêmes mots mystiques renfermés dans l'écusson N. 1.



Le mot mystique des Compagnons de Liberté, écusson N. 2.



Celui des Sociétaires, écusson N. 3.

3

AMITIÉ SAGESSE

Et celui des Indépendants, écusson N. 4.

4
Mot de passe
LIBERTÉ
Le mot de reconnaissance
SAU-VEUR

Voilà tous les mots de passe du Compagnonage.

AVANT-PROPOS

Sur l'abolition du Secret des compagnons

DE LIBERTÉ.

En dévoilant les mystères du devoir de liberté, nous nous sentons à l'aise, qu'importe qu'on nous prodigue les mots de renégat, de félon et de parjure; notre conscience était trop oppressée en nous trouvant innoffensivement membres d'une de ces fractions d'hommes incivils qui se vouent une éternelle haine, et partant, au mépris de tous les cœurs généreux.

Qu'est-ce que le compagnonage? soyons bref, mais jugeons; est-ce un enseignement où les jeunes ouvriers peuvent puiser la science et l'amour des arts? nous répondons non, sans hésiter, car la division qui existe dans les corporations, les préoccupent à un tel point; qu'ils éloignent du sein de la Société l'idée d'une noble émulation; aussi, aujourd'hui les écoles d'adultes offrent aux enfants du peuple un enseignement des plus étendus et des plus rationnels, autant que moral. On ne peut plus se dire compagnon sans exciter ses voisins à l'hilarité; car un compagnon est-il un être au-dessus du vulgaire? la moitié ne savent pas lire, ou ne savent qu'à peine se faire reconnaître de leurs confrères. Si cette institution n'a pas progressé, si les lumières de notre époque ne s'y sont pas introduites, il est évident que les compagnons ont manqué à leur mission et qu'ils ont parjuré. Est-ce leurs fondateurs qui leur ont fait, en leur donnant naissance, la recommandation d'exterminer ceux qui n'appartiendraient pas à telle ou telle corporation? non, car nous qui les avons compris, nous ne leur ferons jamais cette injure. Leur but était d'associer et

de perfectionner les hommes de labeur, de leur enseigner ce que le Dieu fait homme, en mourant sur la croix, leur montrait quand il inclinait sa tête divine sur son cœur, oui, c'était ce que maître Jacques et le père Soubise avaient recommandé quand ils disaient : allez, croissez et multipliez, surtout aimez-vous les uns les autres. Est-ce, nous le répétons, leur enseignement que vous avez mis en pratique, vous, compagnons ? Nous n'avons besoin pour vous répondre que de voir vos archives, et les taches de sang qui marquent leurs feuillets ; disons aussi que vous avez renié votre institution primitive, que vous avez prévariqué; qu'est-ce, après tout, sans l'amour fraternel proclamé dans toute son étendue et suivie de même : qu'une société. Quelle est l'institution où la brutalité remplace la morale, si ce n'est autre chose qu'un abrutissement et une corruption?

Quand vous avez brisé les forces morales et physiques de celui que vous voulez admettre à participer à vos mystères, vous lui faites prêter serment de fidélité, et vous avez raison, car si le lendemain d'une pareille offense faite à sa dignité d'homme, vous lui disiez votre galimatias de signes et de secrets, il vous enverrait paître, et ne prêterait jamais serment à des bévues pareilles.

C'est adroitement que vous extorquez sa confiance et que vous rivez sa chaîne, vous lui donnez un baptême en le faisant renoncer à la foi de ses pères, en un mot vous dégradez en un instant la créature de Dieu.

D'un homme innoffensif vous en faites un homme méchant, vain, qui, en suivant vos principes devient l'ennemi de ceux qui ne pensent pas comme lui et comme vous.

Et toi, Salomon, grand roi, dont la sagesse est immortelle, tes enfants ne valent pas moins que ceux de Jacques et de Soubise, et c'est pour répondre à tes lois que nous publions les secrets que la nécessité du moment te fit adopter pour donner le salaire à chaque ouvrier selon son mérite ; puisse notre travail ouvrir

les yeux des plus endurcis et leur faire adopter loyalement notre programme qui est : *Travail*, *Religion* et *Encouragement*.

LA SOCIÉTÉ DU DEVOIR DE LIBERTÉ

Créée à Bordeaux en 1845.

COURS DE RECEPTION DU PREMIER ORDRE

Épreuves Morales et Physiques.

INSTRUCTION.

Parmi les affiliés, celui qui a l'intention de se faire recevoir compagnon le communique à un membre initié, celui-ci en fait part au premier compagnon, qui selon la disposition des statuts particuliers doit prendre tous les renseignements indispensables sur la moralité et les talents du présenté ; mais, depuis bien longtemps on a passé outre sur de pareils examens, et pour donner un défenseur de plus à la Société, il n'est plus question que des dix francs de rapport que l'on fait en pareille circonstance, une fois cette somme versée, on le prévient, mais seulement cinq heures à l'avance. Celui qui le présente ne quitte le futur néophyte qu'au moment où celui qui doit le préparer se présente pour remplir ses fonctions ; ordinairement ce dernier doit être complétement inconnu de l'individu ; une fois seul à seul avec lui, il lui frappe trois coups sur l'épaule gauche, puis avec le plus de sérieux possible, fait les questions suivantes : de quelle religion êtes-vous, quel est votre âge, quel est votre lieu de naissance, quels sont vos noms et prénoms, avez-vous des métaux sur vous, qui soient en argent, montre ou couteau, on le dépouille de tout ce qu'il

possède: après ces opérations, on lui déclare que devant le conduire dans un lieu qui brille d'une si vive lumière, il ne pourrait en soutenir l'éclat, et qu'alors il va lui placer un bandeau sur les yeux ; après lui avoir placé ce bandeau avec précaution pour qu'il ne puisse pas y voir, il lui sort le soulier droit qu'il lui met en pantoufle, relève son pantalon le plus haut possible, lui assujettit avec une ligature, lui fait sortir ses habits, et ne lui laisse en un mot que la chemise et le pantalon, encore lui fait-il sortir la manche de sa chemise en la lui abaissant jusqu'au dessous de la mamelle gauche ; ainsi préparé, il le conduit à la porte du Temple, arrivé près de cette porte, il frappe trois grands coups égaux, une voix alors se fait entendre, et dit : quel est l'audacieux qui cherche à profaner ces lieux en frappant ainsi ? le conducteur répond : c'est un affilié qui veut se faire recevoir ; la voix : avez-vous rempli toutes les formalités ? le conducteur : j'ai fait mon devoir. La voix : jeune téméraire qui osez pénétrer jusqu'à la porte de cette enceinte, vous êtes-vous pénétré des sentiments vertueux que nous réclamons de ceux que nous admettons à participer à nos mystères ; sachez que ce n'est pas en vain que l'on parvient jusqu'ici, et lui ayant fait sentir la pointe d'un instrument tranchant sur la mamelle gauche, la voix continue : Je dois donc vous prévenir que par des épreuves terribles nous connaîtrons qui vous êtes et la conviction que vous avez à donner pour gage à notre grande Société et à l'œuvre compagnonique ; conduisez ce malheureux jeune homme dans le lieu où il doit réfléchir. On conduit dans une pièce isolée le néophyte pour qu'il réfléchisse aux terribles épreuves qu'il est appelé à subir, et quand il s'y trouve, comme généralement, ils sont plusieurs à participer à la même réception, un compagnon est désigné d'office pour empêcher toute communication, il est même tenu d'user de sévérité pour qu'aucune parole ne soit proférée dans ce lieu. Après 30 minutes de réflexion avec le même silence qui a précédé à ce laps de temps, on fait lever le premier

introduit, une fois hors de la chambre, celui qui doit le conduire lui fait prendre à deux mains un bâton de 33 centimètres de long, les mains placées aux deux extrémités et de manière à pouvoir placer la sienne au milieu; c'est ainsi qu'il sera guidé dans ses épreuves en ayant le plus grand soin qu'il ne quitte point son appui; à son approche on fait beaucoup de bruit, soit en frappant sur du fer comme si on forgeait ou si on clouait des caisses, une fois introduit, on fait asseoir le néophyte, on frappe sur un timbre lentement douze coups que l'on lui fait compter, le premier compagnon (qui est la voix qui s'est fait entendre), lui dit : Pays entendez-vous l'heure qu'il est, après la réponse qu'il est minuit, le premier reprend : minuit, voyez-vous, c'est l'heure où tout repose dans la nature, c'est l'heure du silence, l'heure où le sage se préoccupe de ses devoirs, c'est l'heure enfin où nous nous rassemblons pour donner à de nouveaux frères les lumières qui leur sont indispensables pour les guider à travers le monde, et leur faire comprendre la distance qui les sépare des profanes humains. Pays, avez-vous réfléchi assez pour vous disposer aux épreuves qu'il vous faut subir encore une seconde fois ? elles sont difficiles à surmonter, vous sentez-vous assez d'énergie et de force ? si la réponse est affirmative, le premier compagnon ordonne qu'il soit conduit à son premier voyage, désigné sous le nom de la Terre.

Le malheureux que l'on conduit à cette épreuve, quoi qu'il fasse, le plus souvent bonne contenance, ne peut jamais arriver à la fin de ce voyage sans se sentir défaillir; ce ne sont, du reste, que des courses à travers mille obstacles que l'on place sur son passage; puis on le fait monter sur des planches à bascules, quand il est parvenu à l'extrémité, il tombe, et dans sa chute il est rare s'il n'a quelques contusions. Nous en avons vu qui avaient les coudes tout écorchés et le nez saignant, toutes ces scènes aussi dégoûtantes que condamnables ont toujours eu lieu au milieu de rires étouffés et quelquefois bruyants de Messieurs les compagnons qui se rendent en masse aux réceptions,

parce que l'orgie suit de près la comédie où le faible succombe sous le ridicule du fort.

Une fois, à Bordeaux, des compagnons ont été jusqu'à descendre dans un puits le pauvre d'esprit qui se prêtait avec une complaisance excentrique à ce manége, et si, par malheur, la corde à laquelle il était attaché eût cassé, il se serait indubitablement noyé sans qu'il eût été possible de lui porter secours, car le puits en question n'avait pas moins de 12 mètres de profondeur,

Celui qui écrit ces lignes a donné des soins à un tout jeune homme qui, à la suite de ce voyage avait perdu l'usage de la parole, il ne fallut pas moins d'une heure avec tous les sels que l'on put employer pour le faire revenir.

C'est au milieu de ceux qui se trouvent dédommagés de faire aux autres ce qui leur a été fait, que le patient revient s'asseoir sur la sellette tout essoufflé et respirant à peine, la fumée produite par l'encens que l'on fait brûler pour solemniser cette cérémonie, ajoute encore à la torture, celle de ne pouvoir respirer. Sa raison l'abandonne jusqu'à la fin des épreuves. Alors le premier compagnon lui annonce être terribles ce dont il commence à sentir les conséquences. C'est dans la disposition d'esprit dans laquelle on vient de le réduire, que le premier lui fait la question suivante : Eh bien, Pays, avez-vous compris ce que symbolise ce voyage de la terre? Après lui avoir fait trois ou quatre fois la même demande, il reçoit presque toujours un nom qui prouve que le moral de l'individu est frappé de torpeur. Vous n'avez pas compris ? lui est-il répété. Ce qu'il symbolise, c'est le tumulte de nos passions; ce sont les obstacles que l'homme doit rencontrer sur son passage en ce monde, et c'est pour vous faire comprendre que c'est avec cette même résignation dont vous venez de faire preuve que vous pouvez les surmonter ; vous m'avez compris, Pays ? Celui-ci qui croit être aux termes de ses vicissitudes, répond lentement, oui ! C'est alors qu'on lui demande s'il consent à faire son second voyage, au vent ; mais

pour abréger un peu, on y ajoute celui de l'eau. Dans celui-ci les contorsions et les chûtes sont moins pénibles à supporter.

On le vente avec deux soufflets que font jouer deux compagnons, pendant qu'un autre l'asperge avec profusion avec un petit balai que le chargé trempe et retrempe le plus vite possible dans un vase d'eau, que tient à sa disposition un confrère, qui se fait, ainsi que la compagnie, un bon-sang difficile à décrire; après un quart d'heure de cet exercice, on ramène le patient sur le siége où il a subi son premier interrogatoire, lequel se poursuit avec la même demande. Avez-vous compris, Pays, ce que signifie ce voyage ? Le non un peu tardif, arrive comme dans le précédent, et le premier répond encore que ces deux éléments déchaînés contre lui, symbolisent le vent, d'abord, comme une brise favorable à l'homme, qui sans air ne pourrait pas vivre, et comme devant aussi faire, dans cette circonstance, disparaître de son extérieur la poussière terrestre dont le corps des profanes est toujours recouvert; l'eau symbolise ce qui vivifie dans la nature, puisque sans elle tout se désèche et meurt, car c'est par elle, Pays, que vous venez d'être lavé des souillures qui ont pu se produire en vous par les mauvaises passions.

Pays, il vous reste encore un voyage à faire, c'est celui du feu, consentez-vous à ce qu'on vous y conduise, avec l'approbation du néophyte, on le conduit à ce voyage, on lui fait faire trois fois le tour, soit de la cave, où presque toujours se passe ces opérations compagnoniques, soit de la grande salle, ou d'un jardin si faire se peut.

Deux compagnons placés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, soufflent continuellement dans des pipes, pour en faire sortir une composition qui prend flamme à une bougie placée au milieu d'un bougeoir percé de petits trous, comme un écumoir, ces pipes sont en ferblanc, de la grandeur d'un verre ordinaire, les tuyaux sont de la longueur d'un mètre, le bougeoir lui sert de couverture; dans ces pipes on introduit une composition de poudre, de résine et de soufre, en soufflant par les tuyaux, cette matière sort par les trous

et prenant feu à la flamme de la bougie, donne une clarté qui, malgré le voile qui lui couvre les yeux, ne cesse de l'effrayer, on le ramène au lieu de son interrogatoire, et on lui dit que ce voyage du feu est le symbole de la purification.

Comme le feu est l'élément qui purifie tout, il fallait pour que vous pussiez être reçu au premier ordre que vous passiez par cette purification ; maintenant, Pays, que vous avez terminé vos voyages, il faut que vous nous donniez de votre sang pour signer votre obligation, sans cette formalité vous ne pouvez pas être reçu, et pour terrifier (c'est-à-dire pour faire une plus forte impression à l'individu), on dit à un compagnon de faire passer le rasoir pour opérer le Pays; quand ils entendent parler de rasoir, presque tous ceux qui ont passé par ces réceptions retirent leur bras que l'on a déjà tendu, et crient qu'ils ne veulent pas se laisser estropier, c'est là le côté beau de l'épreuve, car plus on leur persuade qu'une petite coupure sera bientôt guérie, plus ils s'y refusent ; mais comme ce moyen est indispensable, d'autant plus qu'on lui fait comprendre qu'il touche au but, il se laisse bander le bras en tremblant.

A une époque plus reculée, la saignée avait lieu sérieusement, mais de nos jours, on se contente d'impressionner le néophyte, et de lui faire une piqûre avec une plume et de l'eau que l'on fait tomber dans un verre placé au-dessous de son bras, lui faisant croire que c'est son sang qui coule dans un vase, mais, il en est quitte pour une bonne peur.

Après cette épreuve, vient celle du cachet: on lui dit que tous les compagnons portent le cachet de la Société sur le cœur, qu'on va le faire rougir, et le lui appliquer comme il faut.

Comme, avant toutes choses, il faut son consentement, on le lui demande, pendant qu'il réfléchit, on souffle dans un réchaud, où l'on jette une poignée de sel pour produire l'effet d'une forge, et quand le premier déclare que le cachet est rouge, de le lui faire passer, le néophyte se lève, et dit qu'il ne veut pas

qu'on le brûle comme on en a l'intention, cette nouvelle impression suffit, et on lui promet qu'on ne lui fera aucun mal; le cachet n'est autre chose qu'une bougie enflammée qu'on lui applique sur la mamelle gauche, et qui s'éteint instantanément en l'appliquant, mais il n'en reste pas moins une brûlure.

Pour terminer ces épreuves, on lui dit qu'il faut qu'il boive, comme nos anciens sages, le breuvage d'amertume, ce breuvage, dont on se servait autrefois et même encore de nos jours dans plusieurs Sociétés, est préparé avec de la coloquinte et une forte dose d'aloès; il faut que le néophyte en avale un verre plein, et comme il lui est recommandé, jusqu'à la lie, il est debout pour le boire, on lui dit aussi qu'il doit abandonner le verre aussitôt après avoir bu, ce qu'il fait, deux compagnons tiennent une serviette étendue, et reçoivent le verre qui y tombe, en s'écriant : frère, ici, rien ne se casse!....

Il n'est pas moins vrai que le breuvage de nos anciens sages donne des coliques, quelquefois pendant plus de trois semaines, surtout celui dans lequel l'on fait de la prodigalité dans l'amertume.

Pays, nous devons vous faire deux confidences, confidences auxquelles il vous faut souscrire, à moins que vous ne vouliez renoncer à être reçu.

La première, c'est qu'il faut que vous deveniez notre complice, car quand nous avons un besoin pressant d'argent, nous battons la fausse monnaie, et par ce moyen, nous ne sommes jamais au dépourvu.

La deuxième, c'est que nous exigeons, et c'est indispensable, que vous renonciez à la religion de vos pères, car nous avons une religion qui diffère en toutes choses de la vôtre et de celle que nous professions avant d'être compagnons; bien peu d'hommes ont fait preuve de mériter ce titre, en se refusant de souscrire à des propositions aussi dégradantes, aussi répondent-ils qu'ils renoncent à tout, et qu'ils feront comme les autres, c'est-à-dire qu'ils aideront à battre la fausse monnaie.

Voilà la réplique du premier compagnon : c'était, dit-il au néophyte, pour connaître votre soumission, nous ne battons pas la fausse monnaie, nous n'avons jamais fait cette infraction aux lois de l'Etat ; nous ne vous avons soumis à cette épreuve morale, que pour nous assurer que vous obéiriez passivement aux volontés de vos chefs pour le bien de la Société.

Quant à votre religion, vis-à-vis des profanes, vous pouvez paraître y vivre, mais vis-à-vis de nous et entre nous, vous professerez le rite, que nos ancêtres et nos fondateurs nous ont transmis.

Ceci dit, on le fait lever, puis, lui ayant retiré son bâton conducteur, on le fait mettre à une distance mesurée, pour lui faire faire ses trois premiers pas dans le carré parfait; son guide lui fait effacer le corps, et lui ayant fait assembler les talons, la pointe du pied droit tournée vers l'autel, il lui fait faire trois pas pour y parvenir ; lorsqu'il y est, on lui fait mettre un genou en terre, la main droite placée sur la Bible, de la main gauche on lui fait tenir un compas à demi ouvert dont une pointe est appuyée sur la mamelle gauche, c'est dans cette attitude qu'on lui fait faire l'obligation suivante :

« Je jure et promets de garder fidèlement et à jamais les secrets des Compagnons de Liberté, de ce devoir et de son compagnonage ; je promets de ne jamais en rien écrire sur le papier, de ne jamais rien tracer sur l'ardoise et la pierre, en un mot sur rien qui puisse les révéler aux profanes; je préférerais et mériterais d'avoir la gorge coupée, mon corps brûlé, mes cendres jetées au vent, si j'étais assez lâche pour les dévoiler, je promets de plonger un poignard dans le sein de celui qui deviendrait parjure, qu'il m'en soit fait autant si je le deviens. »

Dans beaucoup de sociétés, on ajoute à la formule de ce serment, que le nouveau reçu jure de ne jamais reconnaître telle ou telle société pour compagnonique, en outre, qu'il doit les combattre à outrance quand il en rencontrera sur son passage.

Une fois son obligation prêtée, on lui retire le com-

pas, et ceux qui doivent lui servir de parrain et de marraine se placent : le premier à sa gauche, et le deuxième à sa droite; son parrain est celui qui le présente, sa marraine est celui qui le fait voyager ; ils le font revenir à la place d'où il était parti pour ses trois premiers pas dans le compagnonage, et c'est à cette place qu'ils lui font mettre de nouveau un genou en terre, puis lui faisant croiser les bras sur sa poitrine, il reste dans cette position pour recevoir le baptême.

Cette cérémonie a lieu, par deux cannes que l'on croise sur sa tête, pendant que le premier prononce, en l'aspergeant avec un rameau d'acacias : Au nom des compagnons du devoir de liberté, nous te baptisons *le bien décidé* (du nom qu'il a choisi sur trois qu'on lui assigne), on lui fait ensuite passer la manche de sa chemise, et on lui fait mettre son habit.

Voilà donc un nouveau né qui a reçu le baptême, il ne lui manque plus que la lumière et l'initiation aux secrets, pour cela, on le fait relever pour lui faire les questions suivantes: Maintenant, Pays, que nous avons de vous ce que nous réclamons de tous ceux qui veulent arriver à être nos frères, que demandez-vous?

Il répond : des couleurs ; parce que celui qui est placé derrière lui pour lui ôter le bandeau à un signal donné, lui souffle les mots à chaque question. Bien, répond le premier. Que demandez-vous . encore ? il répond : le droit de porter la canne, nous vous l'accordons, lui est-il répondu.

D. Savez-vous à quoi elle vous sera utile ?

R. A combattre les ennemis du devoir de liberté, sans être agresseur.

D. Savez-vous pourquoi nous portons une canne ?

R. Non.

D. C'est parce que depuis notre persécution, on nous a interdit le droit que Salomon nous avait donné en nous déclarant libres, celui de porter l'épée ; après ce mot d'épée, un compagnon attache les couleurs, une blanche et une bleue d'azur à la deuxième boutonnière de son habit, pendant que tous les compagnons entourent l'autel, munis de leurs cannes, dont

ils présentent la pointe au néophyte, qui, à la dernière question du premier, réclame la lumière; après, à cette demande, on lui enlève précipitamment le bandeau, il est tout surpris, et recule même, à l'aspect de ces physionomies menaçantes et des ambouts de cannes qui sont dirigés contre lui.

Ceci est pour lui prouver qu'ils seront prêts à le punir s'il devient parjure, et à le défendre s'il est fidèle.

Il est bientôt revenu à lui, car tous les compagnons abaissent leur canne, et viennent lui tendre la main, puis, il sourit de satisfaction à la vue des rubans qui flottent à sa boutonnière, et une fois cette démonstration fraternelle terminée, ses yeux se portent sur la lune, le soleil et une étoile flamboyante, puis quelques étoiles çà et là; un équerre et un compas entrelacés au milieu de trois lumières, c'est ce qui est l'ornement du temple, que les compagnons sont obligés de couvrir avec un rideau, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir un dais d'azur parsemé d'étoiles; ou de verdure, dans la saison où il y en a, ils se servent d'acacias, c'est le symbole de la fidélité, parce qu'Hiram, leur fondateur, d'après leur chronique, ayant préféré la mort au parjure, fut retrouvé sous la terre, recouvert de branches de cet arbre.

Puis, le premier compagnon ordonne que chacun se mette à la tête de sa colonne afin de former le triangle, une fois chacun en place, et le rouleur ayant placé le nouveau né à l'angle qui fait face à l'autel, il reste debout derrière lui pour lui donner l'explication des secrets qu'on lui fera parvenir.

Le premier dit : mes frères, à l'ordre!

Les compagnons placent leurs pieds en équerre, la pointe du pied droit en avant et les talons rassemblés, la main gauche sur la hanche, comme pour former un équerre, la main droite portée à la gorge, le pouce écarté et droit, l'auriculaire et l'annulaire sous le menton, l'index et le majeur allongés, de manière que ces derniers et le pouce forment aussi un équerre.

C'est le rouleur qui fait mettre à l'ordre le néophyte. Le premier compagnon lui dit : ceci vous rapellera votre obligation, que vous préféreriez avoir la gorge coupée, plutôt que de dévoiler nos mystères aux profanes. Il se nomme Guttural; le premier dit ensuite le mot de passe à l'oreille du second qui le fait parvenir à son voisin et ainsi de suite, il fait le tour jusqu'au troisième qui le rend au premier. Ceci, c'est le mot de passe de fondation, tel qu'il fut donné au temple de Salomon par notre fondateur, ce mot hébreu de Tubalquin, signifie possession mondaine, c'est le nom de Lamech, petit fils de Caïn, qui, le premier, eût l'art de mettre les métaux en œuvre. Le premier fait parvenir, de la même manière que le mot de passe, la parole sacrée, cette parole, dit le rouleur aux nouveaux reçus, vous ne devez jamais la dire qu'en épelant, même à vos frères. Cette parole de Jacquin, signifie persévérer dans le bien.

Quand les mystères ont été révélés aux frères définitivement reçus au premier ordre, le premier donne le baiser fraternel, et tous les frères le reçoivent à la ronde, mais le parrain seul a le droit de le donner à son filleul, celui-ci, sur l'invitation du rouleur, va le porter au premier, au second, au troisième, et ainsi de suite à tous les frères. On lui montre encore, comme mystère, une entrée de chambre, c'est là qu'il apprend à donner l'attouchement, il se fait en donnant la main droite, en se frappant réciproquement avec le pouce sur la première phalange du doigt index, trois coups, savoir : deux précipités, distançés du premier, comme dans la batterie.

On lui fait ensuite placer les pieds en équerre et on le fait mettre à l'ordre comme il est fait mention plus haut; on lui fait faire deux petits pas précipités et un troisième plus lent, de cette manière il parvient près de l'autel, il retire la main droite qu'il a placé à sa gorge, en la retirant vers l'épaule droite il la laisse tomber perpendiculairement en faisant une génuflexion après laquelle on lui fait faire une batterie qui se fait en frappant avec la main droite fermée, le doigt

majeur qui ressort, de manière que la deuxième phalange sert de maillet pour marquer les trois coups, on frappe deux coups précipités et un lent ; le premier lui demande quel est votre âge, on lui dit qu'il doit répondre trois ans ; il est à remarquer que dans cet ordre tout marche par trois, il lui demande ensuite quel est son parrain et sa marraine.

Quand on lui a montré tous les trésors compagnoniques de son ordre, marches, attouchements, paroles, et signes, on lui donne le mot de passe de trimestre afin qu'il puisse être introduit le lendemain en chambre pour être catéchismé, on le fait revenir d'où il était parti par trois pas en arrière exécutés de la même manière, puis étant aussi à l'ordre, il fait encore une génuflexion ; cette marche signifie le zèle que les compagnons doivent apporter à marcher vers ceux qui les éclairent, et la génuflexion leur humilité.

La réception, chez les compagnons, ne peut pas se terminer ainsi, quand on a passé la nuit, ou au moins les trois quarts, avec tant de mouvement on doit avoir soif, et comme le vin préside à toutes les cérémonies compagnoniques, on a hâte d'apporter le pain, le vin et le fromage qui doivent servir à la communion sociale; c'est le premier qui rompt le pain et coupe le fromage, puis le rouleur lui présente un verre, les compagnons forment le cercle, le troisième présente un verre au rouleur, et il verse à boire au premier et au rouleur, puis s'avançant l'un vers l'autre par trois pas, ils élèvent leur verre au-dessus du front, puis le descendant vers l'épaule gauche ils le ramènent ensuite vers la droite. Le premier dit : à tous ceux du tour de France, en élevant le verre au dessus du front, cela veut dire: à la gloire du Grand Architecte de l'Univers, vers l'épaule gauche : à l'immortalité des mystères, vers l'épaule droite : à leurs amis et à leurs frères, on passe ensuite à la communion, le premier présente le pain et le rouleur le fromage, pour la première fois, les compagnons boivent tous dans le même verre, qui est celui du premier, et les reçus, c'est-à-dire tous ceux qui ne sont qu'au premier ordre, boivent dans celui

du rouleur ; quelques chants qui ont trait à la réception s'entonnent, et au milieu du repas, les nouveaux reçus font une distribution de dragées qui symbolisent leur baptême, en recommandant aux autres ce qui leur est recommandé, que sauf à la mère et à sa famille, les profanes ne doivent ni en voir, ni en manger ; après la recommandation du tutoyage de compagnon à compagnon bien entendu, et la défense de se familiariser avec les affiliés, se termine la mystérieuse réception.

COURS COMPAGNONIQUE

Premier Ordre.

AU ROULEUR.

D. Quel est le devoir d'un rouleur?

R. C'est de n'introduire en chambre que des compagnons réguliers.

D. Que doit-il observer?

R. Que la conférence soit à l'abri et que les frères se maintiennent dans l'ordre.

Après que le rouleur a passé son examen, et d'après l'ordre du premier compagnon, il fait mettre les frères à l'ordre, et le premier compagnon fait la prière suivante :

Seigneur, fais descendre sur nous les rayons de ta gloire, illumine nos âmes de l'amour de la fraternité, n'éloigne jamais de notre esprit cette sagesse immortelle que tu inspiras à Salomon, dont nous suivons la jurisprudence ; la fidélité et le noble courage d'Hiram, notre digne fondateur, qui nous commande d'honorer le mérite et d'aimer le travail, afin que nous puissions toujours régler nos comptes avec justice et égalité.

Tous les F.·. ou frères répètent :

Gloire au Grand Architecte de l'Univers.

INSTRUCTION.

D. Que vient-on faire en chambre ?

R. Vaincre ses passions, soumettre ses volontés et faire de nouveaux progrès dans le compagnonage.

D. Que fait-on en chambre?

R. On travaille à la réédification du Temple, on y creuse des tombeaux pour les vices en élevant des compagnons à la vertu.

D. Qu'entendez-vous par cette réponse ?

R. Que les compagnons viennent en chambre pour apprendre à connaître les principes humanitaires et l'amour fraternel.

D. Où est construit votre Temple ?

R. Dans un lieu où jamais canard ne chante ni femme ne caquette.

D. Que signifie cette réponse ?

R. Que Salomon, éloignant de la vallée de Josaphat l'impureté et la profanation, en fit un lieu saint pour l'auguste construction.

D. Que doivent apporter les compagnons en chambre.

R. Le signe qui les rallie, le mot qui les introduit, et la parole qui les consacre,ce qui fait qu'ils s'accueillent avec l'amitié par le compagnonage.

D. Qu'est-ce que le compagnonage ?

R. L'étude des sciences et des arts, et la pratique des vertus.

D. Dites-moi ce que c'est qu'un compagnon ?

R. C'est un homme libre, détaché des passions vulgaires, l'ami de tous les hommes vertueux.

D. Qui nous fera connaître que vous êtes compagnon ?

R. Les circonstances de ma réception fidèlement rendues.

D. Quels sont les signes d'un compagnon ?

R. Le niveau, l'équerre et la perpendiculaire.

D. Que signifie cette réponse ?

R. Le niveau m'apprend que les compagnons doi-

vent aimer l'égalité ; l'équerre, qu'il faut régler leurs actions sur la justice ; et la perpendiculaire, qu'ils doivent être d'aplomb sur les principes de la morale.

D. Quelles sont les marques ?

R. Certains attouchements que l'on se donne entre frères.

D. Qui vous a préparé aux avantages d'être reçu compagnon.

R. Un ami dévoué que j'ai reconnu depuis pour un bon frère.

D. Pourquoi vous êtes vous fait recevoir compagnon?

R. Parce que j'étais dans les ténèbres, et que je désirais connaître la lumière.

D. Que signifie cette lumière ?

R. L'ensemble parfait de toutes les vertus, symbole du Grand Architecte de l'Univers.

D. Où avez vous été reçu compagnon ?

R. Dans une lieu juste et parfait.

D. Qu'entendez vous par cette signification ?

R. Que trois forment un temple simple, cinq le rendent juste et sept le rendent parfait.

D. Quels sont ceux qui le rendent simple ?

R. Les trois premiers.

D. Quels sont ceux qui le rendent juste ?

R. Les trois premiers et deux compagnons finis.

D. Quels sont ceux qui le rendent parfait ?

R. Les trois premiers, deux compagnons finis, le rouleur et un initié au premier ordre.

D. Dites nous les significations ?

R. Ce sont les initiés au premier ordre, à la colonne Jaquin, les compagnons finis, à la colonne Boos, et tous rassemblés au nombre précité, pour la propagation de notre ordre.

D. Qui vous a préparé pour être reçu compagnon ?

R. Un inconnu.

D. Qu'a-t-il exigé de vous ?

R. Que je l'instruise de mon nom, du lieu de ma naissance, de mon âge, de ma religion et de mon zèle à me faire recevoir compagnon, après quoi il m'a mis

mi-nu mi-vêtu, cependant d'une manière décente, et m'ayant dépourvu de tous mes métaux, il me conduisit dans un lieu où je devais réfléchir aux engagements que je devais contracter.

D. Avez-vous resté longtemps à réfléchir?

R. Jusqù'au moment où on est venu me prendre pour me conduire à la porte, que j'ai su depuis être celle du Temple, à la qu'elle on a frappé trois grands coups.

D. Pourquoi vous avait onmis, mi-nu-mi-vêtu?

R. Pour me prouver que le luxe est un vice, qui n'en impose qu'au vulgaire, et que celui qui veut être vertueux, doit se placer au-dessus des préjugés.

D. Pourquoi vous avait-on dépourvu de tous vos métaux?

R. Parce qu'ils sont les symboles de tous les vices.

D. Que signifient les trois grands coups que vous tendîtes frapper?

R. Les trois paroles de l'Ecriture-Sainte: cherchez, vous trouverez; demandez, vous recevrez; frappez, on vous ouvrira.

D. Que vous ont-ils produit?

R. L'ouverture du Temple.

D. Quand la porte fut ouverte, qu'a-t-on fait de vous?

R. On m'a remis dans les mains de celui qui devait me servir de guide.

D. Qu'avez-vous aperçu en entrant au Temple?

R. Rien que l'esprit humain puisse comprendre, car un voile épais me couvraît les yeux.

D. Pourquoi vous avait-on bandé les yeux?

R Pour me faire comprendre combien l'ignorance est préjudiciable au bonheur des hommes et à celui de l'humanité.

D. Que vous a fait faire celui qui vous conduisait?

R. Il m'a fait voyager trois fois de l'Occident à l'Orient, par la route du nord, et de l'Orient à l'Occident, par la route du midi; après quoi, il ma remis à la disposition du premier compagnon.

D. Pourquoi vous a-t-on fait voyager?

R. Pour me prouver par expérience, que ce n'est jamais d'un premier pas, que l'on parvient à la vertu.

D. Que cherchiez-vous dans votre route?

R. Le terme des douleurs humaines, et la lumière, de laquelle je vous ai donné l'explication.

D. Qu'à fait de vous, celui qui vous conduisait?

R. Après m'avoir ôté le bandeau, par l'ordre qu'il en avait reçu, il m'a fait placer les pieds en équerre, et m'a fait parvenir au pied de l'autel.

D. Pourquoi vous fit-on mettre les pieds en équerre, et vous fit-on faire trois grands pas?

R. Pour me faire connaître la voie que je dois suivre, et comment marchent les compagnons de mon ordre.

D. Quelle est cette voie?

R. Celle qui se base sur le travail et l'union, principes fondamantaux.

D. Quelle est cette marche?

R. Celle qui nous enseigne à porter du zèle, à nous rendre vers celui qui nous enseigne et nous éclaire.

D. D'après ces formalités, que vous demanda le premier compagnon?

R. Après que j'eus donné les preuves de mon courage, ce que je demandais et ce que j'exigeais.

D. Qu'exigeâtes-vous?

R. D'abord je réclamais l'honneur d'avoir un nom, un titre, des couleurs et mon admission aux mystères, auxquels j'aspirais depuis si longtemps, depuis mon affiliation à la Société, et enfin le droit de porter la canne.

D. A ces demandes, que vous répondit le premier.

R. Qu'étant certain de mes sentiments, il allait me faire prêter mon obligation et me faire donner le baptême, avec les formalités requises.

D. Quelles sont ces formalités réquises?

R. J'avais le genou droit sur l'équerre, la main droite sur la Bible et de la gauche je tenais un compas à demi ouvert sur la mamelle gauche.

D. Que fites-vous dans cette position?

R. Je répétais mot-à-mot la formule du serment

par lequel j'ai juré fidélité aux compagnons et au compagnonage, et mort aux parjures.

D. Vous souvenez-vous de cette obligation?

R. J'y ai été toujours fidèle, et je le serai jusqu'au dernier soupir.

D. Pourquoi vous avait-on mis le genou droit sur l'équerre?

R. Pour me faire comprendre que je devais obéir à ceux qui doivent m'instruire.

D. Pourquoi vous fit-on mettre un compas sur la mamelle gauche qui était nue?

R. Pour me faire comprendre que le cœur d'un compagnon doit être juste et toujours à découvert.

D. Que vous fit-on faire ensuite?

R. Je quittais les bijoux qui devaient désormais me servir de guides, et cependant je restais à genoux pour recevoir le baptême, entre mon parrain et ma marraine, en croisant mes bras sur ma poitrine.

D. Que signifie cette démonstration?

R. Tout l'attachement que je sentais naître en moi, pour le devoir de liberté

D. Pourquoi dites-vous, Devoir de Liberté?

R. Parce que à la fondation du compagnonage, Salomon déclara libres les compagnons qui furent initiés au Temple, et qui suivirent sa jurisprudence, et comme éternisation du passage du fleuve de Starbuzanaï, ou nos frères écrasèrent l'iniquité.

D. Que vous a-t-on transmis en vous recevant?

R. Un signe, un attouchement, un mot et une parole.

D. Donnez-nous le signe?

R. On le fait, en portant la main à la gorge.

D. Comment le nomme-t-on?

R. Guttural.

D. Que signifie-t-il.

R. Une partie de mon obligation, que je préfererais avoir la gorge coupée, plutôt que de dévoiler les secrets des compagnons aux profanes.

D. Donnez l'attouchement.

R. (*On le donne.*)



D. Dites-moi votre parole sacrée ?

R. Ne sachant ni lire ni écrire, je n'ai appris qu'à épeler; dites-moi la première lettre, je vous dirai la seconde. (Ces lettres réunies forment la parole JAQUIN).

D. Que signifie cette parole ?

R. Que la sagesse nous vient de Dieu, que je dois persévérer dans le bien ; c'est le nom de la colonne qui était placée au septentrion du Temple, où s'assemblèrent les compagnons de mon ordre.

D. Quel est votre mot de passe ?

R. Tubalquin.

D. Que signifie-t-il ?

R. Possession mondaine, c'est le nom du fils Lamech, petit-fils de Caïn, qui le premier eut l'art de mettre les métaux en œuvre.

D. Ne vous a-t-on rien donné de plus en vous recevant ?

R. Deux couleurs, une blanche et l'autre bleue, des gants blancs et des gants noirs.

D. Que symbolise la couleur blanche.

R. La candeur de mœurs compagnoniques et l'innocence du meurtre d'Hiram, notre fondateur, qui fut assassiné par des compagnons jaloux de son mérite.

D. Que symbolise la couleur bleue ?

R. Le céleste azur, éternelle vérité, qui indique où réside le Maître des Maîtres, le grand Architecte de l'Univers, et la fidélité à nos mystères.

D. Que signifient les gants blancs ?

R. Qu'un compagnon ne doit jamais tremper ses mains dans l'iniquité.

D. Que signifient les noirs ?

R. Le deuil que nous portons d'Hiram et de Salomon.

D. Qu'y avait-il pour symboliser le baptême, que vous avez reçu des compagnons ?

R. Des dragées.

D. Que vîtes vous quand vous eûtes reçu la lumière

R. Tous les frères armés d'un glaive, dont ils me présentaient la pointe, le soleil, la lune, les étoiles

flamboyantes, trois grandes lumières placées en équerre et le premier compagnon.

D. Pourquoi étaient ils armés d'un glaive.

R. Pour me faire comprendre qu'ils seraient prêts à verser leur sang pour moi, si j'étais fidèle, et pour me punir, si j'étais parjure.

D. Pourquoi y avaitil le soleil et la lu ne?

R. Le soleil symbolise la sagesse qui éclaire de ses rayons bienfaisants, la lune symbolise la force, parce qu'elle fortifie les végéteaux, et répare la force, par le sommeil que les ouvriers prennent pendant sa course.

D. Que signifie l'étoile flamboyante?

R. La beauté, mais étant trop jeune, je ne puis approfondir son mystère.

D. Où étaient placées les trois lumières?

R. Une à l'Orient, l'autre au Midi et la troisième à l'Occident.

D. Pourquoi n'y en avait-il pas au Nord?

R. Parceque c'est la partie de notre globe la moins éclairée.

D. Où se trouve placé le premir compagnon?

R. A l'Orient.

D. Pourquoi?

R. A l'exemple du soleil, qui paraît à l'Orient pour commencer sa course, le premier compagnon s'y tient pour aider les frères de ses conseils, et les éclairer de ses lumières.

D. Où se tiennent les deux seconds?

R. A l'Occident.

D. Pourquoi?

R. Comme le soleil termine sa course à l'Occident, les deux seconds s'y tiennent pour fermer la chambre avec harmonie, après avoir accueilli les arrivants.

D. Dites-nous si vous trouvez le vin de la Mère bon?

R. La Mère n'a jamais produit de vin, mais en revanche elle a fourni l'eau qui devait me purifier.

D. Dites-nous un mot sur votre canne?

R. C'est le symbole des voyages que je dois entreprendre, pour propager et étudier les sciences et trans-

mettre nos lumières, elle me défend des pervers et m'aide à les écarter.

D. Quel âge avez-vous ?

R. Trois ans.

D. Où êtes vous payé ?

R. A la colonne Jaquin, où l'on m'a placé en me recevant.

D. Savez-vous les noms de votre parrain et de votre marraine ?

R. On les nomme quand il y a des arrivants, c'est à eux que l'on demande à quelle heure se ferme la chambre, hors çà, c'est aux rouleurs ; enfin les uns ou les autres doivent répondre, minuit ! après cette réponse, le premier dit aux deux seconds de faire mettre les frères à l'ordre, que la chambre va être fermée.

Ils font former le triangle, le rouleur doit se placer dans l'angle qui est vis-à-vis du premier, les compagnons étant à l'ordre, le premier fait la prière suivante :

Géomètre éternel, Maître de la nature ; toi qui diriges nos maximes tutélaires, reçois l'hommage de notre reconnaissance, fertilise notre union, éclaire-nous du flambeau de l'amitié, afin que nous puissions consacrer à la gloire, nos pensées de chaque jour.

Frères, que le baiser fraternel soit la clef qui ferme la chambre.

Le premier compagnon embrasse le rouleur, et tous les frères disent en élevant la main :

Gloire au Grand Architecte de l'Univers !...

Fin des Instructions du premier Ordre.

Le mot sacré des C.·. (compagnons) de Liberté est *Jaquin* ; et le mot de passe, *Tubalquin.*

Voila les grands secrets des Compagnons de Liberté, avec lesquels ils se reconnaissent.

COMPAGNONAGE DU DEVOIR DE LIBERTÉ,

DEUXIÈME ORDRE.

Le compagnonage, tel qu'il a paru dans les îles britanniques, l'an vulgaire 290, ayant conservé ses lois primitives, était la récompense au mérite ; alors chaque artisan, en s'éprenant d'une noble émulation; marchait au perfectionnement moral et intellectuel; il fallait, avant de faire ses premiers pas dans la Société, donner des preuves non équivoques de zèle à remplir tous ses devoirs.

La rigueur, que réclamait des lois sages, mûrement méditées, défendait de donner le deuxième ordre avant cinq années d'intervalle, à partir de la première réception, encore passait-on par de sévères examens; le talent même ne suffisait pas en pareille circonstance, il fallait d'autres garanties, la probité marchant avec l'amour fraternel, était ce que l'on réclamait du récipiendaire; aussi n'était-il pas surprenant de trouver au premier ordre, des hommes qui mouraient à des âges très-avancés sans être compagnons. Dans ces temps de simplicité, les travailleurs étaient grands et superbes, ces hommes, revêtus d'un caractère mystique, portaient sur leur front les signes de l'honneur et de la bienfaisance. Ils étaient heureux, non seulement de livrer à la postérité qui les admire encore leurs édifices matériels, mais aussi de pouvoir veiller avec un attachement paternel sur les jeunes ouvriers qui, pleins de confiance et de bon vouloir, se réfugiaient dans le sein de leur compagnie, pour y recevoir la doctrine qui fait de l'homme un édifice droit sur sa base. Des temps de calamités portèrent la per-

sécution au milieu de leur labeur, ces persécutions furent enfantées par la jalousie sur les libertés que leur avait accordées le plus sage des rois.

C'est cette jalousie qui jeta la division dans les rangs et qui, en décimant leur association, jeta un voile sur leur lumière.

Notre but n'étant pas d'écrire un précis historique du compagnonage, nous publions ces mystères pour prouver que malgré toutes les altérations qui s'y sont introduites, il lui restait néanmoins une instruction recommandable La démoralisation qui a introduit cette haine implacable entre les corps d'état, le sang répandu par ces sectaires abrutis, nous ont autorisé dans notre résolution.

Pour nous le compagnonage était une institution pleine de bons conseils pour l'honnête ouvrier; en nous lisant, ceux qui l'ont dédaigné, comprendront qu'il n'y avait eu de méprisable, que les sots initiés qui l'avaient réduite à ne se montrer en public, que pour intimider les meilleurs cœurs; ces pavoisements ridicules au XIX° siècle, et ces cannes aux embouts plombés, n'est-ce pas intolérable! nous ajoutons provocateur, car avec leurs harnachements symboliques, ceux qui se disaient les vrais compagnons, organisaient de fausses conduites, pour exterminer, ou ceux qui n'étaient pas de leur ordre ou d'autres qu'ils ne voulaient pas reconnaître, mais passons un voile noir sur le passé et espérons tout de l'avenir...

RÉCEPTION.

Entrons dans une chambre de compagnons de Théorie, au moment d'une réception au deuxième ordre, et soyons attentifs afin de rendre un compte exact de ce qui se passe dans cette cérémonie.

Il est midi, personne ne manque au rendez-vous, une assemblée générale a fait battre aux champs, deux compagnons et le premier, revêtu d'une écharpe blanche, disons en passant pourquoi le premier compagnon

porte une écharpe blanche : nous trouvons sa signification dans la rosette bleue d'azur qui lui sert d'ornement, cette rosette est placée au bas de l'écharpe où s'ajuste le sautoir, ce qui la lie à l'écharpe, est un bouton en or, au-dessous, aux deux extrémités, sont des franges aussi en or en graines d'épinard, triple essence de dignitaire ; cette écharpe se porte en sautoir, de droite à gauche, de manière que l'équerre et le compas, qui la décorent comme bijoux, se trouvent placés sur le cœur ; dans le milieu de ces deux bijoux, est un G.·. cette lettre est l'initiale du mot Géométrie, cinquième des sciences ; au-dessus de l'équerre et du compas, L.·.G.·. D.·. G.·. A.·. D.·. L.·., ce qui veut dire que c'est à La Gloire du Grand Architecte de l'Univers, que travaillent les vrais compagnons.

Les initiales qui entourent les bijoux sont celles-ci: V.·. C.·. D.·. D.·. D.·. L.·., qui signifient, Vrais Compagnons du Devoir de Liberté ; au-dessous de l'équerre et du compas, on voit les trois suivantes, L.·. D.·. P.·., qui signifient, Liberté de Passage.

Salomon, d'après les traditions, rendit un édit par lequel il déclarait libres tous les ouvriers qui avaient travaillé à la construction du Temple. Il y a encore une tradition qui dit que les compagnons en revenant de captivité d'avec le peuple Hébreu, combattirent avec tant de courage au passage du fleuve de Starbuzanaï, que Zorababel, le chef des Hébreux, décora un de leurs surveillant d'une écharpe blanche, pour prouver qu'ils étaient innocents du sang répandu.

Voilà le dignitaire des compagnons, revêtu du caractère symbolique du Devoir de Liberté; nous le laisserons parler sur les mystères et les secrets de la présente réception.

Disons d'abord comment est ornée la chambre de réception; un autel comme au premier ordre, seulement cinq lumières au lieu de trois, plus, au milieu, une équerre et un compas, au-dessus de la tête du Dignitaire se trouve le tableau des mystères de l'Ordre, entre deux colonnes de l'orde ionique, sur un piédestal, est une femme tenant des balances à la main,

celle-ci se trouve à droite du tableau; à gauche, entre deux colonnes de l'ordre dorique, est un autre femme sur un piédestal, armée de pied-en-cap; à gauche, une forêt, à droite est un pont à trois arcades; ceci est l'extérieur, au milieu des quatre colonnes, est une salle où aboutissent trois entrées, au milieu est un dais d'azur parsemé d'étoiles, supporté par cinq colonnes; dessous ce dais, se trouve un homme revêtu de la pourpre royale, assis sur son trône le sceptre à la main. Pour parvenir au trône, il faut monter sept degrés, s'ajustant au pied de ces degrés est un pavé formé de pierre de différentes couleurs; à droite au bas des degrés, est un personnage qui s'occupe de dessin; à gauche est un second personnage armé de pied-en-cap et l'épée nue; au-dessus de la royale tête, un J.·.; aux pieds de l'homme qui s'occupe de dessin, un B.·.; aux pieds de celui qui est armé de pied-en-cap, est un F.·.

Pour parvenir dans cette enceinte royale, trois entrées sont placées triangulairement, sur la porte de gauche, est un J.·., au-dessus de ce J.·., trois lettres en triangle, T.·. V.·. P.·.; sur la porte de droite, est un B.·.; au-dessus, six initiales formant deux triangles séparés, d'abord trois B.·., ensuite V.·. J.·. H.·.; près de la porte à la lettre B.·., est une table triangulaire, sur laquelle est une équerre, un compas et une épée nue; près de la porte J.·., est une deuxième table triangulaire. sur laquelle sont placés trois flambeaux; dans le fond de cette salle, on aperçoit une porte, sur le milieu de cette porte, est une équerre et un compas, dans le milieu une étoile, au milieu de cette étoile, est un G.·., au-dessus du compas est un M.·., au-dessus de l'M.·., est un œil encyclopédique entouré des rayons lumineux; au-dessus de cette porte est un cordon bleu, à chacune de ses extrémités, se trouve un gland à gros grains.

A l'heure indiquée, midi, le dignitaire annonce que la réception va s'ouvrir, il invite tous les frères à passer dans la première chambre, le rouleur referme avec soin la porte sur eux, le premier alors se place

distance, en face de l'autel, pour faire son entrée ; c'est le second qui l'interroge, l'ordre est de s'effacer en joignant les talons, le pied droit devant, la main gauche sur la hanche comme dans le premier ordre, la main droite posée en griffe sur le cœur, la marche, partant du pied droit en avant du même côté, en l'élevant un peu, et faisant suivre le gauche précipitamment, qui se place devant le droit; on porte ce pied à gauche en avant sur le côté, de la même manière qu'on a fait le premier pas à droite; on fait ainsi cinq pas, deux précipitées, un lent et deux distants précipités. On parvient ainsi près de l'autel, arrivé là, on retire la main droite en faisant simulacre de vouloir s'arracher la poitrine; puis la laissant tomber le long de sa canne, on fait en exécutant ce dernier mouvement, une génuflexion; en se relevant on fait la batterie sur l'autel par cinq coups, deux précipités, un lent et deux distants précipités. On donne ensuite l'attouchement, il se fait en donnant la main droite et frappant cinq coups suivant la batterie, avec le pouce, trois sur la première jointure du doigt index, et deux sur celle du médium.

Celui qui reçoit, demande l'âge, on répond cinq ans, et quelle heure il est, on répond midi.

On fait ensuite plusieurs demandes renfermées dans le catéchisme, le dignitaire vient reprendre sa place; vient le tour du second, du troisième et du rouleur, quand ce dernier a fini son entrée, il va se placer à la porte, muni de sa canne; il en frappe un coup sur le plancher, c'est le signal qui invite les compagnons à répondre au dehors, par la même batterie que le dignitaire a faite sur l'autel, le rouleur répond par la même au dedans et la batterie recommence encore au dehors.

Alors le rouleur entrouvrira la porte et se placera de manière à barrer le passage, il se fait donner, avec la porte à demi ouverte, d'abord l'attouchement, ensuite le mot de passe; celui-ci introduit, fait son entrée comme le premier et ainsi de suite de tous ceux qui se présentent, qui sont reconnus ; de plus, il faut

qu'ils aient leurs cannes et qu'ils soient revêtus d leurs insignes.

Quand tous les compagnons ont fait leur entrée, l dignitaire les fait placer par ordre, savoir :

Les deux plus anciens, aux angles de l'autel , vis-à vis du dignitaire se trouve celui qui doit introduir le récipiendaire, le rouleur se trouve toujours près d la porte. Ces quatre compagnons joints aux trois premiers, forment ensemble le Temple parfait.

Une fois que tout le monde est en place, le dignitaire dit :

Mes Frères,

Mettons bas les armes, la paix, la sagesse, doivent présider la réception que nous nous apprêtons à faire, élevons vers le Géomètre éternel, un tribut de reconnaissance.

Puis il frappe cinq coups sur l'autel, et dit: à l'ordre mes frères; les compagnons après avoir déposé leurs cannes, se mettent à l'ordre, et le dignitaire prononce la prière suivante.

Géomètre éternel, conserve parmi ceux qui te louent et te servent, une douce harmonie, puissent les Temples que nous construisons, t'offrir toutes les proportions d'un architecture parfaite, afin que nos travaux soient devant ta justice, les tributs de notre amour pour ta bonté et ta plus grande gloire.

Tous les compagnons répètent Gloire au Grand Architecte de l'Univers, en retirant précipitamment leur main droite de leur poitrine, en l'élevant au-dessus du front et la laissant retomber perpendiculairement sur la cuisse, ce qui forme trois temps, le Dignitaire ordonne alors d'introduire le récipiendaire, nous voyonsentrerun instant aprèscelui-ci, la tête nue, un bandeau sur les yeux, et les mains liées derrière le dos, on le fait asseoir à cinq pas de distance de l'autel, on a eu soin de tracer sur le plancher des lignes formant un escalier de cinq marches ; c'est le nombre de degrés qu'il faut monter dans cet ordre pour y parvenir, c'est la signification de l'échelle de proportion, par laquelle on arrive à la cinquième science.

C'est au milieu d'un silence sérieusement observé, que le dignitaire dit au récipiendaire, mon frère, votre état nous fait sans doute pitié, car quand on est préparé comme vous l'êtes, il faut qu'un cas très-grave ait réclamé cette mesure rigoureuse ; demandez, vous recevrez, était l'énigme de ce que vous cherchiez dès vos premiers pas dans le compagnonage. Vous reçûtes alors une faible lumière, mais cette lumière, assez resplendissante en elle même, vous prouvera que l'homme attaché à son état d'innocence, n'est en un mot qu'une pierre brute ; si par nos soins et nos conseils, nous croyons vous avoir suffisamment poli, ne cachez point pour recevoir une forme nouvelle, des défauts, aux yeux de ceux qui veulent vous donner une dimension d'architecture supérieure, car l'équerre et le compas, en s'échappant de leurs mains, vous laisseraient dans l'opprobre et la confusion, et croyez le, il vous serait impossible de sortir du labyrinthe où vous vous seriez introduit par le mensonge et la dissimulation; votre aptitude au travail, votre zèle pour notre Société, nous font comprendre que vous méritez de recevoir le salaire qu'on donne à tous les ouvriers parfaits; mais avant de vous donner cette preuve de notre amour fraternel, nous exigeons de vous une puissante garantie; ainsi donc, nous avons un terrible coup à frapper, c'est un parjure à punir, et vous savez par nos entretiens compagnoniques, que nous nous armons de cette fermeté exemplaire, qui dans la nécessité nous donne le courage d'armer le bras vengeur qui doit punir les traîtres.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

On entend les imprécations que l'on adresse au soi-disant parjure.

C'est au milieu de cette confusion, que le dignitaire lui dit d'une voix tonnante, à l'œuvre frère! puis une main nerveuse le saisit par le bras gauche, et le dirige près du lieu où doit être la victime (*on a eu soin de faire un mannequin de forme humaine*)?et quand on lui dit frappe, le malheureux qui sera bientôt compagnon lui plonge à plusieurs reprises dans la poitrine, le couteau fratricide, dont l'ont armé ceux qui prétendent en faire un modèle de l'humanité.

Toute l'assemblée applaudit à son courage, et on lui passe précipitamment sur le cou, en sautoir, de belles couleurs ornées de franges d'or et d'argent.

Nous en avons vu qui pendant qu'on les décorait de leurs riches insignes,se sentaient pris d'un tremblement convulsif, poursuivis par l'idée qu'ils étaient criminels, et partant, repréhensibles devant la loi ; bien entendu qu'il en est ainsi de quelques uns, car de nos jours, peu d'hommes intelligents veulent se faire compagnons, malheureusement le trop grand nombre d'abrutis acceptent pour contenter une passion, la mission, si dangereuse soit-elle.

Nous ne pouvons dans cet endroit de la réception, nous exempter de reproduire ce qui s'est passé en 1847, en pareille circonstance, dans une de nos chambres.

Le récipiendaire entendit en silence, les paroles du dignitaire, qui l'engeagait à frapper un parjure, dissimulant, il se laisse placer le couteau dans la main, et s'adressant ensuite au dignitaire, il fit éclater son indignation en ces termes :

«Monsieur,si pour devenir votre frère, il faut sacrifier mon honneur et devenir meurtrier, je brise à tout jamais les liens qui m'unissaient au crime, et vous méprise; je ne chercherai plus même à vous regarder en face, car vous me feriez horreur; puis jetant à terre le glaive dont on l'avait armé, il le foula du pied.»

Revenons à notre réception, c'est au milieu de cette torpeur que le couteau lui échappe de la main, pour calmer son effroi on lui ôte précipitamment son bandeau, son épouvante disparaît alors à la vue du mannequin, pour faire place à la satisfaction de se voir paré des beaux rubans frangés qu'il porte en sautoir, il revient donc prendre sa place en superbe, se félicitant de son courage, chacun comme le récipiendaire a repris son siége, et le cours d'instruction commence ainsi :

« Mon frere, dit le dignitaire, cette démonstration de fermeté m'autorise, avec le pouvoir dont je suis revêtu, à vous initier aux connaissances parfaites de la Royale, dont nous sommes par tradition les dépositaires; néanmoins, avant de vous donner ces lumières, vous devez former une nouvelle obligation. »

Le dignitaire lui ordonne alors de se lever, et le fait mettre à l'ordre des compagnons, puis lui montrant les lignes tracées sur le plancher, il lui recommande de porter à chaque pas le pied à l'un des angles en rassemblant les talons, les deux premiers précipités, le troisième distant et les deux derniers précipités, ce sont les cinq degrés de la science compagnonique ; après avoir fait les cinq pas indiqués, il est arrivé près de l'autel, là, on lui fait retirer la main droite, et la laissant tomber perpendiculairement, il fait en exécutant ce mouvement une profonde génuflexion, à la suite de laquelle il met le genou gauche à terre, la main gauche toujours à l'ordre, on lui fait placer la droite sur l'équerre et le compas, alors le dignitaire lui fait prêter mot à mot le serment suivant :

« Je jure devant ces Compagnons ici présents, et devant le Grand Géomètre éternel, de garder fidèlement la plus inviolable discrétion sur les mystères du Devoir de Liberté, si je devenais parjure, qu'on m'arrache le cœur, qu'on brûle mes entrailles et que mes cendres soient jetées au vent! Je promets en outre aide et protection à tous mes frères, bon accueil à tous les hommes de bien, tant que mon devoir n'y fera pas opposition. »

On le fait ensuite lever et revenir à son siége en faisant les cinq pas en arrière comme il a fait en avant, en faisant les mêmes signes et la même génuflexion avant de s'asseoir de nouveau. Alors commence l'explication des mystères, peints sur le tableau qui se trouve au-dessus de la tête du dignitaire, entre les deux colonnes de l'ordre dorique ; on fait remarquer au récipiendaire, Thémis montée sur un piédestal tenant des balances de la main droite ; c'est la déesse de la justice, dont les balances sont l'emblême. Minerve, montée aussi sur un piédestal entre deux colonnes d'ordre ionique, armée de pied en cap, nous démontre que ces mystères scientifiques qui nous servent de base ont pris naissance au sein du paganisme, et que nos pères placèrent entre les mains de la Justice et de la Sagesse tous les secrets de notre ordre, n'imisçant que des hommes capables d'enseigner aux autres hommes l'exemple d'un bonheur réel ; nos pères étaient des hommes, nous, nous ne sommes que des enfants prévaricateurs, désavouant leurs vertus pour accepter les vices et tout ce que la démoralisation a de funeste.

Je continue l'explication mystique, et vous dirai : le pont que vous voyez à droite, a trois arcades sur lesquelles on lit ces trois lettres : L.·. D.·. P.·., signifiant liberté de passage ; ce pont nous fait comprendre, qu'il n'est point d'obstacles que les compagnons ne puissent surmonter ; cette forêt que je vous montre sur la gauche, est la forêt du Liban, d'où l'on sortit les bois nécessaires à la construction du premier temple offert au vrai Dieu ; nous fait comprendre ainsi que rien ne résiste à l'homme de ce qui existe dans la nature. Ces cèdres altiers qui portaient leurs têtes superbes jusque dans les nues, tombent sous ses coups et s'inclinent devant sa force.

A gauche, est la colonne J.·., où étaient payés les manœuvres et ceux qui ébauchaient les pièces brutes ; à droite, la colonne B.·., où les ouvriers finis recevaient leur salaire.

Ce B., est l'initiale de la parole sacrée que nous

ous ferons parvenir tout-à-l'heure ; je vous rapelle-ai pour celle-ci, ce que je vous observais pour celle u premier ordre, c'est-à-dire que vous ne devez que épeler, cette parole signifie que notre force nous ient de Dieu.

Ces colonnes furent élevées à la mémoire de deux ommes célèbres dont l'un fût le père des douze tri-us d'Israël, Jacob, qui sut toujours persévérer dans e bien, et Booz qui plaça toujours ses forces en Dieu.

Ces colonnes exceptionnelles par leur circonférence ervirent de comptoir aux ouvriers qui étaient payés cha-:un selon son mérite, pour en accélérer la répartition, il ut convenu que l'on donnerait un signe de reconnais-ance, la manière de frapper à l'entrée, un attouche-nent, un mot de laisser-passer et une parole sacrée, laquelle ne se prononcerait que mystérieusement par respect pour le noble personnage qu'elle rappelait ; le mot de passe de la colonne J., nous en avons parlé dans le premier ordre ; celui du deuxième est Chibe-line, lequel veut dire nombreux comme des épis ; la batterie, l'attouchement, nous venons de vous le dé-montrer ; pour votre âge, maintenant il est de cinq ans.

Pour parvenir dans la chambre où vous remarquez Salomon sur son trône, trois entrées sont pratiquées : à gauche, la porte des manœuvres ou apprentis ; à droite celle des ouvriers maçons, telle était leur déno-mination à cette époque ; la troisième, au milieu, est celle des architectes ; sous le dais d'azur se trouvent placés avec Salomon, Hiram et Adouhiram, le premier notre maître de fondation et architecte du temple, est placé à sa gauche, le second, intendant de sa mai-son est à sa droite.

Ces trois personnages représentent : Salomon, la sa-gesse ; Adouhiram, la force, et Hiram la beauté ; c'est l'explication des trois piliers qui soutiennent l'édifice, comme c'est aussi la triple essence divine que nous dé-montrons, lorsque nous formons le triangle, aussi di-rons-nous compagnoniquement : Sagese pour inven-ter, Force pour exécuter et Beauté pour orner.

Les sept degrés pour parvenir au trône de Salomon, sont les symboles de l'échelle de proportion, c'est à leur extrémité que les connaissances humaines sont développées avec précision, peu de mortels peuvent y parvenir entourés des vertus nécessaires ; franchissons les cinq premiers, là s'arrête notre course, et laissons retomber le voile sur les deux derniers, nous serions impuissants à en soulever un coin.

Après avoir franchi le premier degré nous trouvons l'homme dans sa première nature, s'appliquant à former un langage compréhensible pour le transmettre distinctement à la postérité ; au deuxième, nous trouvons l'homme cherchant les nombres pour calculer la marche des époques ; à la troisième, l'homme élève ses aspirations vers la majesté de celui qui commande à l'immensité, par l'art de bien dire ; au quatrième, nous trouvons l'homme s'appliquant à suivre la marche des astres, à en calculer les mouvements, afin de régler les saisons par la variation des températures ; au cinquième, nous trouvons nos pères se partageant proportionnellement la terre qu'ils occupaient alors, pour que la répartition en fût faite équitablement, et que chacun restât dans ses propres limites. Telles sont les sciences que nous dénommons ainsi :

La grammaire, l'arithmétique, la logique, les mathématiques et enfin la géométrie ; comme il est des attributions acquises aux compagnons de théorie de mettre ces connaissances à la portée de notre savoir, je me borne à les simplifier, et pour vous et pour moi.

Le pavé formé de différentes couleurs qui se trouve sous les pieds d'Hiram et d'Adouhiram, est le symbole de l'union parfaite qui devrait exister entre tous les compagnons, nous le nommons le pavé mosaïque ; le dais d'azur parsemé d'étoiles, symbolise la grandeur et la majesté du Créateur ; les cinq colonnes qui le supportent, représentent sa bonté se révélant dans le travail des différents ordres d'architecture ; les initiales que vous lisez sur ces colonnes, sont les points principaux du compagnonage, savoir :

Le G.·., qui vous rappelle votre obligation du pre-
ier ordre; le P.·., votre obligation de compagnon
ni; la lettre M.·., pour donner l'attouchement des
eux ordres; le deuxième P.·., pour votre entrée de
hambre, afin de vous démontrer qu'un parfait com-
agnon doit toujours marcher vers celui qui l'éclaire;
 V.·., pour vous donner les mots de passe de l'un et
e l'autre ordre, ainsi nous disons : Guttural, Pecto-
al, Manuel, Pédestre et Vocal, telle est la signification
e ces lettres.

L'œil encyclopédique que vous voyez sur la porte
u milieu et entouré de rayons lumineux, symbolise
a vraie lumière nous venant de l'Etre suprême, com-
ne il symbolise aussi qu'il veille continuellement sur
eurs actions ; cet M que vous remarquez au-des-
ous de l'encyclopédie, est l'initiale de la parole de
'architecte qui remplaça celle qui fut perdue par la
nort tragique de notre maître.

Par respect pour un ordre qui conserve sa sûreté,
nous ne nous étendrons pas davantage sur ce point,
et nous passons outre sur sa signification.

Sur la porte d'entrée à la droite de Salomon, porte
de la colonne J.·., les trois initiales que vous y re-
marquez, veulent dire : Travail, Vertu et Persévé-
rance.

— Oui, mon frère, c'est en persévérant dans le tra-
vail que l'on arrive à la vertu, et c'est par elle que
l'on monte les dégrés de la science.

Sur la porte de la colonne B.·., à la gauche de Salo-
mon, les trois B.·. expriment les sentiments compa-
gnoniques par ces trois mots : Beauté, Beaux-arts et
Bienfaisance; les trois autres initiales, placées à la
même porte, en expriment les principes : Union, Sa-
gesse, Humanité.

Au-dessus de la porte du milieu, ce cordon blanc
et bleu avec des glands aux extrémités, se nomme
houppe dentelée; c'est le lien qui unit étroitement
tous les compagnons du Devoir.

Sur la table, près de cette porte, l'épée posée sur
l'équerre et le compas, signifie que nos pères, dans les

temps primitifs travaillaient, les outils d'une main et l'épée de l'autre.

Les trois flambeaux placés sur la table, signifient les trois lumières par lesquelles on parvenait dans les antres profondes du Temple, et qui sont : le Zèle, le Silence et la Prudence.

C'est aussi la signification des trois points que l'on place après chaque initiale. Ces antres, labyrinthes connus seulement des initiés, conduisaient dans une salle souterraine, où suivant les traditions nos pères avaient déposé sous une pierre triangulaire, enfermés dans une lame d'or, les secrets des Francs-Maçons, ainsi nommés parce qu'ils furent déclarés libres et affranchis d'impôts après la destruction du Temple par Nabuchodonosor, roi de Babylone. Ceux qui échappèrent à la vengeance du vainqueur, se frayèrent un passage dans l'obscurité à travers les décombres, en déblayèrent l'entrée, et ayant trouvé intactes les archives maçonniques, par prudence, et de peur qu'elles ne vinssent à tomber au pouvoir des profanes, ils convinrent entre eux de se les transmettre dorénavant par la parole, déclarant criminel celui qui en écrirait la moindre parcelle, puis ils les anéantirent.

Depuis lors, tout est tombé dans la confusion par suite d'un schisme abominable, désigné sous le nom de *Dévoirants*, ces hommes sont les auteurs d'une scission infernale !... Repoussez donc loin de vous ces soi-disants compagnons, n'ayez aucune communication et ne discutez jamais sur vos mystères avec eux, une méprise pourrait vous compromettre, et chasser tout ce qu'il y a de pur et de fraternel en vous ; si vous passiez outre nos recommandations, vous ne seriez plus digne de votre titre, et vous vous éloigneriez du dogme fraternel.

La bonne fraternité se trouve parmi nous et doit s'y pratiquer toujours, elle n'a pas de lumières pour des sectaires qui nés dans l'opprobre, mourront dans l'opprobre ; la perfidie a inventé la jurisprudence qui a donné naissance à leur abominable Devoir.

Nous allons continuer votre initiation par la céré-

monie du baiser fraternel ou guilbrette; les compagnons forment le cercle, et le dignitaire vient se placer devant l'autel avec sa canne et se mettant à l'ordre, frappe un coup sur le plancher, le rouleur à cette invitation va se placer à trois pas de distance du dignitaire, comme lui à l'ordre et la canne à la main, l'embout touchant le pied droit, ils font une salutation en penchant la canne du côté gauche d'abord, et ensuite du côté droit, puis l'élèvant de manière à ce que l'embout de l'une touche la pomme de l'autre, ils font ainsi un pas en avant, déposent leur canne à terre et par le mouvement précité, elles se trouvent croisées, puis se relevant avec précipitation, ils portent la main en griffe à leur poitrine du côté du cœur, étant ainsi à l'ordre, ils marquent deux petits pas précipités, reportant leurs pieds en arrière pour ne pas bouger de place, au troisième ils s'avancent en posant leur pied droit dans chacun des triangles formés par les cannes, puis se prenant la main droite pour se donner l'attouchement, de la gauche avec leurs chapeaux, ils se couvrent l'oreille, et là, les visages rapprochés il se donnent avec mystère le mot de passe, puis ensuite le baiser fraternel; en se séparant ils se mettent à l'ordre, reprennent leur canne, font un pas en arrière, le salut comme primitivement avec la canne, et se séparent en les croisant et en les déposant à terre, c'est là le symbole de l'union et de la paix, dont ce baiser est la signification.

On se sert de cette cérémonie pour commander des assemblées extraordinaires dans les chantiers et les ateliers, comme les arrivants compagnons finis s'en servent aussi pour se faire reconnaître, on s'en sert encore pour transmettre au frère ce qu'il est utile d'écarter du regard importun des profanes et lui enlever toute marque compréhensible.

La guilbrette pour une cérémonie funèbre diffère de celle-ci, parce qu'au lieu de croiser les cannes on les pique en terre, et au lieu de se mettre à trois pas de distance, on se place très-près, chacun se joignant les mains on se les porte sur le côté gauche, au-dessous

du cœur, puis on les élève par deux fois au-dessus du front, ce sont là les signes de détresse; au troisième mouvement on s'enlace mutuellement la tête pour se rapprocher visage contre visage, pendant qu'on exécute ce cérémonial, tous les compagnons entourent la fosse en croisant les bras sur leur poitrine, ils forment la chaîne, exprimant par là que la mort même ne pourrait les désunir; quand le rouleur a reçu du dignitaire le mot de passe du premier ordre, il va le transmettre au compagnon qui se trouve le plus près du dignitaire de ceux qui font la chaîne, celui-ci le fait parvenir à son voisin de droite et en suivant ainsi il fait le tour de la fosse et arrive au plus ancien, lequel se trouve le plus près du dignitaire, à gauche, auquel il le transmet avec la même cérémonie; il reçoit alors et de même la recommandation de prier et de faire prier pour le frère défunt, qu'il fait parvenir au premier de droite, puis il revient recevoir le baiser de paix.

Pendant que le dignitaire prononce un discours sur les bonnes qualités du défunt en vantant et admirant son zèle compagnonique, le rouleur descend dans la fosse, porter sur le cercueil la dernière accolade fraternelle et y brûler l'encens, afin que le frère purifié des souillures terrestres puisse paraître devant Dieu en état de grâce.

Nous n'oublierons pas que pendant cette cérémonie la fosse doit rester couverte du drap mortuaire, quand le dignitaire a fini son discours, il fait mettre un genou à terre aux compagnons et adresse une prière à l'Etre suprême, à la fin de laquelle ils se relèvent tous en disant tout bas: Gloire au Grand Architecte de l'Univers.

La guilbrette des partants, se fait comme la première, mais après le baiser fraternel vient la santé compagnonique; les deux compagnons qui commencent la cérémonie, au lieu de se retirer restent l'un près de l'autre, un compagnon leur présente à chacun un verre, un deuxième leur verse du vin, ils se présentent le verre puis le rapportant près de leur poi-

rine ils reviennent s'enlacer le bras, après avoir élevé le verre au-dessus du front et l'avoir porté du côté de l'épaule gauche, ensuite de l'épaule droite, par trois fois. C'est à la troisième seulement qu'ils boivent, cela signifie qu'ils s'unissent étroitement, pour porter à la santé du Grand Architecte de l'Univers; quand ils lèvent le verre au-dessus du front, le descendant du côté gauche, c'est aux mystères compagnoniques; et au côté droit, à tous les amis et frères.

Quand le rouleur à terminé la cérémonie avec le partant, tous les compagnons présents, viennent les uns après les autres le remplacer, bien entendu qu'il n'y a que les compagnons finis qui comprennent la guilbrette, les compagnons peuvent seulement porter la santé.

Après toutes les instructions terminées, le dignitaire symbolise les couleurs du nouveau reçu dans le deuxième ordre; la couleur bleue, symbolise la force; la blanche, la sagesse, on peut dire aussi qu'elle symbolise l'innocence du meurtre du Grand Maître. Les franges, symbolisent la beauté; ensuite les compagnons forment le triangle, le nouveau reçu se place dans l'un des angles, et le dignitaire fait passer le mot de passe; qui est Chibolt, au rouleur; et cela fait le tour jusqu'au dernier qui le rapporte au dignitaire, qui signifie épis; il fait passer ensuite le mot sacré, qui est Booz, en observant que ce mot ne doit pas se lire couramment, qu'il doit toujours être épelé, il veut dire que notre force nous vient de Dieu.

Il donne ensuite l'accolade fraternelle au rouleur, quand elle a fait le tour du triangle, c'est le nouvel initié qui vient la remettre au dignitaire. Vient ensuite la communion fraternelle, qui se fait avec un pain sans levain, c'est une pâte que prépare le dignitaire, avec autant d'œufs que de cuillerées de la meilleure farine de froment, il y ajoute en outre, sur un demi-kilog. de farine, un demi-kilog. de miel, le tout bien battu, ensemble, on étend cette pâte sur un linge bien blanc à un centimtère environ d'épaisseur, on en coupe autant de petits morceaux triangulaires qu'il y a de

compagnons présents en réception, puis on la fait cuire avec la meilleure huile d'olive, sur un réchaud, où l'on aura fait brûler l'encens pour la cérémonie. Tous les compagnons reçoivent ce pain de la main du rouleur; quand il a fini sa distribution, il revient près de l'autel porter la santé suivante; c'est le dignitaire qui lui verse le vin nécessaire, il n'y a que le pouce, l'index et le médium qui entourent le verre, les deux autres doivent se trouver en-dessous avec la main gauche; à l'ordre, il porte comme dans les santés précédentes, le verre à la hauteur du front, quand il redescend le verre, il lui fait faire une circonférence avant de le porter à ses lèvres, en disant : frères, je bois à notre fondation ; à la deuxième fois il boit à tous les enfants de la lumière, à la troisième au triomphe du compagnonage, à la quatrième au tour de France, à la cinquième à l'univers entier, la commune patrie des compagnons.

A ces mots, tous les compagnons lèvent la main droite et disent : Gloire au Grand Architecte de l'Univers ; ils viennent ensuite chacun à leur tour boire dans le même verre, avec le même simulacre.

Quand le dignitaire à bu, le rouleur prend le verre et le brise, c'est pour que les profanes ne puissent y boire; on passe ensuite aux instructions.

CATÉCHISME.

Après que le dignitaire a fait la prière que nous avons vue dans le premier ordre, commencent les instructions suivantes :

D. Quelle heure est-il ?

R. Midi plein.

D. Quel sujet vous amène ici, mon frère ?

R. Je viens dans la chambre des compagnons pour recevoir de vous les lumières dont j'ai besoin pour devenir parfait.

D. Comment avez vous pénétré jusqu'à nous?

R. Par la vertu, le travail et la persévérance.

D. Comment vous a-t-on reçu ?

R. En me faisant monter les cinq degrés du Temple et en me faisant connaître la signification de la lettre G.·.

D. Que signifie cette lettre ?

R. Géométrie, cinquième science.

D. Combien il y a-t-il de sortes de compagnons ?

R. Il y a deux sortes de compagnons, les compagnons de pratique et ceux de théorie.

D. Quels sont les compagnons de pratique ?

R. Ceux qui élèvent des édifices matériels.

D. Quels sont les compagnons de théorie ?

R. Ce sont ceux qui élèvent des Temples à la vertu et qui creusent des cachots pour le vice.

D. Quel âge avez-vous ?

R. Cinq ans et plus.

D. Pourquoi répondez-vous cinq ans et plus ?

R. Parce que Salomon est resté plus de cinq ans pour construire le Temple.

D. Que vous a-t-on donné en vous recevant compagnon ?

R. Un signe, un attouchement, un mot de passe et une parole sacrée.

D. Comment nommez-vous les signes ?

R. Pectoral.

D. Qui signifie ?

R. Que je garde le secret des compagnons dans mon cœur, et que je préfererais plutôt l'arracher de mon cœur, que de le révéler aux profanes.

D. Donnez-moi l'attouchement ?

(*On le donne*).

D. Dites-moi votre mot de passe ?

R. Chibolt, qui signifie épis.

D. Dites-moi votre parole sacrée ?

R. Booz.

D. Que signifie ce mot ?

R. Que la force nous vient de Dieu, c'est le nom de la colonne qui était au midi, près de la porte du Temple, où s'assemblaient les compagnons.

D. Par quelle porte êtes vous entré au Temple ?

R. Par celle du midi.

D. Qu'avez-vous remarqué devant cette porte?

R. Deux grandes colonnes d'airain de la hauteur de dix-huit coudées, sur douze de circonférence et de quatre doigts d'épaisseur.

D. De quoi étaient elles ornées?

R. De chapiteaux.

D. Que soutenaient-elles?

R. Des globes en formes de sphères, parsemés de lys et de pommes de grenades.

D. Combien y en avait-il?

R. Cent, et plus.

D. Pourquoi dites-vous cent, et plus?

R. Pour marquer que les bons compagnons, devraient être sans nombre.

D. A quoi servait l'intérieur des ces colonnes?

R. A renfermer le trésor, pour payer les ouvriers, selon leur mérite.

D. Où est construit votre Temple?

R. A l'Orient de la vallée de Josaphat, dans un lieu où règnent la vérité et l'union.

D. Quelle forme a-t-il?

R. C'est un carré, long, de l'orient à l'occident, et dont la largeur est du midi au septentrion, sa hauteur est de coudées sans nombres, et sa profondeur, de la surface de la terre au centre.

D. De quoi est-il couvert?

R. D'un dais d'azur, parsemé d'étoiles?

D. Qui soutient un si vaste édifice?

R. Trois grands piliers, nommés : Force, Sagesse et Beauté.

D. Quelles sont les lois des compagnons?

R. Punir le crime et honorer la vertu.

R. Que doit éviter un compagnon?

R. Le vice, la calomnie et l'intempérance.

D. Que doit-il observer?

R. Le silence, la prudence et la charité.

D. Comment voyagent les compagnons?

R. De l'occident au midi, du midi au nord et du nord à l'orient.

D. Que signifie cette marche?

R. Qu'un compagnon doit voler au secours de ses frères, fussent-ils aux extrémités de la terre.

D. Où sont placés les compagnons en chambre?

R. Au midi, pour recevoir les ordres du Maître.

D. Où êtes vous payé?

R. A la colonne B.·.

D. Avez vous vu votre Maître aujourd'hui?

R. Oui, frère dignitaire, il était habillé d'or et d'azur.

D. Que signifient ces deux mots?

R. Qu'un compagnon doit conserver la sagesse au sein des grandeurs, dont il peut être revêtu.

D. Comment êtes vous parvenu à être compagnon fini?

R. En passant de l'équerre au compas.

D. Combien y a-t-il de l'équerre au compas?

R. Trois pas.

D. Combien y avait-il de colonnes au temple?

R. Deux, la colonne J.·. et la colonne B.·.

D. Combien y avait-il de portes d'entrée au Temple?

R. Trois.

D. Quelles sont celles qui vous sont connues?

R. Celle du septentrion et celle du midi.

D. Si vous aviez perdu votre compas, où iriez vous le chercher?

R. Chez la Mère, parmi mes frères.

D. Que symbolise la branche d'acacias?

R. Elle symbolise la douleur que nous devons éprouver, sur le meurtre de notre Maître Hiram.

D. Quelle heure est-il?

R. Minuit.

Le dignitaire dit : à l'ordre, frères! tous les compagnons se mettent à l'ordre, puis il fait la prière de clôture qui se trouve mentionnée au premier ordre; (page), donne le baiser fraternel au rouleur, et tous les frères répondent, Gloire au Grand Architecte de l'Univers, et la chambre est fermée.

FIN.

DEVOIR COMPAGNONIQUE.

Les Compagnons de l'Ère Nouvelle l'an 1854.

Le Devoir se fait toujours par deux compagnons, le rouleur et le premier en ville, la demande se fait par le rouleur.

D. Pays, je vous l'apporte ?

R. Pays, je la reçois.

D. Dieu le père soit béni.

R. Le Fils et le Saint-Esprit.

D. A la santé des bons frères qui sont ici sur les champs, qui ont trié, qui trient et qui trierons, les bons frères nous réserverons les mazettes et nous fuirons, si nous ne sommes pas assez forts à la cour, et des aides nous appellerons.

R. Pays, je la bois.

D. Pays, je vous prie de reeevoir le bon frère, comme vous nous avez reçu nous-mêmes ?

R. Pays, je ne manquerai pas.

D. Pays, je vous prie de ne souffrir aucune bassesse ni aucune lâcheté de la part de qui que ce soit ?

R. Pays, je ne manquerai pas.

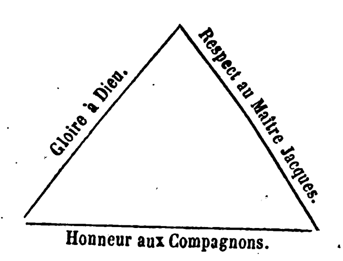
D. Pays, vous ferez bien des compliments au Père, à la Mère et aux bons frères qui y sont ?

R. Pays, je ne manquerai pas.

D. Pays, je vous souhaite un bon voyage et une parfaite santé ?

R. Pays, je vous remercie.

CATÉCHISME COMPAGNONIQUE.



D. Etes-vous compagnon?
R. Eprouvez-moi.
D. Votre nom?
R. (*On donne son nom*).
D. Où avez-vous été reçu?
R. Dans le chaume des Cros.
D. Que signifie le mot chaume des Cros?
R. Champ d'alarme.
D. Pourquoi champ d'alarme?
R. Parce que les premières réceptions y ont été faites, et que Maître Jacques y a été tué.
D. Comment avez-vous été reçu compagnon?
R. Sur la pierre carrée, entre l'équerre et le compas.
D. Que signifie la pierre carrée?
R. La première pierre qui fonda le Temple.
D. Que signifie l'équerre et le compas?
R. L'équerre signifie Sagesse et le compas ustice.
D. N'y avait-il pas d'autres signes symboliques?
R. Si, il y avait encore beaucoup d'a res allégories.
D. Quelles sont-elles, et les principales?
R. La rose et les étoiles du firmament.
D. Que signifie la rose?

R. La beauté.
D. Et les étoiles ?
R. La lumière.
D. Que signifient l'acacia, le laurier et la vigne ?
R. L'acacia, douleur; le laurier, la paix; la vigne, la force.
D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir compagnon?
R. Parce que j'étais dans les ténèbres, et que je désirais voir la lumière.
D. Que cherchiez-vous dans cette route ?
R. La parole de Maître Jacques, qui avait été perdue.
D. L'avez-vous trouvée ?
R. La main qui m'a frappé me l'a passée.
D. Sur quelle route étiez-vous, quand vous vous fîtes recevoir compagnon ?
R. Du midi au septentrion.
D. Quelle route vous a-t-on fait prendre ?
R. Celle de l'orient à l'occident.
D. Comment étiez-vous, vêtu quand vous avez été reçu compagnon ?
R. Je n'étais ni nu ni vêtu, mais dans un état décent et dépourvu de tous métaux.
D. Pourquoi ?
R. Comme marque de mon innocence, et dépourvu de tous métaux, pour marquer qu'un compagnon ne doit jamais se rendre coupable d'opprobre et de déshonneur.
D. Quel est l'âge d'un compagnon ?
R. Sept ans et plus.
D. Pourquoi ?
R. Parceque Salomon employa sept ans et plus, à construire le Temple.
D. Que signifie le J.·. et le B.·. sur les deux colonnes ?
R. Sur la première un J.·., qui veut dire Jaquin, et signifie préparation; sur la seconde un B.·., qui veut dire Booz, et signifie force.
D. Pourquoi ?
R. Parce que les apprentis recevaient leur salaire à

la colonne Jaquin et les compagnons à la colonne Booz.

D. Que signifient les deux colonnes?

R L'union et la force.

D. Qu'est-ce que les sept degrés?

R. Ce sont ceux qui conduisent à l'autel du Tout-Puissant.

D. Ne les avez-vous jamais franchis?

R. J'y suis monté après ma réception, pour remercier l'Eternel.

D. Que signifie l'encens?

R. C'est l'holocauste que l'on n'offre qu'à Dieu.

D. N'en avez-vous point reçu?

R. Oui, dans ma réception, pour chasser les sentiments profanes.

D. Quelle liqueur avez-vous bue?

R. La liqueur qui signifie le sang versé de Maître Jacques, pour réparer mon courage et ma force.

D. L'avez-vous toute bue?

R. Oui, jusqu'à la lie, pour montrer qu'un compagnon, doit braver tous les outrages, et même les périls de la mort.

D. La route qui vous a conduit au Temple était-elle silencieuse?

R. Non, pleine de murmures.

D. Pourquoi?

R. Pour montrer que la vie est remplie d'orages et de tourments.

D. L'avez-vous parcourue sans obstacle et librement?

R. Non, avec beaucoup de dangers.

D. Pourquoi?

R. Parce que la vie est tortueuse et remplie de périls que nul sur la terre ne peut éviter.

D. Etiez-vous seul dans votre voyage?

R. L'on me conduisait.

D. Pourquoi?

R. Pour me montrer que l'homme dans la vie, a toujours besoin de conseils et de guide.

D. Quels sont les conseils et le guide qu'un compagnon doit suivre?

R. La sagesse pour les conseils, et la raison pour guide.

D. Pourquoi vous banda-t-on les yeux?

R. Pour m'enseigner qu'un compagnon sans raison, est aveugle d'esprit.

D. Que signifie l'œil de la Providence, et le triangle qui l'entoure?

R. C'est le symbole de la divine Trinité, qui veille sur les mortels.

D. Que signifient les nombres 3.·., 5.·. et 7.·.

R. La grandeur du tombeau de Maître Jacques, 3 pieds de largeur, 5 pieds de profondeur et 7 pieds de longueur.

D. Que veut dire enfant de la veuve?

R. C'est le mot de passe, qui signifie qu'à la mort d'Hiram, Maître Jacques, et d'autres Maîtres, prirent, et eurent soin de la veuve, dont ils étaient tous enfants.

D. Que signifient les mots de Père et de Mère des compagnons?

R. Ils signifient que les compagnons doivent ressembler, pour leur amitié, à une famille, et qu'une famille a toujours son Père et sa Mère.

D. Que signifient les lettres placées sur les cartes de remerciement?

R. Sur le maillet, un P.·., signifie pouvoir; sur l'équerre, un B.·., signifie beauté; sur le compas, un J.·., qui veut dire justice; sur la lyre, un V.·., qui veut dire vérité; sur le niveau, un F.·., qui veut dire franchise et sur l'étoile, un L.·., qui veut dire lumière.

D. Quel est le sens des quatre initiales qui entourent un tombeau.

R. I.·. R.·. L.·. F.·.
Ici repose le fondateur.

D. Que signifient les initiales A.·., P.·., L.·., V.·.

R. Alliance pour la vie, quand l'on est compagnon.

D. Et les suivantes, V.·., P.·., L.·., H.·., M.·., H.·., C.·.

R. Vivre pour l'humanité, mourir honnête compagnon.

D. Pourquoi portez-vous une canne?

R. Je la porte en mémoire de ce qu'elle a servi à sauver notre Père.

D. Comment votre Père?

R. Un jour, Maître Jacques, poursuivi par les compagnons de Maître Soubise, fût assailli de coups, et tomba dans un marais, dont il fut sauvé par les joncs auxquels il s'accrocha.

D. Par qui fut-il vendu?

R. Par Féron, qui était un de ses disciples.

D. Par qui fut-il assassiné?

D. On ne le connaît pas, mais on sait que ce sont des compagnons de Maître Soubise.

D. Où fut-il assassiné?

R. Dans les plaines de Provence.

D. Quels furent ses dernières paroles?

R. De pardonner à ses ennemis.

D. Où est renfermé votre secret?

R. Dans mon cœur.

D. Qui a la clef de votre secret?

R. C'est ma langue.

D. Pourquoi portez-vous des gants?

R. C'est pour porter la canne avec respect.

D. Vous avez d'autres insignes?

R. Oui, des couleurs.

D. Pourquoi les portez-vous?

R. En récompense de mes bienfaits.

D. Quel est leur nombre?

R. Onze, quatre grandes et sept petites.

D. Quels sont leurs valeurs?

R. Les grandes appartiennent à tous les compagnons, sans distinction, et les petites au mérite.

D. Comment au mérite?

R. Oui, par une bonne conduite et en voyageant.

D. Quelle est la signification des quatre grandes?

R. La blanche, l'innocence; la bleue, l'accord des compagnons; la rouge, la science et la noire le deuil.

D. Et les petites?

R. Ce sont les couleurs de chaque tour de France, la rouge, Paris, la gloire; la verte, Lyon, l'espérance;

la blanche, Marseille, l'innocence; la jaune, Toulouse, l'aurore; la rose, Bordeaux, la gaîté; la bleue, Angoulême, fondation; la violette, Nantes, le printemps.

D. Quel est le premier mot de passe ?

R. C'est Jéovah a Celia.

D. Que signifient ces mots ?

R. De Dieu.

D. Pourquoi ?

R. Comme étant sortis des archives du Temple, gravés par Maître Jacques, mots qui servaient autrefois pour obtenir les couleurs de Sainte-Beaume.

D. Avez-vous-voyagé ?

R. Oui, j'ai voyagé dans les quatre parties du monde, et j'ai dépassé les quatre saisons.

D. Que veulent dire les quatre parties du monde?

R. L'Orient, l'Occident, le Midi et le Septentrion.

D. Que signifient les quatre saisons ?

R. La différence des temps bons et mauvais, que j'ai éprouvés, avant d'être reçu compagnon.

D. Connaissez-vous les chiffres 3, 5 et 7 ?

R. Le nombre 3, signifie les trois principales colonnes du Temple, sagesse, force, beauté; le nombre 5, les cinq ordes d'architecture, l'ionique, le dorique, le toscan, le corinthien et le composé ; le nombre 7, les sept degrés où j'ai été reçu.

D. Que signifient les neuf étoiles ?

R. Elles signifient les Maîtres qui allèrent à la recherche du corps d'Hiram, quand il fut assassiné.

D. Qui l'a assassiné ?

R. Trois apprentis du Temple.

D. Pourquoi l'a-t-on assassiné ?

R. Pour obtenir le mot de passe de Maître.

D. Pourquoi sont-elles au nombre neuf ?

R. Parce que la première fois, on envoya quatre Maîtres à sa recherche, qui revinrent sans succès, on en envoya cinq autres, qui le retrouvèrent.

D. Que veulent dire les trois points que font les compagnons après les initiales?

R. Trois choses.

D. La première ?

R. En souvenir des trois coups de poignards que reçut notre Père, Maître Jacques.
D. La deuxième?
R. L'homme naît, l'homme vit, l'homme meurt.
D. La troisième.
R. Demandez, frappez, cherchez.
D. Que signifient ces trois mots?
R. Demandez, vous recevrez; frappez, vous entrerez; cherchez, vous trouverez.
D. A quoi reconnaît-on le compagnon?
R. A son cœur et à son talent.
D. Pourquoi ſrappez-vous en compagnon?
R. Pour chercher s'il y a des frères.
D. Comment frappez-vous?
R. Par trois coups, un ralenti et deux précipités.
D. Pourquoi trois coups?
R. En reconnaissance des trois grades du Temple.
D. Que signifient-ils?
R. Union et force.
D. Quels sont les trois grades?
R. Apprenti, Compagnon et Maître.
D. Pourquoi les avait-on ainsi divisés?
R. Pour leur talent et leur mérite.

FIN.

ENTRÉE DE CHAMBRE.

L'entrée de chambre doit toujours se faire par quatre compagnons, le premier, le deuxième et le troisième; le premier est placé à la table, le deuxième et le troisième sont à son côté ; le rouleur descend cinq minutes auparavant pour dire à l'arrivant de se préparer, le rouleur remonte à la chambre, puis redescend avec sa canne à laquelle sont attachées les sept couleurs, s'avançant alors, l'arrivant le suit, à trois pas, il frappe un seul coup avec son embout l'arrivant, sans rien lui dire, se retourne sur son pied droit et le suit, une fois à la porte de la chambre, le rouleur ne frappe qu'un seul coup de son embout et se retire trois pas en arrière, le premier répond avec son cachet, un seul coup, le deuxième en ville arrive à la porte, frappe trois coups, deux coups précipités, le deuxième ouvre la porte à demi, et dit à l'arrivant :

D. Qui êtes-vous ?

R. Enfant de la veuve.

D. Que demandez vous ?

R. A pénétrer dans le Temple.

Le deuxième referme la porte et dit au premier :

Un honnête compagnon qui désire se faire reconnaître.

Le premier répond : Pays, faites-le entrer.

Le deuxième rouvre la porte et va se placer à côté du premier.

L'arrivant entre, se place à trois pas de la table, le genou droit à terre et la main gauche en l'air.

Le premier :

D. Que demandez-vous ?

R. La permission de mon entrée de chambre.

Permis,

Le rouleur lui baisse la main et le relève.

D. Qui êtes vous ?

R. Homme, compagnon, enfant de maître Jacques ?

D. D'où venez-vous ?

(L'on répond toujours de Cayenne ou l'on sort de Lyon.)

D. Comment vous appelez-vous ?

R. Bresson la Fermeté,

D. Que demandez-vous ?

R. La permission de m'approcher pour déposer un gage,

Permis.

L'arrivant met son chapeau de la main droite sur sa tête, donne un salut de la main gauche en faisant trois pas et arrive juste à la table. Il prend son affaire (passeport compagnonique), de la main droite qui est dans la poche en dedans de son gilet; s'il n'a pas de poche, il coupe la doublure pour mieux la tenir cachée, il la met entre trois doigts de la main droite, la présente au premier en s'inclinant sur la jambe droite, la main gauche sur ses couleurs, puis il dit : Gloire à Dieu, respect à maître Jacques, honneur aux compagnons.

Le premier répond : Pays, faites votre devoir.

L'arrivant se retourne du côté droit, fait trois pas précipités, et s'incline par le flanc droit, son chapeau à la main sur l'oreille droite, sa main gauche sur ses couleurs et dit :

Avec la permission de mon premier, de mon deuxième et de mon troisième, qu'il me soit permis de rester en chambre tel que je suis?

Le premier répond permis.

L'arrivant se redresse, toujours son chapeau de la main droite, les deux mains le long du corps, le pied droit incliné, et dit :

Qu'il me soit permis de passer devant la table et la boîte de Maître Jacques et de tous mes bons Pays en général, sans être condamné à aucune amende ?

Le premier répond : permis.

L'arrivant, permis de quitter mon chapeau.

Le premier, permis.

L'arrivant, que le rouleur marque ma place,

Où désirez-vous être placé ?

L'arrivant, au rang des bons enfants.

Le premier dit au rouleur : Pays, faites votre devoir,

Le rouleur prend une chaise contre la table en face du premier, l'arrivant se met sur la chaise, le premier lit sa lettre, et lui fait lire son affaire, puis il lui dit : Pays, vous n'avez pas de réclamations à faire ? l'arrivant répond oui ou non, si on lui a fait quelques injustices dans son voyage, il est dans son droit de réclamer.

Conseils de la Sagesse.

Mon fils, adore Dieu seul, honore ton père et ta mère, chéris ta femme et tes enfants, sois bon fils, bon époux et bon père, aime ton prochain comme toi-même, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse à toi-même, pardonne à tes ennemis, sois laborieux et tu prospéreras, ménage ton corps et longtemps tu vivras, soulage le malheureux, sois humain et Dieu te bénira, tu mourras en paix, ta postérité te chérira.

Sois humain et généreux, combats le vice, soutiens la vertu, protège le faible contre les attaques du fort, suis, toujours, en tous temps et en tous lieux le précepte de l'honneur, que l'humanité soit ton guide et la raison ton appui.

Acte de foi de Maître Jacques.

Dieu tout puissant, souverain maître de la terre, toi qui vois tout l'univers soumis à tes lois, qui d'un seul regard peut faire rentrer tout le monde dans le néant duquel tu l'as tiré, je te salue, Roi des Rois, prosterné devant le trône de ta majesté toute puissante. Je te remercie de la grâce ineffable que tu m'as faite de pouvoir te connaître, de t'aimer et de te servir comme le seul vrai Dieu du ciel et de la terre, daigne m'accorder la sagesse que tu accordes à tes élus, afin que je puisse adorer ton nom sur la terre en quelqu'endroit où je porterai mes pas.

L'étoile virginale me servira de guide pour t'adresser mes vœux, en quittant ce temple élevé par nos mains à ta gloire, j'emporterai du moins le souvenir de ta bonté infinie et la grâce que tu m'as faite de

tourner mes regards et mes pensées vers l'Orient; tu feras comme en partant de ce sanctuaire, réunis mes enfants autour de moi, ils joindront leurs prières aux miennes, si elles te sont agréables, tu répandras tes bénédictions sur nous. Et toi, grand Roi, à qui le Dieu tout puissant que tu m'as fait connaître, a accordé la sagesse, reçois le serment que je te fais :

Je jure de ne servir d'autre Dieu que le Dieu tout-puissant que tu m'as fait connaître et aimer. Je jure de ne recevoir aucun C∴ avant de lui avoir fait connaître le vrai Dieu et de lui avoir fait adorer son nom; de n'en jamais recevoir un seul avant d'avoir par mes soins, cherché à lire dans son âme et pénétré jusqu'aux replis les plus cachés de son cœur.

Recevez mes vœux pour que je puisse jouir en paix d'une longue vie et que je puisse arriver à la postérité, égaler les étoiles du firmament. Vous, fils de lumière me voilà votre frère et votre égal, le Dieu des Dieux, le Roi des Rois qui gouverne le monde, ce Dieu tout puissant de bonté, qui m'a accordé la grâce de voir la lumière que vous m'avez donnée en son nom, je vous jure de suivre les lois divines que vous m'avez fait connaître, de partager vos peines et vos travaux, et de vous chérir en frère, vrais élus du Dieu vivant, vrais disciples du plus sage des rois de la terre, recevez le serment que je fais aujourd'hui pour toujours :

Suivre vos traces dans le chemin de la vertu, de ne jamais oublier la grâce que vous m'avez faite de me recevoir parmi vous; que mon sang s'arrête dans mes veines, que le froid de la mort vienne glacer ma langue dans ma bouche, que ma vue s'éteigne que mon corps soit paralysé et devienne la proie des bêtes sauvages avant que je sois parjure dans la foi du serment que je viens de prononcer.

Toi, grand sacrificateur, offre le parfum et immole-lui cette génisse, joignons toutes nos prières pour que Dieu reçoive nos offrandes agréablement et nous accorde à tous....

Paix, bonheur et prospérité !

Funérailles de Maître Jacques.

Maître Jacques termina sa carrière, les compagnons formèrent un brancard, et transportèrent son corps dans un grotte. Les huit compagnons les plus anciens, restèrent là pour le garder, et l'embaumèrent. Les autres compagnons allèrent préparer les choses nécessaires pour donner à son convoi, tout l'apparat que méritait le corps de ce grand Maître, cet illustre personnage. On lui ôta ses vêtements pour bien l'embaumer, et ils lui en remirent de neufs ; ils le placèrent sur un lit ou il resta deux jours exposé aux regards de tous les passants qui désiraient voir les restes de cet illustre fondateur.

Pendant ces deux jours, les compagnons qui le gardaient, entretinrent quatre feux aux quatre coins du Liban où il était exposé, les feux étaient de résine et d'esprit de vin; le dernier soir, les compagnons vêtus en grand deuil et des gants blancs, vinrent prendre son corps et le mirent dans un cercueil; ils l'ensevelirent dans ses vêtements, la figure découverte; quatre compagnons portant des écharpes bleues, portaient le corps; quatre autres compagnons, avec de mêmes écharpes, suivaient immédiatement pour les relever, les autres portaient le drap mortuaire sur lequel étaient tous les instruments mystérieux du compagnonage. Un compagnon portait l'acte de foi de Maître Jacques, prononcé par lui à sa réception, et les Commandements de Dieu ; un autre compagnon, ayant à la main une torche, suivait le corps ; deux compagnons, avec des pinces allaient en avant du cortége, afin que l'on ne vînt pas troubler la cérémonie.

L'on sortit du désert par un bois nommé Vaurenh;

n entrant dans le bois, le cortège s'arrêta, les compagnons s'aperçurent qu'une main s'était dérangée, et tait entièrement découverte; ils s'approchèrent du orps, fondirent tous en larmes et baisèrent cette main n poussant des gémissements; cet endroit prit le nom es cinq doigts.

Le cortège se remit en marche et s'arrêta à 50 toises, ans un endroit nommé le Malra, caverne Saint-oreux, ils y déposèrent le corps, les anciens compagnons l'ayant découvert, lui versèrent du vin et de huile dans les plaies, et ils l'abandonnèrent.

Après cette cérémonie, l'on se remit en marche, près avoir marché 100 toises, le cortège s'arrêta encore, c'était là le centre du bois; il était minuit, et les ompagnons remplis de l'effroi que peut occasionner ne pareille cérémonie, se mirent en prières; à ce moment, un vent affreux se leva, souffla les torches qui s'éteignirent, tout le cortège s'arrêta, et resta plongé dans la plus profonde obscurité, le tonnerre se fit entendre avec force, et l'eau tomba par torrents le reste de la nuit; ils s'approchèrent du corps et ils se mirent à prier Dieu jusqu'au matin, l'orage s'étant dissipé, ils se mirent en marche aux premiers rayons du soleil, après avoir jeté un regard plein d'effroi sur le terrain et sur cette place pleine d'horreur, ils lui donnèrent le nom de Remords, qui lui est resté jusqu'à nos jours.

Ayant marché environ quatre cents toises, l'extrême besoin qu'ils éprouvaient, les forç de s'arrêter dans un endroit appelé la Plage; ayant mis quatre compagnons de garde, ils fûrent prendre leur nouriture; à leur retour, les quatre compagnons leur dirent qu'ils avaient vu Maître Jacques se lever sur son séant, et leur avait montré un endroit où la terre avait été fouillée depuis peu de temps, qu'ils s'étaient mis en prière de nouveau, et ils leur montrèrent la même place.

Les compagnons ayant foillé en cet endroit, y trouvèrent une petite boîte, laquelle contenait trois pièces de monnaie, un ruban bleu, un équerre et un

compas ; cette boîte était fermée, les compagnons la mirent dans son tombeau, cet endroit se nomme depuis Saint-Maximin; le cortège partit en prenant au midi, et ils allèrent s'arrêter à un endroit nommé aujourd'hui cabane Saint-Jayeu, à six-cents toises de Saint-Maximin; ils rallumèrent leurs torches et se remirent en marche, ils ne s'arrêtèrent qu'à l'endroit où Maître Jacques avait demandé à être enterré, c'est-à-dire, où il a été assassiné.

Avant de le descendre dans la fosse, chaque compagnon voulut l'embrasser, le premier lui ayant donné le baiser de paix, chacun en fit autant, après on lui ôta son bandeau, et l'ayant couché dans son cercueil, ils le descendirent dans la fosse, le premier descendit auprès de lui et le recouvrit d'un drap mortuaire; alors il fit le Devoir, et s'étant fait donner du pain, du vin et des viandes, il déposa le tout dans le cercueil, ensuite étant sorti, les compagnons couvrirent la fosse d'une grosse pierre et la scellèrent avec des gros morceaux de fer, ils firent un grand feu, y jetèrent les torches dedans et tout ce qui avait servi aux funérailles de leur Maître, et se retirèrent.

Les compagnons lui construisirent une pyramide en bois de cèdre qu'ils placèrent sur une grosse pierre, ils avaient enlevé les vieux vêtements de leur Maître, et ils les mirent dans une caisse ainsi que son bandeau, (lorsqu'ils recevaient un compagnon il l'habillait dans ces vêtements), lorsque les enfants de Maître Jacques se séparèrent ils firent le partage de ces vêtements, qui servaient aux réceptions :

Les chapeliers, eurent le chapeau; les tailleurs, la tunique; les serruriers, les sandales; les menuisiers, le manteau; les charpentiers la ceinture et les cloutiers, lé bandeau.

GÉNÉALOGIE DES CORPS D'ÉTATS.

Daprès les pièces les plus précises et les plus vraisemblables qui puissent exister, nous trouvons le tableau suivant :

Depuis l'an du monde 3031, époque de la mort de Maître Jacques, jusqu'à 3033, les corps qui avaient été reçus par Maître Jacques, ne reçurent pas de compagnons et n'en reconnûrent aucun ; mais ensuite les fondeurs et les épingliers, furent reçus et reconnus; il s'écoula un espace de 967 ans, sans qu'il y eût d'autres réceptions, et l'an 123 de l'ère chrétienne, les épingliers reçurent les chapeliers. Il s'écoula encore 994 ans, c'est-à-dire, de l'an 123 à l'an 1117, sans qu'on vît de reconnaissances de corps d'états, mais en cette même année 1117, les épingliers reçurent et reconnurent les cloutiers et les bourreliers, qui comme les autres corps d'états, plus anciens qu'eux, laissèrent perdre et tomber leur Société et leurs Devoirs; l'an 1191, les tailleurs de pierre qui étaient restés fidèles, reçurent et reconnurent les vitriers, depuis cette dernière année, 1191, jusqu'à 1330, il s'écoula 129 ans sans qu'il y ait eu, selon toute apparence, ni réception ni reconnaissance d'aucun corps d'état.

Généalogie des divers corps d'États.

Leur droit de passe, leur fondation, leur reconnaissance; par ordre, fondation et droit de passe, connaissance avant Jésus-Christ.

1	Compagnon passant, tailleur de pierre,	558
2	Charpentiers de haute-futaie,	556

3 et 4 Menuisiers et serrurriers, enfants de tailleurs de pierre, de l'ère chrétienne d'après Mortaire d'Orléans,	550
5 Tanneurs après Jésus-Christ,	1330
6 Teinturiers en draps,	1330
7 Cordiers,	1409
8 Vanniers,	» »
9 Charpentiers, premier droit de passe approuvé par tous les compagnons de la deuxième d'Orléans,	1410
10 Blanchers, Mégissiers,	1500
11 Fondeurs, enfants de charpentiers	1601
12 Epingliers,	1603
13 Forgerons, enfants des menuisiers,	1609
14 et 15 Tondeurs en draps et tourneurs,	1700
16 Vitriers, enfants de tailleurs de pierre,	1701
17 Selliers, enfants des tondeurs,	1702
18 Poëliers,	1702
19 Dolleurs, enfants des tailleurs de pierre,	1703
20 Cloutiers, enfants des charpentiers,	1703
21 Ferblantiers,	1705
22 Bourreliers, enfants des tanneurs,	5706
24 Charrons, enfants des menuisiers,	1706
24 Cloutiers, ils se disent enfants des charpentiers, approuvé par les quatre corps,	1758
25 Couvreurs, enfants des charpentiers, ce corps doit passer avant les quatre corps, vu qu'il a été fondé en 1703, les charpentiers ne se firent connaître qu'en,	1759
26 Plâtriers, enfants des charpentiers, depuis 1759 et reconnus en	1797
27 Maréchaux ferrants, approuvés par les quatre corps en	1795
28 Poëliers, approuvés par les quatre corps, non reconnus par les menuisiers.	
29 Cordonniers-Bottiers, enfants des tondeurs et des tanneurs 1808, reconnus par tous les corps en	1851

Approuvé par tous les compagnons passants du Devoir, *le* 18 *Mai* 1807.

EXPLICATION DU COMPAGNONAGE.

L'on ne peut concevoir comment des enfants de Maître Jacques, compagnons passants, aient passé tant de siècles sans croître ni multiplier; deux raisons principales s'offrent en évidence : la première raison est que dans ces temps barbares, les compagnons de maître Jacques étaient poursuivis avec outrance par les compagnons de Salomon qui leur faisaint une guerre à mort; la deuxième raison, celle précisément à laquelle nous ne pensons pas parce que nous ne la connaissons pas assez, c'est que la France voulait, à cette époque reculée, avoir fait tant de progrès dans la maçonnerie, que tout les corps d'état faisaient cause commune avec elle, parce qu'en France et dans la maçonnerie il y a le grade de compagnon, et que la grande majorité des ouvriers s'y faisaient initier, abandonnant ainsi leur corps d'état respectif, pour le compagnonage; mais lorsqu'en France la maçonnerie commença à perdre son crédit et la force dont elle jouissait au XIVe siècle, Jacques Motteri d'Orléans, appelé le fondateur des beaux arts, rétablit la société compagnonique par corps d'état séparés, quelques corps d'état, et notamment les cordonniers maçonniques, restèrent fidèles à leur compagnonage, qui était prohibé par la religion chrétienne; mais forcés de l'abandonner définitivement en 1651, il nous est resté du compagnonage l'imitation, le prologue, le catéchisme, la réception qu'on faisait subir au récipiendaire. Les quatre choses antiqu poéri prouvent assez clairement que les cordonniers étaient compagnons francs-maçons et non compagnons cordonniers-bottiers du Devoir; aussi est-il évident et au-dessus de toute

contestation que nous devons, nous, compagnons passants, cordonniers bottiers du Devoir, enfants de M.·. J.·., abandonner ces quatre pièces qui sont purement Maçonniques.

Description du Temple.

Le Temple avait quatre portes, celle du Nord, du Midi, de l'Orient et de l'Occident, qui signifiaient les quatre parties du monde; il y avait quatre parvis, celui des gentilshommes, 300 coudées et environné de galeries, soutenues de colonnes de marbre, de ce parvis on allait à celui des juifs qui était magnifique et environné de belles galeries, les pavés étaient de diverses couleurs, les murs étaient couverts d'or, les portes étaient couvertes de lames d'argent, le sanctuaire des prêtres était placé dans un parvis magnifique, il avait 400 coudés de longueur et 200 de largeur, les pavés étaient de porphyre et les murs couverts d'or; au milieu du sanctuaire était un autel d'airain carré dont chaque face était de 60 coudées de longueur et 20 de largeur, enfin le parvis des lévites était grand de 800 coudées de longueur sur 400 de largeur, dans ce parvis étaient un sanctuaire et un autel couverts d'or, où l'on offrait le parfum à Dieu; des deux côtés étaient deux grands chandeliers d'or à sept branches et autant de lampes qui brûlaient continuellement; auprès des chandeliers était une table d'or, auprès du sanctuaire était un oratoire long et large de 20 coudées et de pareille hauteur, dont 10 coudées étaient revêtues d'or et les autres 10 coudées de pierres précieuses, ce lieu était soutenu par 12 colonnes dont 3 sur chaque face. Ce Temple avaient 365 marches pour y monter, Salomon le fit bâtir sur le mont Moria, l'an 3023 du monde, ne pouvant accomplir les vœux du roi David son père, qui, pendant la guerre qu'il eut à soutenir contre les Philistins, avait fait vœu de faire construire sur le mont Moria, un Temple à l'Eternel. Salomon, voulant accomplir ce vœu, demanda

la paix, fit publier son dessein de toutes parts afin de réunir le plus d'ouvriers célèbres pour l'exécuter. Hiram, roi de Tyr, lui envoya un architecte en qui il avait toute confiance, et qu'il appelait son père, parce qu'il portait le même nom que lui; cet homme était fils d'une femme de la tribu de Néphtali. Salomon employa environ 180,000 ouvriers, il y en avait 150,000 étrangers, 30,000 de son pays; 30,000 étaient employés à abattre les cèdres du mont Liban, il y avait 8,000 maçons, les habitants de la Judée façonnaient les cèdres et portaient de la pierre. Salomon, pour récompenser les ouvriers selon leur mérite, les divisa en trois classes, savoir : 97,000 apprentis, 80,000 compagnons et 3,000 maîtres; les apprentis recevaient leur salaire à la colonne Jaquin et les compagnons à la colonne Booz et les maîtres dans la chambre du Midi; les apprentis entraient dans le Temple par la porte vers l'Orient qui était la seule destinée au peuple, les compagnons entraient par la porte de l'Occident destinée aux lévites et les maîtres par celle du Midi, destinée aux gentils; il était ordonné aux apprentis de sortir du Temple, sous peine de mort, la veille du Sabbat, afin qu'ils ne travaillassent pas le jour consacré à l'Eternel.

Morale de Réception.

Venez, jeunes élus du compagnonage, vous prosterner devant l'autel du Très-Haut dans son auguste Temple dédié à sa gloire, remerciez-le des bienfaits qu'il vous a accordés, en vous initiant au compagnonage, vous venez de faire un grand pas vers l'humanité, vous y trouverez des frères généreux, qui, comme vous, vous aideront à supporter, à traverser la longue phase de votre vie, le compagnonage, cette sainte tradition, fondée par le grand roi Salomon, et régénérée par Maître Jacques, notre auguste père, fut instituée pour lier la classe laborieuse, afin qu'elle puisse com-

prendre sa tâche dans l'humanité, prendre place au grand banquet et avoir pour devise, Union et Force; elle fut aussi instituée, pour créer une Société d'élite parmi les travailleurs.

Tel a été le but du fondateur, celui que nous poursuivons avec zèle, et dont vous, jeunes adeptes vous vous montrez les dignes émules et les fermes soutiens, en transmettant comme nous à la postérité future, ce que nos dignes pères nous ont légué par la tradition des générations antérieures. Avec tant de vertu et de gloire, si quelquefois on dévia de cette sublime route, par des querelles sans noms, des luttes intestines et des combats sanglants, où tant de nobles frères ont sucombé, victimes de leur dévouement fanatique, c'est qu'ils méconnaissaient les principes; il faut l'attribuer avec raison à l'erreur, à l'ignorance et à la barbarie des temps passés, qui ne savaient produire que révoltes, antipathies et préjugés, dans cette glorieuse phalange qui produit tout, et qui n'est faite que pour s'aimer mutuellement et vivre en paix.

Mais en ce jour, où les rayons du progrès ont dissipé les ténèbres de la barbarie, et éclairé de son divin flambeau la civilisation, réunissons tous nos efforts pour combattre les préjugés et l'ignorance, et en faire disparaître les souvenirs. Tâchons de mettre en harmonie, le fond avec la forme, de substituer l'esprit à la lettre vainement dictée et mal comprise.

Réalisons les vœux de notre père, qui, en sucombant mortellement par l'arme de son ennemi aux plaines de Provence, lui le bienfaiteur, prononçait ces belles paroles en tendant les mains au repentir : « Mieux vaut toujours pardonner que punir. » Aimons-nous les uns les autres, et que cette belle maxime ne soit pas stérile : chacun pour tous et tous pour chacun; que nos institutions ne soient pas un champ aride ne produisant que de l'ivraie, tandis que le progrès étant plus doux, apporte sur ses ailes, les fruits semés aux champs de l'avenir; nous ne pouvons dans cette courte allocution, vous en retracer l'apologie.

Les maximes compagnoniques viennent tous les

jours vous instruire, et vous donner les nobles instructions, qui vous apprendront à connaître nos lois et nos préceptes, combattre le vice et chérir la vertu, protéger les faibles contre les attaques du plus fort; purifiez votre âme des vices qui pourraient y germer; soyez honnête et laborieux; que la justice soit votre guide, la raison votre appui, secourez votre ennemi, méprisez l'insulte et la calomnie, car la médisance est l'arme du méchant, qui tôt-ou-tard est puni par l'arme dont il s'est servi; suivez en tous temps et en tous lieux, les conseils de la sagesse, en vous faisant recevoir compagnon du Devoir; songez que vous avez des devoirs à remplir, et que vous devez vous en acquitter avec zèle et probité; vous voyagerez comme moi sur le tour de France, montrez-vous honnêtes et laborieux, tels doivent être les sentiments et le caractère du compagnon; vous voyagerez sur le tour de France pour acquérir du talent et de l'intelligence, tâchez de répandre les fruits de votre expérience, sur ceux de vos frères qui en auraient besoin, et la gloire sera la récompense de vos bienfaits.

En sortant d'ici, allez porter un baiser au Père et à la Mère, comme témoignage d'estime et de respect, embrassez aussi vos frères, comme signe de reconnaissance et marque d'amitié; souvenez vous des serments que vous venez de prononcer, et de ne pas vous souiller en les profanant.

Dans les siècles passés, la mort était destinée au parjure; c'était un abus de la société ignorante, mais de nos jours que l'humanité a compris sa tâche et que Dieu seul nous a donné la vie, il n'appartient qu'a lui de nous la ravir, le seul châtiment que l'homme puisse infliger est le mépris, car le mépris est la mort morale.

Souvenez-vous que vous avez contracté une alliance pour la vie, que vous devez vivre pour l'honneur, et mourir honnête compagnon; et, si pour des raisons quelconques, vous étiez contraints de vous séparer de nous, soit pour rentrer dans vos foyers, ou de partir pour des rives où la Société ne pourrait vous suivre,

songez que vous devez, et que vous pouvez toujours lui être fidèle, en pratiquant ce qu'elle vous enseigna, et si jamais vous reveniez près d'elle, montrez-vous toujours digne par votre conduite, elle vous recevra comme une mère, et veillera sur vous, comme sur ses dignes enfants.

FIN DE LA MORALE DE LA RÉCEPTION.

RÉCEPTION.

Chaque candidat doit être présenté par un compagnon, et être connu au moins de trois, qui devront être responsables de sa moralité, de sa conduite, de sa capacité et de son intelligence, renseignements et qualités exigibles, pour être reçu.

Quelques jours avant la réception, on doit présenter le récipiendaire dans le comité, pour lui faire subir un interrogatoire sur ses intentions, on le renvoie de suite sans lui donner de réponse positive; elle ne lui est donnée que quelques heures avant sa réception.

Malgré les grandes modifications que les compagnons de l'Ere nouvelle ont pu faire, cela n'a duré que quelque temps, les années qui se sont écoulées depuis cette formation, ont empêché qu'ils se contentassent de si peu de choses; il a fallu plus : abolir la canne et les couleurs, et réunir les quatre sociétés dans une, ce fut un grand pas de fait, après avoir eu tant de combats ensemble, pour le schisme compagnonique.

Mais puisque l'ignorance était à un tel point, chez les hommes, qu'ils ne pouvaient comprendre que l'absurdité du compagnonage était cause de leurs malheurs, de leurs divisions et qu'ils se traitaient comme des bêtes féroces, il nous a paru humanitaire d'abolir les secrets du compagnonage; car les hommes qui l'ont

compris, ne pouvaient souffrir de pareilles absurdités, faire croire à des hommes inoffensifs, qu'ils seraient plus grands que les plus grands lorsqu'ils seraient compagnons, leur faisant subir pour arriver à ce but des épreuves à faire frémir, comme s'ils devaient leur confier le plus grand secret du monde, et en somme qu'est-ce? un mot! Du reste, notre ouvrage va être confié à des hommes éclairés, qui pourront en faire ressortir le mal que cela a fait, car nous avons honte de relever tous les massacres qui ont eu lieu à ce sujet, l'argent dépensé en procès, et les souvenirs pénibles qui ne s'effaceront jamais.

FIN.

LES ENFANTS DE L'ALLIANCE.

Air de : *La Lyonnaise.*

1er COUPLET.

Amis, que notre fusion
Soit acceptée avec franchise,
Et que le beau mot d'union,
Soit à jamais notre devise.
Que la concorde en régnant parmi nous,
Refoule au loin tout intérêt sordide,
Que l'équité soit toujours notre guide,
Plus de combats, de haine et de courroux,
Quand de s'aimer il est si doux ! (*bis*).

Refrain

Pratiquons sans cesse,
La fraternité,
Et pleins d'allégresse
Chantons l'unité. } *bis.*

2e COUPLET.

Arrière tous les vieux abus ;
Plus de couleurs et plus de cannes,
Nous ne voulons plus d'attributs,
Ils n'engendrent que des chicanes.
Notre bannière, est le monde nouveau,
Dans l'avenir, nous avons l'espérance,
Pour nous guider, faisons le tour de France.
Le vrai progrès sera notre flambeau,
L'humanité notre drapeau ! (*bis*).

Pratiquons, etc.

3e COUPLET.

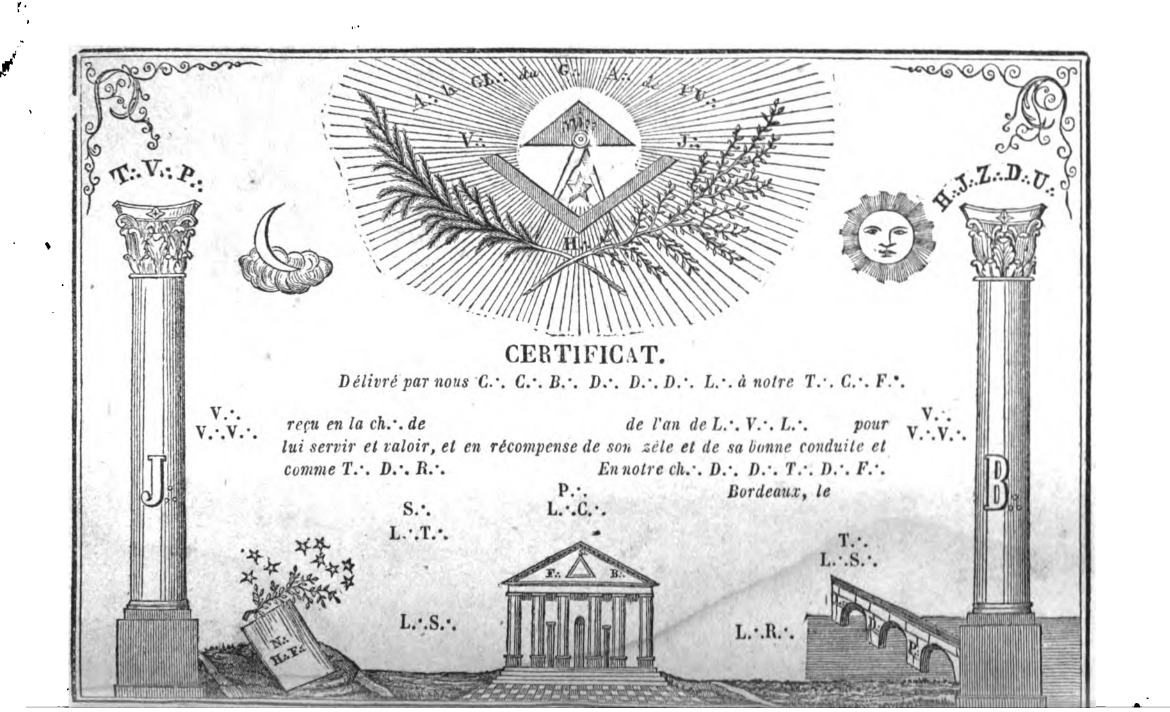
Nous ne serons jamais soumis
A des réglements arbitraires,
Partout, nous verrons des amis
Où nous verrons des prolétaires ;
Malgré nos soins à les bien prévenir,
Si par malheur, quelqu'un de nous s'égare,
Sans recourir à nul moyen barbare,
A la vertu faisons-le revenir ;
Mieux vaut pardonner que punir ! (*bis*).
Pratiquons, etc.

4e COUPLET.

Nous ne voyons qu'avec regret,
Tant de Sociétés nouvelles.
Nous avons un autre projet,
C'est de les relier entreelles.
Que le passé nous serve de leçon,
N'écoutons plus ceux qui nous désunissent,
Fasse le ciel que nos vœux s'accomplissent ;
Indépendants, Aspirants Compagnons,
Venez répéter nos chansons ! (*bis*).
Pratiquons, etc.

5e COUPLET.

Plus de haines de corps d'état,
Plus de secrets, plus de mystères,
Nous savons trop les résultats
Des risques que couraient nos pères.
Unissons-nous, quelsque soient nos métiers,
Enfants des arts, enfants de l'industrie,
Quand il faudra sauver notre patrie,
Prêts à mourir, nous serons les premiers.
Honneur ! honneur aux ouvriers ! (*bis*).
Pratiquons, etc.


A.·. la Gl.·. du G.·. A.·. de l'U.·.
V.·.
J.·.
H.·.
T.·.V.·.P.·.
H.·.J.·.Z.·.D.·.U.·.
CERTIFICAT.
Délivré par nous C.·. C.·. B.·. D.·. D.·. D.·. L.·. à notre T.·. C.·. F.·.
V.·.
V.·.V.·.
reçu en la ch.·. de de l'an de L.·. V.·. L.·. pour
lui servir et valoir, et en récompense de son zèle et de sa bonne conduite et
comme T.·. D.·. R.·. En notre ch.·. D.·. D.·. T.·. D.·. F.·.
Bordeaux, le
V.·.
V.·.V.·.
J.·.
B.·.
P.·.
L.·.C.·.
S.·.
L.·.T.·.
T.·.
L.·.S.·.
F.·.
B.·.
L.·.S.·.
L.·.R.·.
N.·.
H.·.F.·.

EXPLICATIONS SYMBOLIQUES

DES

DIPLOMES COMPAGNONIQUES

DES

CORDONNIERS DU DEVOIR DE LIBERTÉ.

Le Triangle Encyclopédique, avec le mot Hébreu *Géova*, entouré de rayons lumineux, symbolise la triple essence de la Divinité répandue sur la terre, dont l'homme est le mystérieux représentant par sa force intellectuelle, morale et physique. Les rayons lumineux, symbolisent la sublime lumière, dont le Grand Architecte éclaire l'Univers, mobile de la sagesse éternelle ; les Initiales qui sont placées au-dessus, expliquent la vénération que les Compagnons montrent extérieurement devoir pour le Grand Architecte de l'Univers. L'Equerre et le Compas entrelacés, symbolisent l'équité, la justice et l'émulation de l'homme dans ses recherches scientifiques. L'Etoile au milieu, en marque les beautés et le G.·. qui se trouve dans l'intérieur, est l'initiale du mot *Géova*; ce qui veut dire que notre intelligence ne se révèle que par la volonté du Souverain Maître de la Nature, que l'étymologie moderne nomme Dieu. La Branche d'Acacia, est le symbole de la Douleur, parce que ceux qui furent à la recherche d'Hiram, notre Grand Maître, assassiné par des compagnons, dont la misérable jalousie se perpétue encore de nos jours, trouvèrent son corps sous de la terre recouverte de branches d'acacias; le bois est aussi le symbole de la fidélité, car ce Grand Maître préféra la mort, plutôt que la délation. La Branche de Cèdre, unique bois qui fut employé à la construction du Temple de Salomon, symbolise la Majesté de la Nature; il est vrai que pas un arbre ne s'élève aussi majestueusement que le Cèdre; on en a trouvé dans la forêt du Liban qui avaient six cents

pieds d'élévation, et qui vivaient depuis un temps immémorial. La Lune symbolise la Force. Le Soleil, la Sagesse. Le Pont, nous l'avons expliqué dans nos instructions, ainsi que les Colonnes, les Degrés et le Pavé mosaïque, aussi bien que le J.·. et le B.·. Les Initiales qui entourent l'Equerre et le Compas, symbolisent la Vertu, la Justice et l'Humanité, que les Compagnons, en bien faible minorité pratiquent; celles qui sont sur la colonne J.·., veulent dire que c'est par le travail, la vertu et la prudence, que l'on parvient à être Compagnon. Les trois V.·., signifient Vrai devoir, Vraie vertu, Vraie lumière; c'est d'après cet enseignement, que le Devoir de Liberté est le seul Compagnonique; celles qui sont sur la Colonne B.·., disent Humanité, Justice, Zèle, Devoir et Unité, c'est le ralliement général du véritable principe de l'Ordre; mais nous n'avons pas vu beaucoup de ces Satellites qui en fussent pénétrés. Les trois B.·., Beauté, Beaux-Arts et Bienfaisance; à quoi les Compagnons devraient s'appliquer, la Beauté c'est la pratique et l'enseigne- de la morale; les Beaux-Arts dans chaque métier, l'application au travail et à son perfectionnement; la Bienfaisance, le dévoûment, l'abnégation et l'amour fraternel. Les trois Portiques sur le Fronton, symbolisent, un, la naissance, l'autre l'existence et le troisième la mort.

Sur le Fronton, le Triangle symbolise l'Egalité sans distinction de titres ni de rangs entre tous les hommes aux yeux de Dieu; l'explication des trois initiales qui l'entourent, est Force, Sagesse et Beauté. Trois Piliers indestructibles soutiennent l'édifice Social. Sur un monticule, une Pierre tumulaire qui servait à perpétuer la mémoire d'Hiram, notre Maître vénéré. Les trois Initiales, signifient Hiram notre Fondateur, Les neuf Etoiles qui sont au-dessus de la pierre tumulaire, forment le nombre de Maître envoyés à sa recherche, quand Salomon apprit qu'il avait été victime de sa fidélité.

Nous avons donné plus sérieusement dans le deuxième ordre, le symbole qui se ratache ici.

TABLE

DES

Principaux passages du Livre Mystérieux

DES

COMPAGNONS CORDONNIERS

Ce livre se compose de cinq parties : 1° Les Compagnons du Devoir ; 2° les Sociétaires ; 3° les Indépendants; 4° les Compagnons de Liberté ; 5° les Compagnons de l'Ère nouvelle. Les numéros 1 et 5, sont basés sur les mêmes principes. Les renseignements que l'on ne trouverait pas au numéro 1, se trouvent au numéro 5.

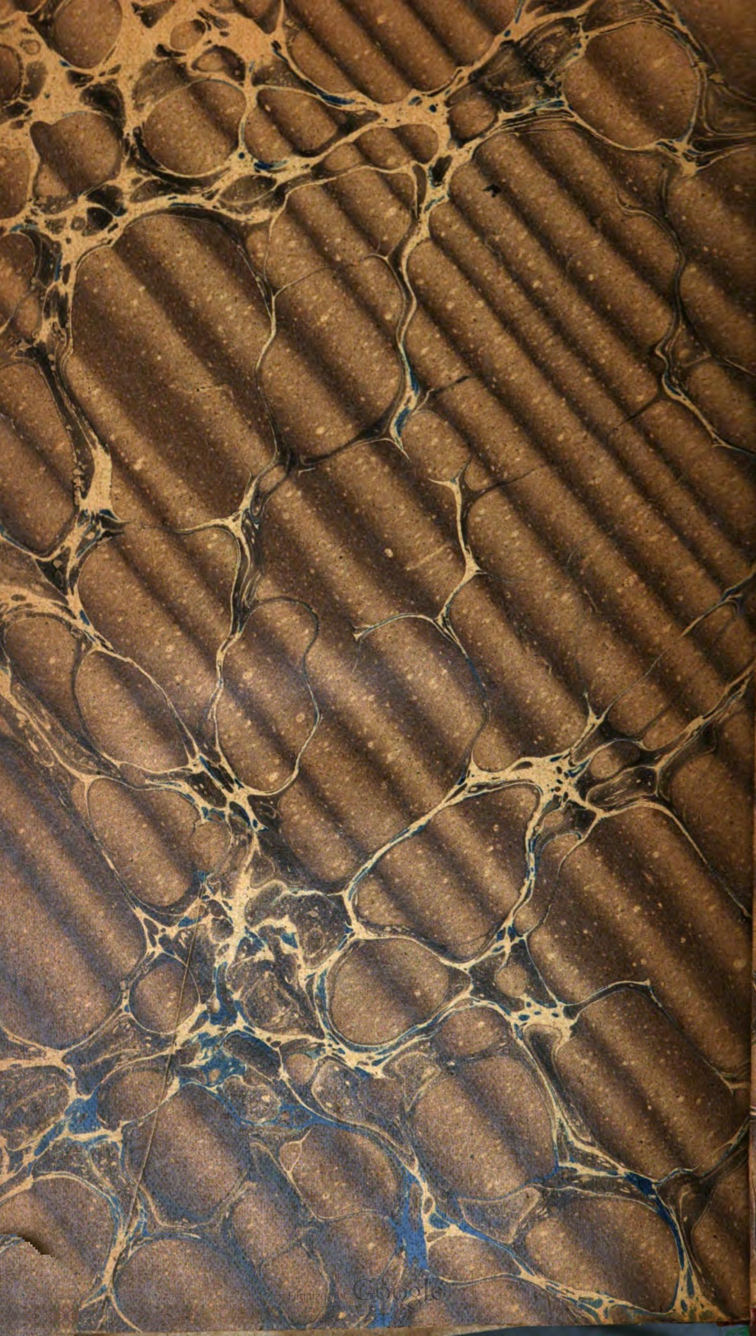
depuis un temp
ce. Le Solei

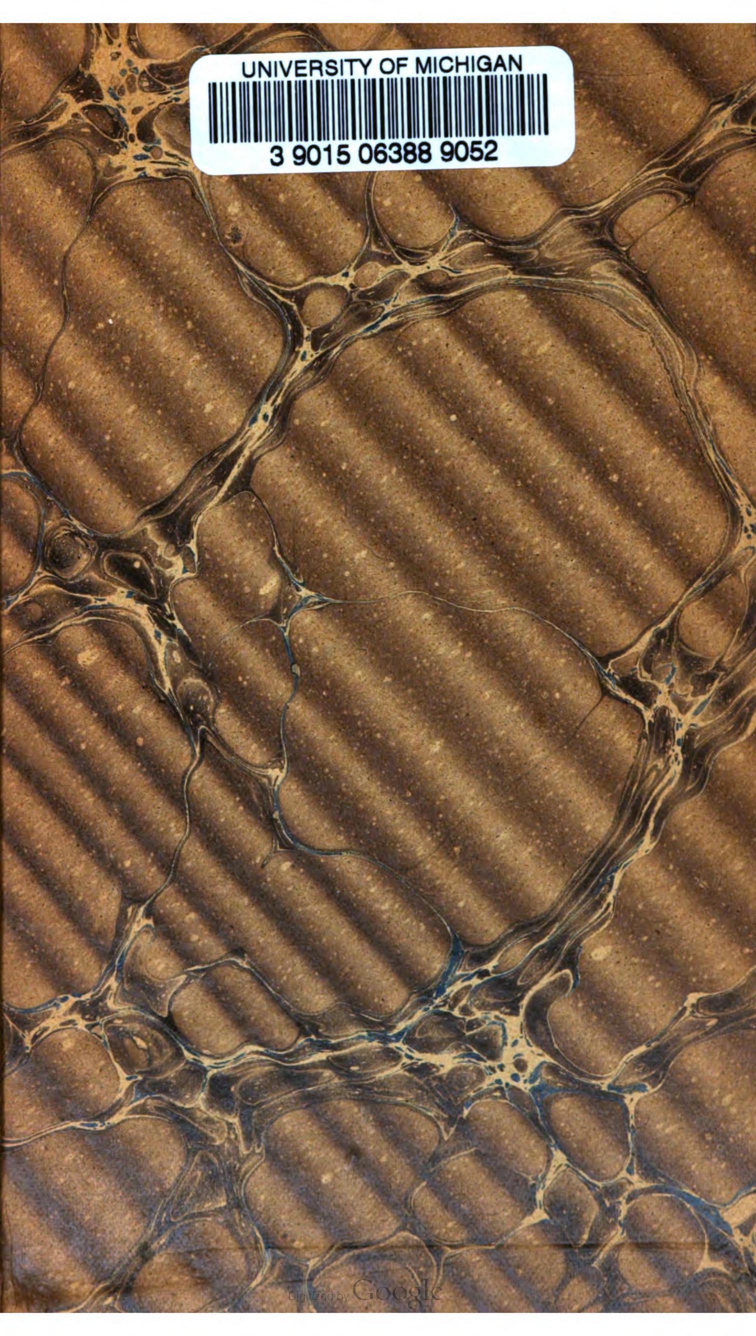
Voilà les principaux passages des Réceptions des quatre Sociétés Compagnoniques des Cordonniers.

AVIS A NOS CONFRÈRES.

Ceux qui trouveraient quelques observations à faire sur ce travail, qui serait urgent d'ajouter dans la seconde édition, voudront bien adresser leurs réclamations franco, chez DEROUARD, rue Quincampoix, 27, à Paris.

Toutes lettres non signées seront regardées comme non avenues.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06388 9052
Digitized by Google

